RB 239307

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

TRAITÉ
DES NERFS
ET DE LEURS MALADIES,

DE LA CATALEPSIE, DE L'EXTASE, DE L'ANŒSTHESIE, DE LA MIGRAINE, ET DES MALADIES DU CERVEAU.

PAR M. TISSOT,

D. M. DE LA S. R. DE LONDRES; DES SOC. ACADEM. DE BASLE, BERNE, ROTTERDAM, & DE LA S. R. DE MED. DE PARIS.

Series Junctûraque pollet.

A LAUSANNE,
Chez FR. GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXXIX.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAP. XXI. *De la Catalepſie, de l'extaſe, & de l'anœſthéſie*, pag. 1
Du traitement. 77
CHAP. XXII. *De la Migraine.* 90
ARTICLE I. *Hiſtoire de la Migraine.* 92
ARTICLE II. *De la cauſe de la Migraine.* 117
ARTICLE III. *Des métaſtaſes de la Migraine.* 133
Du traitement. 147
CHAP. XXIII. *Des maladies anomales & innominées de la tête: de l'hydropiſie du cerveau, & des maladies produites par l'ergot.* 174
ARTICLE II. *De l'hydropiſie du cerveau.* 198
ART. III. *Des maladies produites par le ſeigle ergoté.* . . 215
Des maladies gangreneuſes. . 231

Fin de la Table.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesnerfse00tiss

TRAITÉ
DES NERFS
ET
DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE XXI.

De la Catalepſie, de l'Extaſe, & de l'Anœſtheſie.

§. 1. LA *catalepſie* (*a*) eſt une maladie extrêmement rare, & VAN HEERS eut raiſon de répondre au médecin qui diſoit avoir vu plus de mille cata-

(*a*) On l'appelle auſſi ſouvent *cathocus*, καταλήψις ſignifie *prehenſio*, l'action de ſaiſir ; κατοχὴ ſignifie *detentio*, détention ; mais SENNERT a remarqué avec raiſon, que PAUL *Æginete* a employé ce dernier mot

leptiques, qu'il en avoit vu lui seul plus qu'il n'y en avoit jamais eu depuis que les maladies avoient commencé (*b*). J'ai connu plusieurs médecins très-âgés qui ne l'avoient jamais vue; & dans une pratique fort nombreuse, j'ai observé quelques symptômes cataleptiques, mais jamais cette maladie bien décidée; & c'est par cela même qu'elle est très-rare & très-peu connue, que quelques médecins ont cru la voir où elle n'étoit pas, & ont donné comme catalepsies, des maladies qui n'en avoient point les caracteres essentiels (*c*). On doit la définir, une

dans deux sens différens, pour *catalepsie*, & pour *coma vigil*; des auteurs peu exacts l'ont quelquefois employé pour toutes les maladies mêlées d'assoupissement & de convulsion; WEPFER même paroit l'employer pour apoplexie. *De M. C.* pag. 66. On appelle aussi quelquefois la catalepsie *congelatio.*

(*b*) SENNERT croyoit que de cent médecins, il n'y en avoit pas un qui vit une catalepsie; il auroit pu dire de mille.

(*c*) N. PISON paroît l'avoir fort bien définie: " est autem catoche, seu catalepsis, quædam tum animæ tum corporis detentio, qua qui corripiuntur, repente in illo perma-

perte abſolue des ſens & des mouvemens volontaires (*d*), ſans fievre, & avec une aptitude dans les muſcles à reſter, & par-là même à maintenir les membres dans l'attitude dans laquelle on les met (*e*); c'eſt la réunion de ce dernier caractere avec la perte des ſens qui forme la catalepſie; c'eſt cette aptitude ſinguliere des muſcles qui la diſtingue des maladies ſoporeuſes ſans fievre, & de l'extaſe,

nent habitu, quo correpti ſunt. Mens enim ſenſuſque omnes detinentur, & omnis eorum facultas velut conſumpta videtur, repente muti fiunt, neque tamen concidunt; ſtantes permanent, ſi ſtabant: ſedentes ſi ſedebant: oculis ſunt apertis ſi prius erant aperti". *De morb. cognoſc. & cur.* lib. 1. cap. 13.

(*d*) M. BOERHAAVE a fait remarquer, qu'il ne falloit point établir dans cette maladie une inaction totale, puiſque tous les muſcles reſtoient dans le même degré d'action. *Praxis medica*, aph. 1037.

(*e*) M. *De la* HIRE fit le premier connoître à l'académie, en 1711, une eſpece de dracocephalon d'Amérique, plante fort ſinguliere, dont les fleurs reſtent parfaitement dans l'attitude qu'on leur donne, comme ſi leur pédicule étoit articulé à deſſein de ſe prêter à ces poſitions peu naturelles.

avec laquelle on l'a auſſi ſouvent confondue, & dont il eſt important de la diſtinguer, en bien caractériſant l'extaſe, qui n'eſt pas une maladie, mais un état particulier occaſionné par un recueillement ſi profond de l'ame ſur un ſeul objet, qu'elle n'apperçoit point les autres, quelque impreſſion qu'ils faſſent ſur le corps: ce n'eſt point dérangement phyſique dans le cerveau, tous les changemens qui doivent s'y opérer s'y opérent, mais l'ame ne les regarde pas; ce n'eſt proprement que le dernier degré de la diſtraction. RESTITUT, CARDAN, & quelques autres dont j'ai parlé ailleurs, étoient proprement extatiques : on reſte immobile, ſans aucun vice dans les organes, parce que rien ne détermine à faire aucun mouvement; mais les membres ne gardent point l'attitude qu'on leur donne, ils reviennent où leur poids les entraîne. M. SAGAR parle d'un capucin que l'on trouva dans une véritable extaſe; il ne parloit point, il étoit à genou d'un côté, la main droite élevée en l'air, froide comme du marbre, les yeux ouverts, les paupieres immobiles, la reſpiration libre, le

poulx assez fort; mais il n'ajoute point si l'on eut beaucoup de peine à le tirer de cet état. WEPFER parle d'un homme d'un très-beau génie, & rempli de toutes sortes de connoissances, qui, quand il se livroit aux mathématiques ou à la poésie, tomboit dans une espece d'extase (*f*).

Un violent chagrin, qui peut occasionner tant de maux, comme on l'a vû ailleurs, & la catalepsie même, comme on le verra plus bas, peut aussi occasionner une véritable extase; elle peut être l'effet d'une dévotion sincere, mais outrée, & résister à des irritations très-fortes; il peut même arriver, que trop souvent réitérée, elle conduise à la folie: M. HOFFMAN a vu une extatique de cette espece, plutôt qu'une vraie cataleptique; c'étoit une fille assez bornée & assez ignorante, mais frappée d'une crainte religieuse, qui à la fin d'un sermon, dont sans doute elle avoit été fort touchée, perdit le sentiment & le mouvement, resta immobile comme une statue, & fut dans cet état plus d'une heure; alors

(*f*) *De morb. capit.* Obs. 66. pag. 208.

elle pouſſa quelques ſoupirs, & revint à elle, n'ayant rien entendu, rien vu, rien ſenti, mais ayant eu des rêves agréables ſur ſon ſalut (*g*). Le mal revint plus de cent fois dans quarante jours, & jamais aucun irritant dans l'accès ne réuſſit; il ne l'affoiblissoit point, elle n'avoit point de fievre, toutes les fonctions alloient bien, excepté l'appétit; elle fut pendant quinze jours ſans rien avaler, & d'autres fois, après avoir été ſollicitée à avaler quelque choſe, elle éprouvoit les plus grandes angoiſſes; les accès revenoient toujours après avoir entendu chanter les Pſaumes, ou réciter quelques paſſages de la Bible.

L'extaſe eſt plus ſouvent jouée que vraie; elle l'a été par pluſieurs chefs de ſecte, elle l'eſt par ceux des ſectaires qui veulent ſe diſtinguer & ſe faire un nom; là où les extaſes menent à la primauté, elles deviennent fréquentes Les impreſſions très-fortes des beaux arts peuvent quelquefois la produire très-réellement, ſur-tout chez

(*g*) *Medicin. rational.* l. 4. part. 3. Sect. 1. cap. 4. obſ. 2.

les grands artiſtes ; mais en général la vraie extaſe eſt très-rare ; peu d'objets peuvent ravir en extaſe, très-peu de gens peuvent être ravis, quoique beaucoup ayent la prétention de l'être, pour ſe donner un air de ſenſibilité ou un ton de connoiſſeurs ; mais le froid avec lequel ils annoncent leur tranſport les décele, & l'on pourroit ſouvent leur répondre ce que répondit un grand peintre à une princeſſe, qui ſe diſoit auſſi en extaſe ; *madame ſe trompe.* La véritable extaſe ne s'annonce pas à grands cris ; elle ignore qu'elle ait des ſpectateurs & des auditeurs.

Ceux qui mettent l'extaſe au nombre des maladies ſoporeuſes, ne la connoiſſent pas ; s'il y a aſſoupiſſement, ce n'eſt plus extaſe ; dans l'extaſe véritable, on eſt bien éloigné du ſommeil.

Les viſions, qui ne ſont que les délires d'une imagination égarée, peuvent quelquefois s'allier à une forte extaſe, mais elles ne ſont jamais un ſymptôme de la vraie catalepſie ; ainſi, ſi après une attaque, quelqu'un recite ce qu'il a penſé, il y a lieu de croire que c'eſt un fourbe. Mais je reviens à la catalepſie, qui eſt une

vraie maladie, & une maladie très-fâcheuse, que l'on joue cependant aussi quelquefois, comme je le dirai plus bas.

§. 2. M. HOFFMAN en donne une bonne description générale, d'après différens observateurs, & je la placerai ici. Les paroxismes, dit-il, commencent ordinairement tout-à-coup, & suivent ordinairement cette marche: dans quelque attitude que les accès surprennent les malades, ils y restent roides & immobiles; s'ils étoient assis, ils restent assis, s'ils étoient debout, ils restent debout, s'ils étoient couchés, ils restent couchés, si les yeux étoient fermés, ils restent fermés; mais comme ordinairement le mal attaque de jour, les yeux ouverts, ils restent ouverts & fixes sur un même point, comme s'ils regardoient la tête de Méduse, & quoiqu'on les frotte avec un mouchoir, ils ne clignent point. Les membres peuvent être fléchis, mais où qu'on les mette, ils y restent immobiles; si on pousse les malades, ils marchent; & FERNEL parle d'un enfant qui se tenoit debout, si on le sortoit du lit; ils n'ont aucun sentiment, ils ne voyent rien,

n'entendent rien, ne sentent aucune piquûre. Le poulx est naturel, la respiration aisée, & FORESTUS a vu qu'ils avaloient ce qu'on leur mettoit dans la bouche; souvent les muscles du bas-ventre sont en convulsion, comme FORESTUS, SYLVIUS, PLATERUS, & DOLÆUS l'attestent, & alors on ne peut pas même introduire un lavement; la couleur du visage est ordinairement belle; ils reviennent à eux par quelques soupirs, & souvent ils racontent la suite d'idées dont ils ont été occupés; entre les accès, ils ne prennent que peu ou point d'alimens (*h*).

Quelque bien faite que soit cette description, il est nécessaire, pour avoir une idée nette de cette maladie, de la connoître par les observations particulieres; je commencerai par rapporter l'histoire de la catalepsie la mieux décrite, & la plus conforme à la définition que je connoisse; j'en rapporterai ensuite quelques autres, qui sans être aussi parfaitement caractérisées, tiennent cependant plus à cette

(*h*) *Medic. rat.* Tom. 4. pag. 3. sect. 1. cap. 4. §. 4.

maladie qu'à aucune autre ; car en général, il faut remarquer que l'on doit donner quelque latitude à sa définition, comme à celle de toutes les maladies ; mais je crois aussi devoir ajouter que l'on a porté cette extension trop loin, & que l'on a quelquefois pris des accidens épileptiques pour des accidens de la catalepsie. SENNERT a bien senti la nécessité de cette extension ; après avoir donné une description générale de la catalepsie, à-peu-près telle que celle de PISON, qui écrivoit quarante ans avant lui, il ajoute : quelquefois cependant, quand le mal n'est pas si violent, ils entendent, voyent, perçoivent foiblement, & gardent le souvenir de ce qu'ils ont ainsi perçu ; mais ils n'ont ni tact, ni voix, ni mouvement ; tel étoit le disciple de GALIEN. Les autres, dit-il, paroissent aussi insensibles dans tous leurs sens que des morts ; cependant ils avalent ce qu'on leur met dans la bouche ; ils se tiennent droit ; si on les pousse, ils marchent (*i*), & si l'on fléchit leurs

(*i*) J'avoue que je ne crois point ordinaire que les cataleptiques poussés mar-

membres, ils reſtent dans la ſituation qu'on leur donne, comme ceux d'une ſtatue. Mais je viens aux obſervations particulieres.

§. 3. Pendant le carême de 1737, une dame, âgée de quarante-cinq ans, vint de Veſoul à Beſançon, pour y ſolliciter un procès de la derniere conſéquence pour elle, & qui, ſi elle l'eût perdu, eût mis le comble à des malheurs très-ſenſibles qu'elle avoit déja eſſuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne ſortoit point ou de chez ceux à qui elle avoit affaire, ou des égliſes, pour tâcher de mettre le Ciel dans ſes intérêts; on l'y voyoit quelquefois allant ſe proſterner devant tous les autels, l'un après l'autre, d'une maniere à ſe faire remarquer de tous les aſſiſtans. Elle dormoit peu, & ne mangeoit preſque point, ſoit parce qu'elle avoit perdu l'appétit, ſoit parce qu'elle ſe déroboit à elle-même ſa ſubſiſtance, pour faire plus d'aumônes, qui lui obtinſſent un bon ſuccès.

chent, & je ne le vois que dans les deſcriptions générales, mais je ne le trouve dans aucune deſcription détaillée, excepté dans une de M. DIDIER, & une des A. C. N.

Elle apprit cependant que l'air du bureau ne lui étoit pas favorable ; & la veille du jour qu'elle devoit être jugée, elle tomba vers les cinq heures du soir dans un état que l'on prit pour une apoplexie, & l'on alla avec grande précipitation chercher M. ATTALIN, professeur en médecine à Besançon, qui y accourut avec M. VACHER, chirurgien des hôpitaux de cette ville, correspondant de l'académie.

Ils trouverent la dame assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en haut & brillans, les paupieres ouvertes & sans mouvement, les bras élevés & les mains jointes, comme si elle eût été en extase : son visage, auparavant triste & pâle, étoit plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire : elle avoit la respiration libre & égale, & les muscles du bas-ventre jouoient avec facilité : son poulx étoit doux, lent, & assez rempli, le même à-peu-près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étoient souples, légers, & se laissoient manier en tel sens qu'on vouloit, sans faire aucune résistance ; mais, & c'étoit là ce qui caractérisoit son mal, ils

n'étoient que trop obéiſſans; ils ne ſortoient point de la ſituation où on les avoit mis. On lui abaiſſoit le menton, ſa bouche s'ouvroit & reſtoit ouverte; on lui levoit un bras, enſuite l'autre, ils ne retomboient point; on les lui tournoit en arriere, & on les élevoit ſi haut, que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus long-tems dans cette attitude; ils y demeuroient d'eux-mêmes tant qu'on les y laiſſoit. On la mit debout, pour faire ſur ſes jambes les mêmes épreuves que ſur ſes bras, & pour donner aux jambes & aux bras en même tems des attitudes difficiles à ſoutenir; & il eſt aiſé de juger, que non-ſeulement l'envie de connoître & d'approfondir le mal, mais encore une certaine curioſité pour un pareil ſpectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avoit de plus bizarre; la malade fut toujours comme une cire molle, qui prend ſucceſſivement toutes les figures que l'on veut, & s'en tiendra éternellement à la derniere. M. ATTALIN dit qu'il croit qu'elle ſe fut tenue la tête en bas, & les pieds en haut. Ce qui eſt très-ſurprenant, c'eſt que ſon corps, quoiqu'on l'inclinât

en différentes façons, conſervoit toujours & conſtamment un parfait équilibre. Il ſembloit que la ſtatue de cire ſe colloit par les pieds à ce qui la portoit, pour s'empêcher de tomber.

Elle paroiſſoit inſenſible; on la ſecouoit, on la pinçoit, on la tourmentoit, on lui mettoit ſous les pieds un réchaud de feu, on lui crioit même aux oreilles qu'elle gagneroit ſon procès; nul ſigne de vie. C'étoit une catalepſie parfaite.

M. ATTALIN fit venir M. CHARLES, profeſſeur en médecine; la dame fut ſaignée du pied par M. LE VACHER; ces MM. allerent ſouper, & revinrent bien vîte à leur malade. Ils la trouverent revenue de ſon accident, qui avoit duré trois ou quatre heures, & elle les étonna beaucoup par un diſcours aſſez long, bien prononcé, bien lié, où elle faiſoit une hiſtoire pathétique de ſes malheurs, & racontoit tout le détail de ſon procès; le tout accompagné de réflexions morales qui naiſſoient du ſujet, & de prieres à Dieu qu'elle n'avoit point priſes dans ſes heures, mais qu'elle compoſoit ſur le champ.

On commença par la raſſurer autant

que l'on pût, aux dépends même de la vérité, sur ce fatal procès, qui avoit causé tant de ravage dans son ame; ensuite on l'interrogea soigneusement sur tout ce qui s'étoit passé en elle pendant son accès.

Elle ne voyoit rien, quelquefois seulement elle entendoit, & même si bien qu'elle reconnut quelques personnes à la voix. Elle ne se souvenoit point d'avoir été saignée, mais elle s'en douta, quand elle vit la ligature du pied. Le réchaud de feu, qui auroit dû lui faire une impression plus sensible qu'une voix, ne lui en avoit fait aucune. Quoiqu'elle eût été fort tourmentée, il ne lui en restoit point de douleur, ni même de lassitude.

Pendant qu'on s'entretenoit avec elle, on s'appercevoit que de tems en tems elle interrompoit son discours où elle l'avoit laissé; elle en commençoit un autre, quoiqu'on la fit souvenir de quoi il avoit été question, & à quel point elle en étoit demeurée; & cela arrivoit toutes les fois que cette petite menace d'accès avoit interrompu son discours. L'idée de ce qu'elle avoit encore à dire périssoit absolument, & il

s'en préſentoit à elle une autre qu'elle n'étoit pas maîtreſſe de refuſer.

Au bout d'une heure, l'accès vint dans toute ſa force; les accidens cataleptiques furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la premiere fois. Quand ils furent finis, la malade aſſiſe dans ſon fauteuil, ſe mit à parler pendant une bonne heure & demie, ſur le ton & dans le ſtyle que l'on connoiſſoit déjà; mais enfin ſes diſcours ſenſés ſe changerent en extravagances, accompagnées de hurlemens affreux, & elle fut attaquée d'une phrénéſie violente, dont la catelepſie n'avoit été que le prélude.

Tous les remedes que les habiles gens qui la traitoient, purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle paſſa encore à Beſançon, furent inutiles. On la renvoya chez elle à Veſoul; &, ce qui ne ſurprendra peut-être pas moins que ſa maladie, elle eſt actuellement à Veſoul en bonne ſanté, ſans avoir eu aucune récidive. Viendra-t-il un temps où ces ſortes de phénomenes s'expliqueront?

Voilà un tableau exact auquel il faut comparer toutes les autres obſerva-

tions; on n'en trouvera point qui ſoit parfaitement ſemblable, (auſſi l'on a dit avec raiſon de cette maladie, qu'elle étoit πολυμορφως;) mais on trouvera ſimplement une profonde occupation des ſens, qui rend inſenſible à tout, avec une flexibilité ſtable des membres, ſans autre léſion dans les fonctions vitales qu'un peu d'affoibliſſement, puiſque le poulx eſt ordinairement petit & la reſpiration preſqu'inſenſible.

§. 4. La deſcription de COELIUS AURELIANUS n'a aucun rapport avec la catalepſie, & je la placerai dans un autre chapitre. Le condiſciple de GALIEN tomba dans la catalepſie à la ſuite d'une application trop ſuivie; il reſtoit immobile & roide, comme s'il eût été de bois, les yeux fixement ouverts, ſans aucun mouvement & ſans aucune voix. Quand il fut revenu, il dit qu'il entendoit & qu'il voyoit, mais imparfaitement; & en effet, il rapportoit une partie de ce qui s'étoit fait; mais il ne pouvoit ni articuler un ſeul mot, ni faire le moindre mouvement (*k*). FERNEL obſerva deux cataleptiques;

(*k*) *Comment. in Prorrhetic.* L. 1. C. 56.

l'un fut saisi dans le moment qu'il étoit occupé de livres & d'écritures ; il resta assis très-ferme, gardant sa plume & paroissant lire, mais sans aucun mouvement & sans aucun sentiment. Quand il aborda l'autre, il le trouva couché comme s'il eût été mort, & privé de tout sentiment, mais respirant très-naturellement ; quand on le leva, il se tint debout, & dans quelqu'attitude que l'on mit son bras, sa main, sa jambe, ils y restoient fixes (*l*).

Le chagrin a occasionné cette premiere catalepsie ; la colere peut aussi la produire, & DODONÉE en rapporte un exemple, mais trop peu détaillé pour le placer ici (*m*) ; on en trouve un autre dans les *Actes des Curieux de la Nature* (*n*), qui confirme que la colere peut avoir des effets facheux, même dans la premiere enfance : une fille de cinq ans ayant été un jour vivement choquée de ce que sa sœur avoit enlevé pendant le repas, un morceau choisi dont elle avoit elle-même envie,

(*l*) L. 5. path. ch. 2.

(*m*) *Encyclop. medic.* L. 1. ch. 8.

(*n*) *Decur.* 2. ann. 1.

elle devint roide tout-à-coup. La main qu'elle avoit étendue vers le plat avec ſa cuillere demeura dans cet état ; elle regardoit ſa ſœur de travers, & avec des yeux d'indignation ; quoiqu'on l'appellât à haute voix, & qu'on l'excitât vivement, elle n'entendoit point ; elle ne remuoit ni la bouche, ni les levres ; elle marchoit lorſqu'on la pouſſoit, & qu'on la conduiſoit avec la main ; ſes bras, lorſqu'on les tiroit en-haut, en-bas, ou tranſverſalement, reſtoient dans la même ſituation ; vous euſſiez cru voir une ſtatue de cire : après l'accès, elle étoit roide & froide comme du marbre ; au bout d'une heure environ, elle ſe réchauffoit peu à peu, en étendant ſes membres avec de profonds ſoupirs ; de fréquens borborygmes faiſoient réſonner le bas ventre ; enfin après une grande ſueur, elle revenoit à ſon premier état. HEERS parle de quelques malades qu'il appelle cataleptiques, mais l'hiſtoire qu'il en donne ne le prouve point ; les obſervations de WEPFER ne ſont pas non plus de vraies catalepſies (*o*), & appartien-

(*o*) Obſ. 121. 122. 3. 4. 5. 6.

nent évidemment aux convulsions ou à l'épilepsie ; mais on en trouve ailleurs quelques autres qui s'en rapprochent davantage. VEDELIUS en cite deux que l'on peut placer ici, quoiqu'elles diffèrent beaucoup de la premiere (*p*). Après de grandes inquiétudes & de la peine occasionnée par la maladie de son mari, une femme, âgée de trente-cinq ans, commença par avoir des baillemens, des angoisses, & ensuite des accès singuliers. Son visage devenoit d'abord fort rouge, & ensuite pâle ; elle tomboit dans l'insensibilité & l'aphonie ; elle restoit debout au milieu de son ouvrage, sans contorsions des yeux, mais pliant & agitant ses mains pendant un quart-heure ou une demi heure, & le mal revenoit deux ou trois fois par jour ; elle en fut guérie peu à-peu. Une autre femme, âgée de vingt-cinq ans, arrêtée pour soupçon de vol, & nourrice alors d'un enfant de neuf mois, fut saisie d'une défaillance, & trois jours après d'une véritable catalepsie, sans aucun mouvement musculaire que la respiration ;

(*p*) *De catalepsi rarissimo affectuum.*

le poulx étoit naturel, elle n'avoit aucun ſentiment, on lui chatouilloit en vain la plante des pieds, elle n'avoit cependant rien de convulſif ni de roide, & toutes les parties de ſon corps étoient très mobiles.

On voit que le chagrin, qui avoit produit la catalepſie de la dame de Veſoul, eſt auſſi la cauſe à laquelle on doit attribuer ces deux dernieres maladies, & c'eſt celle que tous les auteurs qui ont écrit ſur cette maladie regardent comme une des plus propres à la produire. TULP vit un jeune homme, qui ayant appris que ſon mariage, avec une femme qu'il aimoit, étoit rompu, au moment où il croyoit qu'il alloit ſe conclure, devint ſur le champ cataleptique (*q*). RONDELET en rapporte un exemple qui dépendoit auſſi de cette cauſe, après avoir bien défini la catalepſie, cette maladie dans laquelle on perd tout-à-coup les ſens, & pendant laquelle toutes les parties reſtent dans l'état dans lequel la maladie les trouve, de façon que ceux qui parloient, reſtent la bouche ouverte & immobi-

(*q*) *Obſervat. medic.* L. 1.

le, que les yeux reſtent ouverts ſans voir ; il donne l'hiſtoire d'une jeune perſonne qu'il avoit obſervé lui-même; on l'avoit mariée à l'âge de quinze ans à un homme qu'elle n'aimoit point, au bout de huit jours de mariage, elle eut une attaque ; elle quitta ſon mari ; mais il ſuffiſoit qu'elle le vit, qu'elle l'entendit, ou même qu'elle l'entendit nommer, pour être ſaiſie d'un accès, qui la laiſſoit pendant pluſieurs heures dans la même attitude dans laquelle il la ſurprenoit, ſans aucun ſentiment & ſans aucun mouvement, excepté un mouvement aſſez vite dans les côtes inférieures & dans les muſcles du bas-ventre (*r*). Il rapporte dans un autre endroit, une catalepſie plutôt chimérique que feinte ; elle attaquoit un prêtre romain, toutes les fois qu'en recitant l'hiſtoire de la paſſion, on en venoit au mot *conſummatum eſt* ; il en fut témoin lui-même ; la perſonne chez qui il étoit, prononça ces mots, & le prêtre tomba dans l'inſenſibilité & l'immobilité ca-

(*r*) *Guill.* RONDELET *method. curand. omn. morb.* 8. Lyon.

taleptique, que RONDELET diſſipa en demandant un bâton pour chaſſer le mal; ce n'étoit cependant point fraude, dit-il, mais l'effet de l'imagination frappée chez un homme mélancolique, qui s'imaginoit ne pouvoir pas entendre ces mots. JACOT vit un homme en être attaqué à table en mangeant, & reſter dans cette attitude (*s*); & Mr. BOERHAAVE en rapporte auſſi un exemple ſingulier. J'avois diné, dit-il, avec un homme fort mélancolique, mais qui cependant avoit été bien pendant le diner; en voulant lui dire adieu ſur le ſeuil de la porte, il reſtoit immobile ſans me répondre; je criai, je le pinçai, je le pouſſai, tout fut inutile; cet état dura plus d'un quart-d'heure, le mouvement revint, le mal finit, & les perſonnes préſentes me dirent que cet état revenoit aſſez ſouvent (*t*). Des deux obſervations de M. HOFFMAN, la premiere ap-

(*s*) *In coacas* p. 68.

(*t*) *Prax. medica*, ad aph. 1043. t. 4. p. 324. Mr. *Van* SWIETEN paroît rapporter la même obſervation avec quelques changemens de circonſtances, & ſans citer cet ouvrage.

partient aux maladies convulsives plus qu'à la catalepsie ; la seconde est plutôt une extase qu'une catalepsie, & je l'ai déja rapportée ; on en a de M. DIDIER, qui sont intéressantes, en ce qu'elles prouvent, que souvent la catalepsie se combine avec des accidens spasmodiques.

Guillaume Bousquet de Caviſſon, diocèse de Rhodez, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, après avoir essuyé plusieurs chagrins domestiques, tomba malade le vingt-cinq Avril dernier ; il entra à l'hôpital où il fut saigné deux fois, & purgé une, dans l'espace de cinq à six jours, sans aucun succès.

Ayant ordonné de lui administrer les Sacremens le trois May, M. le Curé ne put en tirer aucune parole ; ce qui m'obligea le lendemain de l'examiner avec plus d'attention. J'eus beau l'appeller par son nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun signe de sentiment ; tous les membres étoient souples, & je le croyois apoplectique, lorsque m'avisant de lui relever les bras, je fus agréablement surpris de les voir rester constamment dans cette situation ;

ſituation; je levai les jambes & les cuiſſes avec la même facilité; ces parties reſterent élevées avec le bras & le tronc que j'avois fléchi, de maniere que toute la machine n'appuyoit que ſur le fondement : j'ordonnai qu'on le levât du lit pour voir s'il marcheroit; on le mit debout, je levai ſes bras tout-à-fait haut, & le pouſſant par derriere, je l'obligeai à faire un pas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſuivant la maniere dont on le pouſſoit. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, on y accourut de toutes parts, & chacun l'examinant à ſon gré, ſuivant les préventions particulieres, on ne convenoit pas de la flexibilité des membres du malade, les uns ſoutenoient qu'ils étoient en convulſion, les autres les trouvoient ſouples, & quelques-uns tenoient un milieu. Ce qui va ſans doute vous ſurprendre, Monſieur, c'eſt qu'ils avoient tous raiſon : je revins à l'hôpital deux heures après ma viſite, & j'obſervai que la mâchoire inférieure étoit en convulſion, de maniere qu'on n'avoit pu lui faire avaler ni un bouillon, ni la potion émétique que je

lui avois ordonnée ; je trouvai dans ce moment un peu de réſiſtance à mouvoir les cuiſſes du malade, dont les bras étoient reſtés aſſez ſouples ; je m'en retournai fort mécontent de mon obſervation, par rapport à l'hypotheſe que je m'en étois formée ci-devant : je n'oſai nier que ce ne fut un véritable cataleptique ; cependant ne pouvant lui faire prendre aucun remede par la bouche, je me retranchai aux lavemens avec l'émétique trouble, & aux ventouſes ſcarifiées. Le malade reſta dans cet état pendant vingt-quatre heures, au bout deſquelles il commença à ſentir & à prononcer quelques paroles. On continuoit cependant de lui remuer les membres avec violence, juſques à le fatiguer ; ainſi on ne peut pas bien s'aſſurer, s'il ſe reſſouvenoit de ce qui s'étoit paſſé hors de l'accident ; il reſta hébété d'une maniere à ne pouvoir tirer aucune conſéquence juſte de ſes raiſonnemens. Il mourut le 9 du mois, vers les trois à quatre heures du matin, & ſon cadavre fut ouvert l'après-midi, par M. de la PEYRONIE, en préſence de M. VIEUSSENS ; nous trou-

vâmes deux corps glanduleux, de la groſſeur d'un gros pois, ſur la dure-mere, des deux côtés du ſinus longitudinal; ces corps glanduleux avoient tracé deux enfoncemens conſidérables au-dedans des deux pariétaux, & tout le tiſſu intérieur du cerveau étoit imbû d'une ſéroſité étrangere, par où je fus pleinement convaincu que ce malade étoit épileptique & cataleptique tout enſemble, mais que la catalepſie tenoit le deſſus.

Jean Soladier, âgé d'environ quarante ans, habitant de la ville d'Agen, & depuis peu ſoldat du régiment de Poitou, compagnie de Mr. de la ROQUETTE, capitaine à la citadelle de Montpellier, après avoir été fatigué d'un long voyage, & chagrin d'abandonner ſa famille, fut porté ſur un brancard à l'hôpital, le ſoir du huitieme de ce mois; il étoit ſans ſentiment & ſans mouvement, ouvrant cependant les yeux, & regardant les aſſiſtans; & lorſqu'on le pinçoit, il ne répondoit rien; ſon poulx étoit naturel, & ſa reſpiration libre; je jugeai d'abord qu'il étoit carotique, je me contentai d'ordonner

pour le soir une potion cordiale; le lendemain matin, le trouvant à-peu-près dans le même état, je lui levai les deux bras sans aucune résistance, & je fus agréablement surpris de les voir rester dans le même état où je les mettois, & d'où je les ôtois avec tant de facilité, en présence de Mr. GYBERT, docteur en médecine de notre université, qui essaya comme moi de lever tous les membres : je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes & les cuisses du malade, que nous trouvâmes recourbées; il falloit toute ma force pour pouvoir les étendre; la mâchoire inférieure étoit dans une convulsion si forte, qu'à peine trouvoit-on un moment pour lui faire avaler un bouillon, de maniere que le malade resta vingt-quatre heures sans rien prendre (*u*).

(*u*) *Journal de Trévoux* 1711. *p.* 331. & *Biblioth. de médec. de* PLANQUE, tom. 3, pag. 270. Il y a dans cette lettre de M. DIDIER à M. GASTALDI, deux autres observations, dans lesquelles on voit quelques accidens cataleptiques; chez l'un, après une fievre maligne; chez l'autre, dans une maladie convulsive; mais ces deux observa-

M. REVNELL rapporte dans les *Tranſactions philoſophiques*, l'hiſtoire d'une véritable catalepſie. Une ſervante, âgée d'environ vingt-un ans, dont les regles étoient irrégulieres depuis quelque tems, & qui étoit fort affligée par la mort d'un ami, ſe plaignit d'un mal de tête & d'eſtomac, & d'un mal-aiſe général; elle prit en ſe couchant un peu de poudre de *Gaſcoigne* (*x*), pour ſe faire ſuer; le lendemain on la trouva dans ſon lit ſans aucun ſentiment, mais ſans froid, les membres aſſez roides, & ne ſe prêtant pas aiſément aux mouvemens, mais gardants parfaitement toutes les attitudes qu'on leur faiſoit prendre, quelles qu'elles fuſſent; elle n'avoit aucun mouvement convulſif; la reſpiration étoit aiſée, & le poulx foible (*y*).

§. 5. Je placerai ici une obſerva-

tions paroiſſent très-imparfaites, & ne ſont point de vraies catalepſies.

(*x*) C'eſt un compoſé d'abſorbans & de diaphorétiques.

(*y*) PH. TR. n°. 437. page 49.

tion de M. de HAEN, dans laquelle on voit une vraie catalepſie ſe combiner, comme dans celle de M. DIDIER, avec des ſymptômes qui lui ſont tout-à-fait étrangers; ſes combinaiſons prouvent la facilité avec laquelle l'état du cerveau peut varier d'un inſtant à l'autre, ſans qu'il ſoit poſſible d'en aſſigner la cauſe. Une fille de douze ans, d'un tempérament froid & glaireux, fut pendant plus d'un mois ſaiſie deux ou trois fois par jour d'un véritable accès de catalepſie, dans quelque ſituation qu'elle fut, au moment où l'accès la prenoit, couchée, debout, marchante, mangeante, elle y reſtoit conſtamment, à moins que quelqu'un ne la fit changer; & pendant tout le tems que duroit le paroxiſme, dans quelque ſituation que je miſſe ſa tête, ſes bras, ſes mains, ſes doigts, ſes jambes, ces parties y reſtoient conſtamment, & bien plus longtems que je n'aurois pu, dit M. de HAEN, les y tenir moi-même. Mais au bout de huit jours, il ſe joignit un nouveau ſymptôme à chaque accès; ce fut un babil rapide, mais cependant très-net & raiſonné; quelque-

fois elle chantoit des pſaumes, d'autres fois elle récitoit ſon catéchiſme, d'autres fois elle s'élevoit avec force contre les vices & contre les vicieux, de façon à avoir fait ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir du dol ; mais les épreuves les plus fortes & les plus exactes convainquirent du contraire (z).

On trouve dans le *Journal de médecine*, une obſervation qui ſe rapproche de celle de M. REYNELL, en ce qu'il y avoit auſſi dans les membres une eſpece de roideur, qui faiſoit qu'ils réſiſtoient un peu aux attitudes qu'on vouloit leur donner ; elle eſt de M. DE LA TOUR, médecin à Beaufort (a). Une fille de treize ans, nommée GOURDIN, perdit tout à-coup la parole & l'uſage de tous ſes ſens, en préſence de ſa mere ; mais le mal fut court, & l'accès étoit paſſé, quand M. DE LA TOUR arriva ; il la trouva interdite, le viſage enflammé, la vue égarée, le

(z) *Ratio medend. pars* 3, *cap.* 5. §. 3.

(a) *Journal de méd.* tome 6, page 40. Juillet 1756.

poulx plein, & ſe plaignant d'un engourdiſſement général ; il ordonna les remedes qu'il crut convenables, & l'enfant paroiſſoit bien, quand au bout de quatre jours, " il ſurvint „ un nouvel accès qui la ſaiſit de„ bout, au même inſtant qu'elle étoit „ occupée à prendre un ſac ſuſpen„ du à un mur, dont l'élévation la „ mettoit dans la néceſſité d'étendre „ le bras droit & de lever le pied gau„ che, enſorte qu'elle demeura dans „ cette attitude, ſans connoiſſance, „ ſans parole, ſans ſentiment, ſans „ mouvement, & dans un parfait „ équilibre ". L'accès fut aſſez long pour que M. D. pût encore en être témoin, & il étoit aſſez frappant pour que beaucoup d'aſſiſtans le cruſſent l'effet d'un ſort ; mais l'effet d'un ſel volatil urineux, que l'on fit ſentir à la malade, & qui la fit revenir, diſſipa l'illuſion ; on recommença les remedes, qui n'empêcherent point que pendant deux mois la malade n'eut plus de ſoixante accès, plus ou moins longs & violens, dans leſquels la reſpiration étoit très-laborieuſe, & c'eſt une circonſtance particuliere à cette

malade ; " les membres avoient assez
„ de roideur pour donner quelque
„ difficulté à les fléchir & à les met-
„ tre dans l'attitude qu'on vouloit
„ leur donner, mais ils la gardoient
„ constamment jusques à la fin du
„ paroxisme, ce qui ne laissoit au-
„ cune équivoque, & caractérisoit
„ parfaitement la catalepsie „. Elle eut quelques retours d'accès pendant deux ans, & la maladie ne fut parfaitement terminée que par l'éruption des regles ; ensuite elle se maria, & eut des enfans, sans éprouver aucune altération dans sa santé (*b*).

§. 6. Feu M. LA METTRIE nous a laissé l'histoire d'une maladie qu'il appelle catalepsie hystérique, qui offre en effet des attaques de véritable catalepsie, mais qui n'étoit cependant point une simple catalepsie, & qui me paroit mériter d'être connue, à cause de plusieurs circonstances intéressantes. " Helene RENAULT de St. MALO,

(*b*) On trouve dans le même journal, tome 20, d'autres observations annoncées comme des catalepsies ; mais on voit évidemment que ce n'en sont pas.

„ âgée de dix-ſept ans, & Olive ſa
„ ſœur aînée, furent attaquées, l'une
„ le onze & l'autre le quinze du mois
„ de mars dernier, d'une affection
„ hyſtérique, cauſée par la ſuppreſ-
„ ſion de leurs regles. L'aînée n'en
„ eut que cinq ou ſix accès conſé-
„ cutifs, & fut bientôt radicalement
„ guérie, grace aux emmenagogues
„ & aux hyſtériques que je lui fis
„ prendre, & qui lui rendirent ſes
„ menſtrues. La cadette ne fut pas
„ ſi heureuſe, les remedes qui réta-
„ blirent ſa ſœur, ne firent qu'irri-
„ ter ſon mal. Après dix ou douze
„ accès qui ne furent qu'hyſtériques,
„ elle tomba dans une véritable &
„ parfaite catalepſie, ſymptôme de
„ vapeurs, métamorphoſe nouvelle,
„ dont aucun auteur que je ſache
„ n'a fait mention. Les doigts, les
„ phalanges des doigts, le poignet,
„ l'avant-bras, le bras, les yeux, la
„ tête, tout reſtoit immobile, dans
„ la ſituation où l'on s'aviſoit de les
„ mettre; en un mot, ce ſpectacle
„ étoit ſi effrayant, que la mere de
„ la malade fut priſe d'un violent
„ accès hyſtérique, la premiere fois

„ qu'elle vit ſa fille en cet état. Outre ces accidens communs aux cataleptiques, l'odorat de celle-ci avoit un ſentiment exquis, quelqu'odeur ſpiritueuſe un peu forte qu'on approchât à un ou deux pieds de ſa narine droite, elle ſe jettoit du côté gauche; ſi on l'approchoit de l'autre narine, elle ſe retournoit avec force du côté droit; ſi l'on ôtoit la main avec laquelle elle tenoit fortement ſon nez, elle y portoit l'autre avec une viteſſe incroyable; ſi l'on ôtoit encore celle-ci, la premiere qui étoit reſtée ſuſpendue ne ſembloit l'être que pour défendre plus promptement cet organe, ennemi déclaré de toutes ſortes d'odeurs fortes, & principalement de l'eſprit volatil de ſel ammoniac qu'elle ſentoit à plus de dix pieds de diſtance de ſon lit. Lorſqu'on l'approchoit d'elle un peu plus près, elle ſe couvroit le viſage de ſon drap, ou ſe cachoit ſous la couverture, par je ne ſais quel inſtinct ou perception qui la ſervoit, ſans le conſentement de ſa volonté: on n'avoit même

» qu'à prononcer le nom de cet eſ-
» prit, la voilà ſur ſes gardes, comme
» ces fous que certains mots met-
» tent ſur leur folie. Enfin, ſi l'on
» venoit armé d'une plume trempée
» dans cet eſprit pour violenter ſon
» nez & la faire ainſi revenir, elle
» pouſſoit des cris affreux, ſans les
» entendre; il lui prenoit des con-
» vulſions violentes, des tranſports
» de colere & de rage, trois hom-
» mes ne pouvoient alors la tenir,
» elle qui, avant l'accès, avoit à peine
» la force de parler. Ce qui prouve
» évidemment que quoique les eſ-
» prits volatils diſſipent pour l'ordi-
» naire la catalepſie préſente, ils ſont
» toujours nuiſibles dans les maladies
» des nerfs, par la grande irritation
» qu'ils leur cauſent; & par con-
» ſéquent, lorſqu'un médecin aura à
» traiter une catalepſie hyſtérique,
» comme celle-ci, il ne doit point
» ſe ſervir d'eſprit auſſi violent pour
» diſſiper le paroxiſme actuel. J'ai
» remarqué que la fumée d'une carte
» allumée faiſoit le même effet, ſans
» aucun danger.

» Notre malade eut pendant l'eſ-

„ pace de deux mois plus de vingt
„ accès de cette catalepsie, que j'ap-
„ pelle hystérique, parce qu'en effet
„ elle succédoit toujours à l'affection
„ hystérique; à mesure que son op-
„ pression diminuoit, ses yeux pa-
„ roissoient plus fixes; & en même
„ tems qu'elle cessoit, il lui prenoit
„ ordinairement un petit vertige té-
„ nébreux qui la faisoit doucement
„ tomber sur son oreiller. Quelque-
„ fois cependant sa catalepsie étoit
„ accompagnée de sa suffocation uté-
„ rine, à laquelle on voyoit souvent
„ succéder de violentes convulsions,
„ & un délire bien plus spirituel que
„ l'état sain. Il arrivoit aussi de tems
„ en tems qu'elle rêvoit durant son
„ accès de catalepsie; il étoit alors
„ assez plaisant de voir cette jeune
„ fille assise dans son lit, le tronc
„ immobile, la tête penchée, les yeux
„ tournés de tous les côtés qu'on s'a-
„ visoit de les tourner, les bras flé-
„ chis & suspendus, sourire agréa-
„ blement avant que de parler, comme
„ une statue à ressort, susceptible
„ de toutes sortes de mouvemens.
„ Après chaque accès, elle jouissoit

„ d'une apurexie ſemblable à celle
„ des fievres intermittentes, & ſe
„ portoit ſi bien qu'elle ſe flattoit
„ toujours de ne plus retomber; ce-
„ pendant la moindre frayeur, une
„ mauvaiſe nouvelle, le plus petit
„ ſujet de mélancolie ou de colere,
„ la moindre odeur puante & hyſté-
„ rique, telle que celle du caſtoreum,
„ ou de la rhue, réveilloient ce genre
„ de mal, & même en accéleroient le
„ paroxiſme.

„ Après tous ces accès de catalep-
„ ſie hyſtérique, la malade eut pen-
„ dant près de deux mois (c) un
„ heureux intervalle que le lait de
„ chevre, l'air de la campagne, &
„ principalement l'exercice, lui pro-
„ curerent. Mais elle fut à peine de
„ retour en ville que la catalepſie re-
„ parut, ſans être, comme auparа-
„ vant, précédée de l'affection hyſté-
„ rique, mais avec d'autres ſingula-
„ rités remarquables. Elle commen-
„ çoit toujours par tomber en foi-
„ bleſſe, & quelquefois en ſyncope.
„ Lorſque dans cet état, on s'aviſoit

(c) Juin & juillet.

„ de la piquer pour la faire revenir, „ ou de lui faire ſentir quelqu'odeur „ puante, elle devenoit cataleptique, „ mais pour l'ordinaire de la moitié „ du corps ſeulement. On l'a vue „ auſſi tomber d'elle-même dans cette „ demie catalepſie, qui étoit plus „ ou moins parfaite. Enfin ce mal „ qui change de face, comme un „ Protée, prit une nouvelle face bien „ plus dangereuſe que les précéden- „ tes, je parle de l'apoplexie. Le „ premier accès dura trois jours en- „ tiers avec des convulſions ſi vio- „ lentes de la mâchoire inférieure, „ qu'on ne voyoit point les dents „ de cette mâchoire, & que par con- „ ſéquent on ne pouvoit rien lui „ faire avaler; elle n'a eu depuis le „ mois d'août que deux légeres at- „ taques de cette apoplexie catalepti- „ que „.

M. VAN SWIETEN rapporte l'hiſtoire d'une catalepſie périodique bien ſinguliere, tirée de la bibliothéque de Vienne : LAMBEC, dit-il, ayant accompagné l'empereur LEOPOLD à *Inſpruck*, vit dans un village une fille de vingt-cinq ans, qui depuis

quelques années éprouvoit un état bien ſingulier, & qui étoit continu les vendredi & ſamedi, mais qui, les autres jours revenoit alternativement & ſeulement par intervalles; elle n'avoit aucun ſentiment dans tout le corps, elle avoit toujours les yeux ouverts avec un très-léger mouvement convulſif, & elle reſtoit conſtamment dans la même ſituation comme une ſtatue, abſolument inſenſible aux piqûres. Si on lui élevoit les bras en l'air, ils ne retomboient point, mais reſtoient fermes dans la même poſition. M. VAN SWIETEN ajoute, dans ce cas les yeux étoient ouverts, & cela arrive preſque toujours ainſi; j'ai cependant obſervé pendant pluſieurs accès, une femme dans la fleur de l'âge dont les yeux étoient fermés; ſi j'écartois les paupieres, elles ſe refermoient bientôt, quoique tous les autres membres reſtaſſent dans l'état dans lequel je jugeois à propos de les mettre (*d*).

§. 7. De toutes les hiſtoires de catalepſie, une des mieux circonſtan-

(*d*) §. 1036. t. 3. p. 312.

ciées, des plus exactes, des mieux faites, c'eſt celle que feu M. SAUVAGES a communiqué à l'académie royale des ſciences (*e*); elle préſente en même-tems des faits intéreſſans pour l'hiſtoire du ſomnambuliſme qui ſera l'objet d'un des chapitres ſuivans, & je crois la devoir donner ici toute entiere.

On a différentes hiſtoires de cataleptiques & de ſomnambules; mais ayant obſervé dans une même perſonne tout ce qu'il y a de plus étonnant dans l'une & l'autre de ces maladies, j'ai cru devoir en conſtater la vérité, & en donner un détail circonſtancié. M. V. fille âgée de vingt ans, étoit en ſervice dans une maiſon de Montpellier en 1737; elle étoit fort pâle, & avoit toujours froid aux extrêmités; ſon caractere étoit d'être timide & ſenſible à la moindre injure. Ce fut à l'occaſion de quelque chagrin, que vers le mois de janvier de cette même année elle eut quelques attaques de catalepſie, qui ayant aug-

(*e*) *Année* 1742. *p.* 409.

menté, l'obligerent à se rendre à l'hôpital général au commencement de mars. Là ces attaques la tourmenterent pendant tout ce mois, revenant au commencement & plus souvent, & d'une façon plus réglée que vers la fin, leur durée varioit depuis un demi-quart d'heure, jusqu'à trois ou quatre heures entieres. Les mois d'avril & de mai suivans, cette maladie fut compliquée d'une autre maladie singuliere, pareille à celle des somnambules, laquelle ayant donné du relâche pendant quelques mois, a reparu presque tous les hivers, depuis 1737 jusqu'en 1745, avec quelques différences que nous détaillerons dans la suite. Quand cette fille se fut rendue à l'hôpital, où elle demeura une année entiere, je ne manquai pas d'y faire mes visites aux heures où ses attaques la prenoient le plus souvent. J'observai qu'elle avoit le poulx naturellement fort petit, & si lent, qu'il battoit à peine cinquante fois par minute; son sang étoit si gluant, qu'il ne couloit que goutte-à-goutte par l'ouverture de la veine lorsqu'on la

saignoit (*f*); les purgatifs les plus forts ne la vuidoient que peu, & fort tard. Cette fille étoit dégoûtée, & fort triste de ce que cette incommodité l'empêchoit de servir en ville; elle étoit d'ailleurs réglée pour le tems, mais très-peu pour la quantité : elle ne pressentoit ses attaques que par une chaleur au front & une pesanteur considérable à la tête, dont elle se sentoit soulagée à la fin de son sommeil cataleptique.

Dans ces attaques, 1°. elle se trouvoit prise tout-à-coup, tantôt dans son lit, tantôt montant les degrés ou faisant autre chose : si cela lui arrivoit au lit, on ne pouvoit s'en apercevoir qu'en ce qu'elle ne répondoit plus, & que sa respiration sembloit entiérement abolie : le poulx devenoit plus lent & plus petit qu'auparavant. 2°. Elle conservoit la même attitude qu'elle avoit à l'instant de l'attaque;

(*f*) Sans manquer à la mémoire d'un homme justement célebre, que j'aimois tendrement, & dont je conserverai toujours le souvenir le plus cher, ne pourroit-on pas demander pourquoi on la saignoit?

ſi elle étoit debout, elle y reſtoit; ſi elle montoit les degrés, elle avoit une jambe élevée pour monter; & durant tout le tems de la catalepſie, elle conſervoit cette même attitude. 3°. Si, dans cet état, quelqu'un élevoit un de ſes bras, fléchiſſoit ſa tête, la mettoit debout ſur un pied, les bras tendus, ou en quelqu'autre poſture, pourvu qu'on eût mis le corps en équilibre, elle conſervoit parfaitement, juſqu'à la fin, la derniere attitude qu'on lui avoit donnée. 4°. Quand, l'ayant miſe debout ſur les pieds, on venoit à la pouſſer, elle ne marchoit pas, comme FERNEL le rapporte d'un cataleptique; elle gliſſoit, comme ſi l'on eût pouſſé une ſtatue. 5°. Elle n'avoit aucun mouvement, ni volontaire, ni naturel, qui fût ſenſible, pas même celui que l'on fait en dormant pour avaler la ſalive; le ſeul mouvement du cœur & des arteres ſe faiſoit ſentir, encore étoit-ce bien foiblement. 6°. Comme c'eſt par les geſtes ou par la voix des perſonnes qui ſe plaignent, qu'on peut juger ſi elles ont quelque douleur ou autre ſenſation, cette fille, qui n'avoit aucun mouvement, ne donnoit non

plus aucun ſigne de ſentiment; les cris, les piqûres, les chatouillemens à la plante des pieds, des bougies portées ſous ſes yeux ouverts, rien n'étoit capable de lui faire donner des marques de ſenſation. 7°. Enfin elle ſe tiroit d'elle-même de cet état ſans aucun ſecours, & aucun remede n'en abrégeoit la durée, les baillemens & les alongemens des bras marquoient ſon réveil, & alors elle n'avoit aucune idée de ce qui lui étoit arrivé, ſi ce n'eſt que les piqûres & les ſituations gênantes lui cauſoient des douleurs & des laſſitudes.

J'ai inſiſté ſur le détail de ces premieres attaques, parce que les auteurs ne les décrivent pas ordinairement avec aſſez d'exactitude, & que d'ailleurs elles forment une catalepſie des plus complettes, ſoit pour la profondeur du ſommeil, ſoit pour la flexibilité des membres & pour leur conſtance à conſerver les attitudes.

Juſqu'ici cette fille nous fait voir une maladie qui, quoique rare, n'eſt pas ſans exemple; mais en voici une autre fort ſinguliere qui s'y eſt jointe. Dans les mois d'avril & de mai de

la même année 1737, elle eut plus de cinquante attaques d'une autre maladie, dans lesquelles on distinguoit trois tems ; le commencement & la fin étoient des catalepsies parfaites, & telles que nous les avons vues ci-devant, & l'intervalle, qui duroit quelquefois un jour entier, ou du matin au soir, étoit rempli par la maladie que les filles de la maison appelloient *l'accident vif*, donnant le nom d'*accident mort* à la catalepsie.

On va voir des phénomenes que j'aurois cru simulés, si je ne m'étois assuré de la réalité par mille épreuves : les occasions s'en présentoient souvent, & pour se convaincre de la vérité, il n'en coûtoit que de légeres douleurs à la malade, qu'elle ressentoit dès qu'elle étoit revenue de ces accidens. M. LAZERME, que j'avois prié de m'aider de ses conseils pour le traitement, & quantité de curieux ont été témoins de ce que je vais rapporter. Ce que je dirai d'une attaque doit s'entendre, à quelques circonstances près, de toutes les autres.

Le 5 d'avril 1737, visitant l'hôpital à dix heures du matin, je trouvai

la malade au lit, la foibleſſe & le mal de tête l'y retenoient; l'attaque de catalepſie venoit de la prendre, & la quitta en cinq ou ſix minutes; ce que l'on connut parce qu'elle bailla, ſe leva ſur ſon ſéant, & ſe diſpoſa à la ſcene ſuivante, que les filles de ce quartier avoient déjà obſervée pluſieurs fois. Elle ſe mit à parler avec une vivacité & un eſprit qu'on ne lui voyoit jamais hors de cet état; elle changeoit quelquefois de propos, & ſembloit parler à pluſieurs de ſes amies qui s'aſſembloient autour de ſon lit : ce qu'elle diſoit, avoit quelque ſuite avec ce qu'elle avoit dit dans ſon attaque du jour précédent, où ayant rapporté mot pour mot une inſtruction en forme de Catéchiſme, qu'elle avoit entendu la veille, elle en fit des applications morales & malicieuſes à des perſonnes de la maiſon, qu'elle avoit ſoin de déſigner ſous des noms inventés, accompagnant le tout de geſtes & de mouvemens des yeux qu'elle avoit ouverts; enfin avec toutes les circonſtances des actions faites dans la veille, & cependant elle étoit fort endormie. C'étoit un fait déja bien

avéré, & perſonne n'en doutoit plus; mais prévoyant que je n'oſerois jamais l'aſſurer, à moins que je n'euſſe fait mes épreuves en forme, je les fis ſur tous les organes des ſens, à meſure qu'elle débitoit tous ſes propos.

En premier lieu, comme cette fille avoit les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il y en avoit, ne pourroit tenir contre un coup de la main appliqué bruſquement au viſage; mais cette expérience réitérée ne lui fit pas faire la moindre grimace, & elle n'interrompit point le fil de ſon diſcours. Je cherchai un autre expédient, ce fut de porter rapidement le doigt contre l'œil, & d'en approcher une bougie allumée aſſez près pour brûler les ſourcils des paupieres, mais elle ne clignota ſeulement point.

En ſecond lieu, une perſonne cachée pouſſa tout à coup un grand cri très-près de ſon oreille, & fit du bruit avec une pierre portée contre le chevet de ſon lit; cette fille, en tout autre tems, auroit tremblé de frayeur, mais alors cela ne produiſit rien. En troiſieme lieu, je mis dans ſes yeux & dans ſa bouche de l'eau-de-vie, de l'eſprit

l'esprit de sel ammoniac ; j'appliquai sur la cornée même, d'abord la barbe d'une plume, ensuite le bout du doigt, mais sans aucun succès : le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres d'épingle, les contorsions des doigts faisoient sur elle le même effet que sur une machine, elle ne donnoit jamais la moindre marque de sentiment.

Pendant ces entrefaites, comme elle parloit d'un ton plus animé & plus gai, on nous annonça que la scene se termineroit bientôt par des chansons & des sauts, comme c'étoit son usage. En effet, peu de tems après elle chanta, fit des éclats de rire & des efforts pour se tirer du lit, ce qu'elle fit en sautant & poussant des cris de joie. Je m'attendois à la voir heurter contre les lits voisins, mais elle enfila sa ruelle & tourna à propos, évitant les chaises, les cabinets ; & ayant fait un tour dans la salle, elle enfila de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit au lit, se couvrit, & peu de tems après, elle fut cataleptique. Dans moins d'un quart-d'heure que la catalepsie eût duré, cette fille revint comme d'un pro-

fond ſommeil, & connoiſſant à l'air des aſſiſtans qu'elle avoit eu ſes accidens, elle fut extrêmement confuſe, & pleura le reſte de la journée, ne ſachant d'ailleurs rien de ce qu'elle avoit fait en cet état.

Vers la fin de mai de la même année, tous ces accidens diſparurent, & il n'y avoit guere d'apparence que les remedes euſſent produit cet effet. Elle avoit été ſaignée une fois du bras, pluſieurs du pied, & ſept fois du cou; elle avoit été purgée cinq ou ſix fois avant ou après des bouillons apéritifs; enſuite elle avoit pris un opiat ſtomachique, dans lequel entroient le kina, le cinnabre, la poudre de guttette : quand le tems fut plus doux, elle prit une vingtaine de bains domeſtiques, plutôt froids que tiedes; enfin nous lui recommandâmes l'uſage des remedes martiaux; & dès ce tems-là juſqu'au 10 de février 1745, je la perdis de vue, la croyant guérie : cependant elle ne l'eſt point; elle a eu chaque hiver de nouvelles attaques de cet accident vif, avec cette différence que la catalepſie ne les précéde pas toujours, & que

la privation de ſentiment n'eſt pas ſi parfaite; car un jour, dans ſon attaque, ayant été ſur un pont, on la trouva parlant à ſon image qu'elle voyoit dans l'eau; & aux fetes de Noël, durant ſon attaque, elle diſtinguoit confuſément une perſonne à ſes côtés; elle s'en ſouvient même, & dit que le long uſage du mars a produit ce changement.

Comment une ſuſpenſion ſi parfaite de tous les ſens peut-elle ſurvenir dans l'inſtant & ſe diſſiper de même? Comment la concilier avec cette liberté de l'imagination, cette vivacité des penſées, & cette promptitude à faire tous les mouvemens volontaires? Il faut que l'état des cataleptiques differe intérieurement bien peu de celui des ſomnambules. Les bains froids que les auteurs propoſent comme un grand ſecours dans ce mal, ne faiſoient rien dans ce cas, & n'opéroient pas plus ſur le ſomnambule, dont parle *Adrianus Alemanus*, qui traverſoit la Seine à la nage durant ſon attaque.

Au reſte, cette fille s'eſt aujourd'hui aguerrie contre ce mal, & ne ſe fait pas

une peine d'en parler : jamais elle n'en a été allarmée, comme d'un mal dangereux ; elle en étoit seulement honteuse. Elle n'est plus si pâle qu'elle étoit ; elle sent la même chaleur & la même pesanteur de tête au commencement des accès, & vers la fin une cardialgie qui la réveille.

Cet exemple n'est pas le seul que j'aie eu de la complication de ces maladies dans le même sujet, mais avec des circonstances différentes. J'ai vû à l'hôpital d'Alais, en 1724, un vieillard qui avoit un jour la catalepsie, le second jour un accès de démence, le troisieme jour un accès de fiévre-quarte, le quatrieme jour la catalepsie, & ainsi de suite ; mais les accidens cataleptiques n'étoient pas si marqués que dans la fille qui a fait le sujet de ce mémoire.

§. 8. Ces observations suffisent pour donner une idée nette de cette maladie sous ses différentes formes, & je n'en connois point qui pussent rendre cette histoire plus complette ; j'ajouterai seulement ici deux remarques essentielles.

1°. M. BOERHAAVE dit que la cata-

lepsie arrive quelquefois dans les violentes fiévres, mais qu'elle est très-passagere (*g*); j'ai vu en effet quatre fois dans ces fiévres une espece d'occupation absolue; le malade paroît ne pas voir, quoiqu'il ait les yeux ouverts, n'entendre ni ne sentir; si on lui met de l'eau dans la bouche, elle y reste; ses membres sont souples, on les manie comme on veut, mais ils ne restent où on les met que quand ils y sont bien reposés; ils ne gardent point l'attitude qu'on leur donne contre les loix de la pesanteur; & j'avoue que je n'envisage pas cet état comme cataleptique, mais comme une espece d'état soporeux: je l'ai vû deux fois avant des hémorragies, une autre fois avant un vomissement très-abondant, la quatrieme fois il ne fut suivi d'aucune évacuation, mais il n'en fut pas plus fâcheux. Est-ce cet état qu'HIPPOCRATES a désigné par le nom de *Catoche*, dans les fiévres aiguës, & qu'il a regardé comme un mal (*h*)? Cela

(*g*) *Praxis Medica*, ad aph. 1040.

(*h*) *Lassati, singultuosi & correpti catoche, malum.* Coac. n°. 45.

eſt très-vraiſemblable ; & Mr. VAN SWIETEN, qui l'a obſervé, a trouvé que ce ſymptôme étoit auſſi d'un mauvais préſage ; & ſans doute ſi la criſe qu'il précede ordinairement n'arrivoit pas, l'événement pourroit être fâcheux ; mais il ne paroît pas non plus l'enviſager comme une catalepſie, puiſque les membres ne reſtoient point dans l'attitude qu'on leur donnoit ; & il faut ſe ſouvenir que quelquefois, ſur-tout chez les enfans, cet accident dépend des vers, & ceſſe dès qu'on en a rendu (*i*). SCHENCK a pluſieurs obſervations de catalepſie, qui ne ſont que des catalepſies de cette eſpece, ou plutôt qui ne ſont pas des catalepſies : il a vu cet état revenir avec les accès de fiévre intermittente ; & M. LAZERME cite auſſi l'exemple d'une femme, qui, dans une fiévre conti-

(*i*) BENEDICTUS *de curat. morb.* L. 1. Ch. 26 rapporte l'exemple d'une jeune fille de huit ans, qui dans une fiévre ardente, fut ſept jours dans cet état, & à qui on mit un ſuppoſitoire de miel qui lui fit rendre quarante-deux vers ſans aucune matiere, & elle revint d'abord à elle. BONNET, *Mercur. compilat.* pag. 102.

nue avec redoublemens, eut dans quatre redoublemens, une véritable attaque de catalepſie, qui commençoit & finiſſoit avec le redoublement. Le viſage étoit bien coloré, la reſpiration naturelle, le poulx fréquent, grand, égal, & la foibleſſe des extrêmités inférieures extrême (*k*). BALLONIUS cite deux obſervations de malades qui moururent cataleptiques; l'un, après pluſieurs mois d'une fiévre double tierce; l'autre, après pluſieurs mois auſſi d'une fiévre tierce qui l'avoit jetté dans le maraſme (*l*): mais en liſant tout ce que l'auteur dit ſur cette maladie, on peut juger avec certitude 1°. qu'il ne s'agit point d'une vraie catalepſie; mais de cette eſpece de ſtupeur qui termine ſouvent les longues fiévres: 2°. qu'il n'eſt pas rare de trouver quelques ſymptômes cataleptiques très-paſſagers dans ces longues maladies du cerveau compliquées d'accidens apoplectiques, convulſifs, ſpaſmodiques, paralyti-

(*k*) *De morbis capitis*, Chap. 19.

(*l*) *Conſilia medic.* liv. 2. hiſt. 1. tom. pag. 53.

ques, dans lesquelles il paroît que le cerveau passe successivement par tous les dérangemens qu'il peut éprouver ; mais ce ne sont point des vraies catalepsies, quoiqu'on en trouve plusieurs sous ce nom-là, comme je l'ai dit, même chez d'excellens observateurs, tels que HEERS, WEPFER, HOFFMAN. J'ai rapporté, en parlant des effets du chagrin, l'histoire singuliere d'un homme qui eut pendant deux mois les bras cataleptiques, mais le reste du corps ne l'étoit pas. M. MARX a vû à la Haye un domestique qui ayant vû tout-à-coup la maison de son maître enflammée, en fut si effrayé qu'il tomba dans une catalepsie qui dura longtems ; ensuite il devint stupide, & finit par être maniaque. Il vit aussi à Londres une fille que le départ d'un frere chéri pour un très-long voyage, jetta dans la tristesse, les vapeurs, enfin une vraie catalepsie, puisque tous ses membres restoient parfaitement dans l'état dans lequel on les mettoit (*m*). Une observation d'une ma-

(*m*) MARX *De spasmis*, §. 61.

ladie qui n'étoit point une catalepſie, mais qui avoit des ſymptômes de catalepſie dans chaque accès, & qui doit être rapportée ici, c'eſt celle dont parle M. de SAUVAGES (*n*). Une femme de vingt-quatre ans ayant été inſultée par un payſan, éprouva depuis ce moment-là des attaques d'une eſpece ſinguliere de catalepſie, qui revenoient périodiquement, que la plus petite cauſe rappelloit, & qui duroient demi-heure ou une heure; elle perdoit tout-à-coup le ſentiment, ne voyant, ne ſentant, n'entendant quoique ce ſoit, & conſervant ſes doigts, ſes mains, tous ſes membres dans l'attitude qu'on leur donnoit, & exprimant par ſes murmures, ſes diſcours, ſes geſtes mêmes, l'idée qu'elle avoit dans l'eſprit, & qui paroiſſoit toujours être celle de ſon ennemi. On avoit employé inutilement beaucoup de ſecours à Riveſalte; tranſportée à Montpellier, elle ſe trouva d'abord mieux par le ſeul éloignement de l'objet de ſa douleur, & elle ſe remit ſans

(*n*) *Noſolog. Method.* 4to. Tom. II. pag. 207.

autre ſecours, à ce qu'il paroit, que la diſtraction.

En réſumant toutes ces obſervations, on voit que l'on a eu raiſon de diviſer la catalepſie en parfaite, en imparfaite, en compoſée (*o*); la parfaite eſt celle dans laquelle il y a perte entiere des ſens; on en a vû quelques exemples; l'imparfaite, celle dans laquelle on les conſerve juſqu'à un certain point, telle eſt celle du condiſciple de GALIEN; la compoſée eſt celle à laquelle il ſe joint des accidens qui lui ſont tout-à-fait étrangers, telles que celle de la jeune Renauld & celle que décrit Mr. DE SAUVAGES dans les mémoires de l'académie de 1742. On pourroit même diſtinguer de celle-ci l'acceſſoire, ſous laquelle on comprendroit toutes ces obſervations qui préſentent des ſymptômes cataleptiques dans une maladie qui n'eſt pas une catalepſie.

§. 9. Après avoir décrit la maladie, il reſte à chercher quelles en ſont les cauſes éloignées? quelle en eſt la

(*o*) PREISINGER, *de morbis capitis.* chap. 2. art. 7. pag. 47.

cauſe prochaine ? quel en eſt le prognoſtic ? quel eſt le traitement qu'elle exige ?

On a déja vû que le chagrin en eſt la cauſe la plus générale ; elle peut auſſi être produite par de fortes méditations, ſur-tout ſi elles ont pour objets des ſujets religieux, qui intéreſſent le ſentiment autant qu'ils fixent l'attention, & qu'ils occupent l'imagination ; le cerveau alors eſt pris par toutes ſes avenues, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Une troiſieme cauſe, c'eſt la pléthore des vaiſſeaux du cerveau ; AETIUS a déja vû une catalepſie très-longue ſe terminer par une hémorragie des narines ; l'yvreſſe qui donne une plethore paſſagere, peut y conduire ; & PLATERUS dit l'avoir vû. Les fiévres d'accès mal traitées ſont une cinquieme cauſe obſervée par DODONÉE ; les vers l'ont auſſi produite pluſieurs fois ; j'en ai rapporté un exemple dans une des notes précédentes ; & Mr. VAN SWIETEN vit une femme qui étant auprès du feu, occupée à faire frire des châtaignes, fut tout-à-coup ſaiſie d'une vraie catalepſie ; logé très-près, il y fut

ſur le champ ; elle vomit en ſa préſence deux vers vivans, & continua tout de ſuite ſa friture, ſans ſe ſouvenir qu'elle avoit été interrompue (*p*). Eſt-ce aux vers qu'il faut rapporter, comme le demande l'obſervateur lui-même, Mr. DE SAUVAGES, la catalepſie d'une jeune fille de huit ans, qu'il vit à l'hôpital général ? elle en eut pluſieurs accès, & entr'autres un de douze heures, pendant lequel les bras & les jambes gardoient exactement l'attitude qu'on leur donnoit ; mais il y avoit ſpaſme dans la mâchoire inférieure & clôture convulſive des paupieres. Ce qui fit ſans doute penſer à Mr. DE SAUVAGES que les vers en pouvoient être la cauſe, c'eſt qu'elle ſe plaignoit de douleurs vagues dans le bas-ventre, & d'un ſentiment d'un corps qui montoit du bas ventre à la gorge, & qu'elle fut guérie uniquement par la panacée mercurielle (*q*). La METTRIE l'a vue ſuccéder à l'hyſtérie. Mais le froid & l'humidité peuvent-ils être placés parmi ces cauſes ?

(*p*) §. 1040. Tom. III. pag. 316.

(*q*) *Claſſes morborum*, Tom. I. p. 826.

Je ne le crois pas ; & SENNERT a déja fort bien remarqué que l'on a mal-à-propos regardé comme cataleptiques ceux qui ſont enroidis par un froid extrême (*r*) : l'humidité n'opere pas non plus des accidens ſemblables ; un ſol humide, une ſaiſon rigoureuſe, des alimens peu ſalubres peuvent bien nuire aux nerfs, les diſpoſer à des maladies, mais il faut des cauſes plus actives pour produire un mal de cette eſpece. Mr. HOME compte auſſi la vapeur du charbon & un épanchement dans le cerveau : & PLATERUS avoit en effet déja obſervé quelques ſymptômes cataleptiques ſur un homme qui avoit beaucoup bû & qui avoit été expoſé à la vapeur du charbon. Mr. BOERHAAVE a réduit ſes cauſes aux ſuivantes, qui rentrent dans celles que je viens d'indiquer. Une longue fiévre intermittente, ſur-tout quarte ; une diſpoſition mélancolique ; les regles ou les hémorroïdes arrêtées ; une violente frayeur, une méditation pro-

(*r*) *Planè alterius generis eſt hæc congelatio, quæ fit à frigore hiberno, quam de quâ hic eſt ſermo*, pag. 721.

fonde & suivie sur un même objet; une fiévre violente chez un homme sanguin. Son illustre commentateur prouve que chacune de ces causes peut opérer ces effets, & les observations précédentes en font foi. C'étoient les regles retardées qui occasionnerent la singuliere maladie décrite par LA METTRIE; & les regles de la malade de Mr. REYNELL étoient aussi dérangées.

Il est constant que les femmes sont beaucoup plus sujettes à cette maladie que les hommes, & quelques médecins étoient même allés jusqu'à croire qu'elle n'attaquoit jamais les hommes, mais ils se trompoient.

On a dit qu'elle attaquoit principalement en hiver, mais c'est une de ces assertions fondées sur l'opinion que le froid la produit, & non pas sur les faits.

§. 10. La durée des accès varie considérablement; Mr. VAN SWIETEN en a vû de trois ou quatre minutes & de dix-huit heures; mais il remarque avec raison que l'accès de trois jours, dont parle AETIUS, ne paroit pas avoir été un véritable accès catalep-

tique. La premiere attaque de la dame de Veſoul, qui eſt la cataleptique par excellence, paroît avoir duré quatre ou cinq heures ; celle dont parle LAMBERT l'étoit tout le vendredi & tout le ſamedi ſans interruption ; cependant il paroît qu'en général les accès ſont plutôt de quelques minutes que de quelques heures. Mr. GOUNIN cite un exemple d'accès de catalepſie les plus courts poſſibles. M. C. d'un tempérament bilieux, mélancolique, ayant les cartes à la main pour jouer, ou le fuſil prêt à tirer à la chaſſe, eſt ſouvent reſté immobile dans la même poſture où l'accident de la catalepſie le ſurprenoit; il avoit les yeux ouverts, & ne voyoit rien, il ne ſentoit rien : & quand l'accident finiſſoit, dans l'eſpace de quelques *Pater*, plus ou moins, il ne lui reſtoit aucun ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé pendant l'attaque, ni même en quoi étoit la triomphe des cartes, ou ſur quel gibier il avoit voulu décharger ſon fuſil (*s*).

„ (*s*) Cette attaque paſſagere de catalep-
„ ſie qui n'eſt ſuivie d'aucune rêverie, ne

On trouve un autre exemple d'une maladie fort analogue dans les *Actes des Curieux de la nature* (*t*). Une payſanne âgée d'environ 15 ans, eſt tourmentée depuis plus de cinq ans par des accès de catalepſie, qui ſont à la vérité de peu de durée, mais qui reviennent pluſieurs fois par jour, ſans qu'il précede aucun ſentiment de froid : elle s'arrête tout-à-coup en marchant comme une ſtatue, tous ſes ſens, tant intérieurs qu'extérieurs, étant comme aſſoupis ; elle ne voit

„ me paroît produite, ajoute l'auteur, „ que par un léger embourbement du ſang „ autour de quelques fibres de *l'emporium*, „ qui produit, de la maniere que je l'ai „ déja expliqué, des accidens catalepti- „ ques ; mais cet accident ne dure guere „ dans ce malade, parce que l'élaſticité „ conſidérable des vaiſſeaux, & la force du „ torrent du ſang qui preſſe par derriere, „ débouche bientôt l'obſtruction des vaiſ- „ ſeaux, & redonne la premiere liberté de „ circulation au ſang & aux eſprits. *Biblio- „ theq. de Médecine*, par Mr. PLANQUE, „ Tom. III. pag 288. Journal de Trévoux, „ 1714. pag. 1669.

(*t*) Decur. 2. ann. 1. Obſ. 1. par Mr. Jean Michel Fehr.

point, quoiqu'elle ait les yeux ouverts; elle n'entend point lorſqu'on l'appelle; elle reſte immobile dans ſa place, & ne tombe point, quoique chargée de peſans fardeaux; elle ne penſe pas même à s'en délivrer. Quelquefois lorſqu'elle doit s'approcher de la ſainte Table, elle s'arrête tout-à-coup, de maniere que le prêtre eſt obligé de reſter à l'autel, & d'attendre; mais revenant auſſi-tôt comme d'un profond ſommeil, elle ſe trouve quelques momens après dans ſon premier état de ſanté, ſans ſe reſſouvenir de tout ce qui s'eſt paſſé: dans les intervalles des accès, elle fait aſſez bien toutes ſes fonctions. Il n'y a qu'une reſſource pour ſa guériſon; ce ſeroit l'écoulement des mois, qui n'ont point encore paru (*u*).

§. 11. N. PISON a dit que la catalepſie étoit une maladie très-dangereuſe; SENNERT l'aſſure auſſi, & il ajoute que ſi les malades ne

(*u*) Peut-être que cette obſervation & la précédente ſont plutôt des anœſthéſies que des catalepſies: j'ai ſuivi le nom que les médecins, qui les ont obſervées, leur donnent.

ſont pas ſecourus d'abord, ils meurent endormis, comme s'ils étoient tués par le froid d'hiver. M. HOFFMAN dit que celle qui vient des paſſions ou des fortes contenſions d'eſprit, n'eſt pas extrêmement fâcheuſe; mais que celle qui vient d'un ſang épais, viſqueux, impur, & des excrétions ſanguines dérangées, eſt très-fâcheuſe: M. VOGEL adopte auſſi un prognoſtic aſſez funeſte, & dit qu'elle ſe guérit très-difficilement, à moins qu'elle ne dépende des vers & des embarras dans l'eſtomac. M. BOERHAAVE établit qu'elle ſe termine le plus ſouvent par la mort, & que quelquefois elle dégénere en épilepſie, en convulſions, en folie, en atrophie; ces prognoſtics effrayans ſont-ils réels, ou doit-on enviſager cette maladie ſous un coup d'œil moins funeſte?

C'eſt d'après les obſervations des maladies que l'on doit former les prognoſtics, & preſque toutes celles que j'ai rapportées ne donnent point cette idée de la catalepſie. Le cataleptique de TULP revint, quand on lui cria qu'il épouſeroit la femme qu'il aimoit: la dame de Veſoul ſe remit parfaite-

ment: la servante Angloise, observée par M. REYNEL, se remit également. La Gourdin, la Renault, après avoir été très-mal, se sont guéries; toutes les malades de M. VAN SWIETEN paroissent aussi s'être rétablies: ainsi cet habile médecin a eu raison dans son Commentaire, de ne point adopter le prognostic de M. BOERHAAVE; & il déclare qu'il a appris par ses propres observations, & par celles des autres, que souvent on guérissoit de cette maladie, & qu'ensuite on pouvoit jouir d'une santé parfaite, & que chez un petit nombre seulement elle a dégénéré en épilepsie, ou en convulsions. La femme attaquée en faisant une friture, fut guérie sur le champ, & tout à fait, parce que la cause étoit sans doute absolument détruite; les autres ont été malades plus long-tems. On peut cependant sans doute mourir de la catalepsie; HOLLIER & JACOT l'attestent, & les malades dont j'ai donné l'histoire, d'après DIDIER, moururent, mais on voit qu'ils étoient malades indépendamment de la catalepsie; & il faut aussi remarquer que si l'asser-

tion d'HOLLIER eſt poſitive (x), le cas que JACOT cite eſt très-équivoque; en le liſant, on voit qu'il s'agit de quelqu'un qui mourut à table; mais n'eſt-ce pas tout ce qu'on en peut conclure, & ne peut-il pas être mort apoplectique tout comme cataleptique, puiſque pendant qu'il avoit les yeux ouverts, qu'il étoit ferme, qu'il avaloit, qu'il portoit la main au plat, il n'étoit ſûrement pas mort? car un mort de catalepſie tombe ſans doute ſur le champ comme un autre: ou après avoir été quelque temps cataleptique, mourut-il apoplectique? c'eſt ce qui reſte douteux.

Quant à la dégénération en d'autres maladies, on a vu dans quelques obſervations ce paſſage prompt de l'hyſtérie à la catalepſie, au délire, au ſomnambuliſme, aux convulſions, & réciproquement; mais ce n'eſt pas proprement le changement ſtable d'u-

(x) *Vidi pauperem ſenem, exſuccum & extenuatum; hoc malo raptum, qui menſæ accumbebat apertis oculis, erecto ac firmo corpore, manu dapibus admota, ut vivere & prandere mortuus videretur.*

ne maladie en une autre ; & quoique N. PISON dise qu'elle se termine en mélancolie, & Marcel DONAT en épilepsie, je rappellerai ici ce que j'ai dit plus haut, ce sont des décisions plutôt que des faits. M. BOERHAAVE dit bien, il est vrai que le cataleptique qu'il observa sur le seuil de la porte, mourut atrophique (*y*) ; mais il étoit extrêmement hypocondre, & dans cet état on n'a pas besoin d'être cataleptique pour tomber dans le marasme ; la cataleptique de DODONÉE, qui périt ensuite comateuse, prouve seulement que les effets d'une cause négligée deviennent plus fâcheux.

J'ai déja dit ce que je pensois de la catalepsie dans les maladies aiguës ; & l'on peut, je crois, conclure, que si la vraie catalepsie est très-rare, elle est aussi très-peu dangereuse ; qu'elle n'existe pas réellement dans les maladies aiguës, & qu'elle ne dégénere ordinairement point en d'autres maladies ; que cependant cela est possible, comme il l'est qu'elle devienne mortelle, mais qu'il n'y a pas encore des obser-

(*y*) *Prax. Med.* tom. 4. pag. 325.

vations bien caractérisées qui le démontrent.

§. 12. Quand la pléthore ou le vin ont produit la catalepsie, sans doute les vaisseaux du cerveau étoient trop pleins, & on les auroit trouvés tels, si le malade fût mort dans l'accès; HOLLIER dit que dans les cadavres de ceux qui étoient morts de catalepsie, il trouva les vaisseaux pleins d'un sang épais & brûlé, & un épanchement de matiere séreuse; on a adopté cet engorgement par un sang visqueux & dense; mais si l'on n'a point d'exemple de mort occasionnée par la simple catalepsie, comment statuer sur l'état du cerveau de ceux qu'elle a tué? & n'est-il pas bien évident, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, que quelques ressemblances avec les symptômes de la catalepsie ont fait donner ce nom à une maladie qui en étoit absolument différente, & que l'on a pris pour cause de la catalepsie les vices que l'on a trouvé dans le cerveau des gens qui n'en avoient pas été attaqués. L'observation d'un marchand de Liége, placé par VAN HEERS parmi les cataleptiques, mais

qui ne le fut jamais, & dans le cerveau duquel on trouva beaucoup de dérangemens, prouve démonſtrativement ce que je viens de dire; ainſi on ne peut point établir quel eſt l'état apparent du cerveau dans la catalepſie; d'ailleurs dans les catalepſies ſympathiques, telle que celle produite par les vers, celle qui arrive à propos d'une frayeur ou d'un chagrin au milieu d'une parfaite ſanté, on ſent bien que l'on ne peut pas recourir à de telles cauſes; cependant il eſt bien certain que, ſoit que cet état dépende des dérangemens palpables dans le cerveau, ou de l'action ſympathique de quelque organe éloigné, ou de l'effet immédiat de quelque paſſion, il eſt bien certain, dis-je, que pour opérer les ſinguliers phénomenes de la catalepſie, le ſenſorium doit être dans un état maladif, différent de ce qu'il eſt dans les autres maladies du cerveau; & c'eſt cet état, cette cauſe prochaine de la catalepſie, dont il eſt difficile de ſe faire une idée (z).

(z) Les anciens, je donne ce nom à tous les médecins antérieurs à la doctrine

M. HOFFMAN a cru que les nerfs étoient dans un état de ſpaſme à leur origine, & que cet état empêchoit le cours des eſprits animaux : mais il faut faire attention que ce cours n'eſt intercepté que dans les nerfs ſentans. M. BOERHAAVE dit que la cauſe prochaine eſt l'immobilité du ſenſorium qui reſte dans l'état dans lequel il ſe trouvoit au premier moment de l'attaque,

d'HERVEY, l'expliquoient les uns par une intempérie froide & ſeche, par un ſuc mélancolique ; d'autres, trouvant que l'intempérie étoit inſuffiſante, y joignoient une humeur qui s'épanchoit tout-à-coup dans les arteres & les veines du cerveau, comme on le voit dans PISON. SENNERT penſoit, avec SCALIGER, que c'étoit une congélation des eſprits animaux, qui ne manquoit ni dans le cerveau ni dans les organes des ſens, mais qui y étoient rendus immobiles, & comme figés, par une vapeur congélante qui paroit s'élever du ſuc mélancolique, pag. 718. SYLVIUS voyoit dans le cerveau la même coagulation que quand il mêloit dans ſon laboratoire de l'eſprit volatil d'urine avec de l'eſprit de vin très-purifié; les eſprits animaux devenoient alors pour lui l'*offa* HELMONTII.

taque, qu'il y a donc un repos abſolu du ſang, des glandes & des émiſſaires du cerveau; mais Mr. VAN SWIETEN remarque fort bien qu'il n'y a point de ceſſation dans le mouvement du ſang, & que ce repos ne peut avoir lieu que dans les eſprits animaux : il ajoute, que ces eſprits ne manquent pas, & il le prouve par trois raiſons : la premiere, c'eſt qu'au moment où l'accès finit, le malade eſt auſſi fort qu'auparavant : la ſeconde, c'eſt que les muſcles reſtent dans l'état où l'accès les trouve : & la troiſieme enfin, c'eſt que les membres gardent les attitudes qu'on leur donne, & dans leſquelles l'action muſculaire ſeule peut les conſerver. Il ajoute enſuite, & cette obſervation eſt importante, qu'en fléchiſſant le bras d'un cataleptique, on voit le deltoïde ſe gonfler comme dans la flexion volontaire (*a*). Toutes ces remarques, ſur-tout les deux dernieres, ſont heureuſes & utiles; mais elles ſont encore bien éloignées de former une explication : & ſans eſpérer que l'on y parvienne jamais, je crois que l'on peut

(*a*) §. 1037. 1038. tom. 3. pag. 313.

en approcher davantage ; ou plutôt, on peut assigner un peu plus distinctement ce qui se passe dans le cerveau pendant l'accès d'une catalepsie parfaite.

Les impressions des objets ne parviennent point au sensorium ; on n'en apperçoit aucune : voilà le premier fait de la catalepsie.

L'ame n'exerce aucun empire sur le corps ; voilà le second fait. Mais ce manque d'action sur le sensorium vient-il uniquement de ce que l'ame, n'appercevant plus rien par le corps, n'est plus déterminée à lui rien ordonner ; ou de ce que réellement le sensorium se refuse à ses volontés ? L'une & l'autre de ces causes ont lieu sans doute. La premiere se présume avec la plus grande vraisemblance ; & la seconde paroit démontrée par quelques observations, & sur-tout par celle du condisciple de GALIEN, qui, quoiqu'il eût quelque perception, ne pouvoit cependant opérer aucun mouvement.

Le troisieme fait, c'est, que le mouvement imprimé aux muscles, y détermine un afflux suffisant d'esprits animaux, pour les entretenir dans la situation dans laquelle on les met.

De tout cela il réſulte, que le ſenſorium n'eſt plus ſenſible aux impreſſions des ſens, ni de la volonté; & cet état eſt commun à la catalepſie avec toutes les maladies ſoporeuſes & avec l'épilepſie : ce qui la diſtingue, c'eſt donc cet afflux, déterminé dans les muſcles par le mouvement que des cauſes externes leur impriment; & ce caractere lui eſt particulier. Mais un afflux indépendant de toute ſenſation & de toute volonté, ſe remarque auſſi dans l'épilepſie, qui eſt une maladie ſi fréquente : il eſt donc moins extraordinaire qu'il ne le paroît d'abord ; & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai établi ailleurs ſur le mouvement des eſprits animaux dans les ſenſations & dans le mouvement muſculaire, on comprendra que celui-ci peut reſter poſſible, quoique l'autre ceſſe de l'être. On le remarque dans les cas où le ſentiment ſe perd, & où le mouvement muſculaire ſubſiſte : l'étonnant ſe borne donc ici, à ce que cet afflux eſt déterminé par le ſeul mouvement imprimé mécaniquement aux muſcles. Il ſeroit ridicule de croire pouvoir expliquer ce fait ; cependant

ſeroit-il permis de conjecturer que ſi dans l'épilepſie le ſenſorium eſt dans un état de convulſion qui détermine violemment les eſprits animaux dans les muſcles, & y produit des mouvemens involontaires, dans la catalepſie, il ſe trouve dans un état de tenſion inſuffiſant pour déterminer ſpontanément le cours des eſprits animaux, mais tout prêt à le déterminer & à le maintenir par-tout où la réſiſtance dans les extrémités nerveuſes ſera diminuée, ou par-tout où ſe paſſera quelque changement qui puiſſe ſervir de ſtimulus; & le mouvement imprimé au muſcle ne peut-il pas opérer cet effet? Perſonne ne doute, je penſe, que quand le cœur eſt mis en mouvement par le ſang, ce mouvement n'y détermine un afflux d'eſprits animaux; le mouvement que la main des ſpectateurs imprime aux muſcles du cataleptique ne peut-il pas opérer le même effet? Je ſuis bien éloigné d'affirmer que ce ſoit là le vrai méchaniſme de la catalepſie: mais je n'y vois rien d'impoſſible, & il me paroît qu'il ſuffit pour expliquer tous les phénomenes; ainſi je haſarderai

de dire, que la catalepſie eſt cet état de tenſion du ſenſorium, qui le met hors d'état d'être ſenſible aux impreſſions des objets externes, & à celles de l'ame, mais qui fait que les eſprits animaux, preſſés à leur origine, ſe portent d'un cours continué, & avec une force ſuffiſante, dans tous les endroits dans leſquels il ſurvient une irritation quelconque, ou un manque d'équilibre. Ce phénomene, dû au mouvement des eſprits animaux, auroit dû ſuffire pour empêcher de les croire épaiſſis & comme congelés.

Dans le cataleptique ſomnambule de M. DE SAUVAGES, l'état du ſenſorium changeoit très-promptement : il paroît qu'il étoit d'abord cataleptique complet ; mais bientôt il n'y avoit que l'action ſentante qui fût éteinte ; l'action déterminante ſe ranimoit avec la plus grande force.

Du Traitement.

Le traitement d'une maladie ſi rare & ſi peu obſervée, ne doit pas être fort avancé ; mais heureuſement, lors même que la maladie exiſte, elle

eſt ſouvent ſi courte, qu'elle n'a pas beſoin de traitement. Il paroît que les ſecours que l'on donna à la dame de Veſoul lui furent peu utiles, & qu'elle ſe guérit ſans rien faire. Je préſenterai ce que l'on a dit de mieux, & j'y joindrai quelques réflexions, dont les médecins qui auront occaſion de voir cette maladie, pourront apprécier la juſteſſe ou l'inutilité.

PISON preſcrit une cure très-longue & méthodique, adaptée à ſes idées ſur les cauſes. Il veut un air chaud & humide, des alimens légers, une boiſſon légérement inciſive, comme l'hydromel; la ſaignée, ſi le malade eſt robuſte, des frictions, des ventouſes, des lavemens, des onctions huileuſes ou aromatiques, ſuivant les circonſtances; des purgatifs, s'ils ſont néceſſaires, mais ſeulement après avoir bien préparé le corps; & ce précepte ſage prouve qu'on n'avoit pas encore oublié alors l'importance de la coction. SENNERT, pour réſoudre les eſprits coagulés, & diſſiper le ſuc mélancolique, ordonne les boiſſons céphaliques, la ſaignée, ſi elle eſt indiquée, les lavemens, les évacuans, les fo-

mentations aromatiques ; mais il veut que les remedes aient de la force, & qu'on n'en emploie point de foibles.

M. BOERHAAVE veut que la cure varie ſuivant les différentes cauſes : en réveillant par-tout les ſtimulans, tels que la lumiere, le bruit, les ſels volatils, la douleur, les frictions ; en procurant des hémorragies du nez, les regles, les hémorroïdes ; en animant par les ſternutatoires, les émétiques, les véſicatoires, les cauteres, les ſétons ; en délayant par un régime humectant.

La méthode de M. HOFFMAN eſt très-détaillée & bien raiſonnée. Cette maladie offre deux indications, dit-il ; diſſiper ce ſpaſme des fibrilles nerveuſes, qu'il regarde comme la cauſe prochaine du mal ; détruire les cauſes éloignées.

La premiere indication ſe remplit par les ſecours que l'on donne dans le tems de l'accès ; & ces ſecours ſont, ou une ſaignée, ou l'hémorragie des narines, ſi le ſang paroit ſe porter beaucoup à la tête ; des lavemens, ſi on peut les appliquer ; des frictions ſur la nuque avec des huiles anti-ſpaſ-

modiques ; des esprits volatils, surtout acides ; car il avertit que les volatils alcalins, trop pénétrans, pourroient être dangereux.

La seconde partie du traitement se remplit, en guérissant la mélancolie, si elle est la cause du mal ; en dissipant & en prévenant la plethore ; en chassant les vers. Quand les passions ou l'application en sont la cause, on doit peu attendre des remedes : mais alors, dit Mr. HOFFMAN, les voyages, le changement d'air, celui d'objets, peuvent être de la plus grande utilité.

Si on lit attentivement toutes les observations dans lesquelles la catalepsie paroît avoir été la maladie principale, on verra que presque toujours elle s'est manifestée, ou après l'application, ou après le chagrin, ou, sans aucune cause assignable, au milieu de la plus parfaite santé, comme chez la jeune *Gourdin*, ou dans les dérangemens des regles ; presque toujours la respiration est libre, le poulx est lent, plutôt foible que fort, le visage n'est pas trop coloré : tous ces symptômes en général n'annoncent point

la pléthore, & n'indiquent pas la saignée : je ne trouve que la *Gourdin*, chez qui elle paroisse avoir été nécessaire : ainsi, en général, elle paroît peu convenable. Les lavemens sont souvent impossibles. On ne voit pas que cette maladie soit souvent un symptôme d'hypocondrie, le traitement de l'hypocondrie n'est donc pas indiqué. Les émétiques, les purgatifs, à moins de preuve évidente de saburre dans les premieres voies, seroient plutôt nuisibles qu'utiles. Il paroît donc en général, que l'on doit se permettre très-peu de remedes dans l'accès ; & je croirois en général, que la plus grande tranquillité, des frictions douces sur les cuisses & sur les jambes, quelques tasses d'une légere infusion de mélisse assez chaude, & cela est possible, puisqu'ils n'ont pas la mâchoire serrée, & qu'ils avalent, seroient les remedes les plus convenables. Si l'accès paroît avoir tenu à une cause accidentelle, qui se soit entierement dissipée, il n'y a plus rien à faire, si ce n'est de donner au malade les directions propres à raffermir un genre nerveux, qui est sans doute

trop mobile. S'il y a un vice plus marqué, si la catalepsie dépend de quelque vice inhérent à la constitution, on doit le rechercher & le traiter convenablement. Si quelqu'un est sujet à de fréquentes attaques de catalepsie, avec le poulx petit & calme, la respiration aisée, le visage naturel, il me paroît que le bain froid seroit le remede indiqué. Mr. MARX nous a conservé le traitement de la fille de Londres, que le chagrin du départ de son frere rendit cataleptique, & je crois devoir le donner ici. Après, dit-il, qu'on eût tenté plusieurs remedes anti-hystériques, le docteur SMITH la guérit, en lui donnant d'abord un vomitif, avec l'hypécacuana & le tartre émétique; il essaya l'électricité, & à chaque secousse électrique, le membre se mouvoit, mais il n'y eut aucun effet durable; des épispatiques, qui auroient donné à d'autres des convulsions & une inflammation, ne lui rougirent pas seulement la peau de la plante des pieds: les parties inférieures paroissoient paralytiques; il lui fit appliquer un autre épispatique depuis la nuque jusqu'au crou-

pion : ce remede & le bain froid la rétablirent peu-à-peu parfaitement ; seulement l'épine du dos se courba un peu. La plante des pieds, que l'épispatique n'avoit pas seulement rougi pendant qu'il étoit appliqué, fit de grandes douleurs, lorsque le sentiment commença à revenir.

Quand, dans les maladies graves & longues du cerveau, il arrive des mouvemens de catalepsie, ils n'exigent sûrement d'autre traitement que celui qu'indique la maladie même ; & je parlerai de ce traitement dans le chapitre où je traiterai des maladies anomales de la tête.

La catalepsie est, comme l'épilepsie, une maladie que des fourbes jouent quelquefois ; & ce que j'ai dit des moyens de reconnoître la fourberie, en parlant de cette premiere maladie, peut aussi en partie s'appliquer ici. Une femme la jouoit, il y a quelques années, à Londres : on s'en douta ; & pour s'en assurer, on lui suspendit un poids considérable au bras qu'on avoit étendu : elle le soutint, ce qui dévoila la fraude, & elle l'avoua (*b*).

(*b*) MARX *de spasmis*, Hal. 1765. §. 19.

De l'Anœſthéſie.

J'aurois peut-être dû parler de l'anœſthéſie, ou perte du ſentiment, en traitant de la perte des ſens; mais comme je lui crois plus de rapport, dans ſes cauſes & dans ſes ſymptômes, avec la catalepſie, qu'avec les maladies paralytiques, j'ai préféré d'en parler ici. Cette maladie eſt une ceſſation abſolue, au moins en apparence, des ſens internes & externes: elle differe de la catalepſie par le manque d'aptitude dans les membres à retenir l'attitude qu'on leur donne; de l'extaſe, parce que, quoiqu'elle puiſſe être l'effet d'une violente affection, il paroît que l'ame en perd l'idée. Dans l'extaſe, le ſens interne reſte; mais ſi concentré ſur un objet, qu'il n'apperçoit pas les autres; dans la véritable anœſthéſie, on a lieu de croire qu'il ſe perd. Je dis, on a lieu de croire, parce que l'on n'a pas des obſervations aſſez nombreuſes & aſſez détaillées pour en juger avec confiance: d'ailleurs, vraiſemblablement les malades ne pourront jamais rendre un compte exact de leur état: on voit

cependant que, comme la catalepſie, elle a ſes degrés, & que la perte de ſentiment eſt plus complette dans les unes que dans les autres (*c*). L'obſervation ſuivante, faite en 1717, paroît une véritable anœſthéſie. Il s'agit d'un homme qui, au moment où il avoit cru pouvoir ſe ſauver d'une priſon dans laquelle il étoit injuſtement détenu, ſe vit arrêté, & perdit pour jamais toute eſpérance de liberté. Voici les propres mots d'un témoin oculaire & fidele : " Depuis ce fatal moment, qui mit le „ comble à ſes malheurs, il ne lui „ échappa ni parole ni ſoupir; il ne „ voulut prendre aucune nourriture,

(*c*) Je crois devoir remarquer ici, que M. de SAUVAGES place parmi les anœſthéſies deux maladies qui m'ont paru mieux placées parmi les paralyſies ; *anæſtheſia ab ſpinâ bifidâ*, & *anæſtheſia plethorica. Claſſ. morb.* 40. tom. 1. p. 762 ; & une troiſieme, à laquelle il donne le nom d'anœſthéſie, d'après M. JUNCKER, mais qui, telle que la décrit M. JUNCKER, n'eſt qu'une ſimple *aſphixie*, ou ſyncope : cette ſyncope, ſi ordinaire aux enfans qui viennent de naître, *qui ſont quelquefois abſolument immobiles*, & *comme morts.* JUNCKER. Tab. 137. pag. 1016. l'appelle *anæſtheſia*, ſeu *immobilitas infantis.* La ſeconde de ces dénominations expli-

„ & j'atteſte, quelqu'incroyable que
„ paroiſſe le fait, qu'il vécut onze
„ jours, ſans qu'aucun aliment ſolide
„ ni liquide entrât dans ſon corps.
„ On l'eût pris pour une ſtatue. J'eus
„ beau examiner toutes ſes attitudes
„ pendant tout ce tems-là, qu'il ne ſor-
„ tit pas de ſon lit, je n'apperçus pas le
„ moindre mouvement dans ſes mem-
„ bres, non pas même dans ſes yeux.
„ L'empereur en ayant été averti, or-
„ donna qu'on le forçât à boire & à
„ manger. On le menaça : on lui mit
„ cent fois la bayonnette & le piſtolet
„ à la gorge : on ſe ſervit d'un en-
„ tonnoir pour lui faire avaler des
„ bouillons & autres liqueurs; tout
„ cela fut inutile : il rejettoit tout ce

que l'autre, M. de SAUVAGES dit que cet état differe de l'aſphixie, parce que l'enfant conſerve ſa couleur, ſa chaleur, & la régularité de ſon poulx; que le plus ſouvent cependant il reſſemble à l'aſphyxie : dans ce dernier cas, c'eſt donc une vraie aſphyxie; & je n'ai jamais vu le premier, quoique j'aie vu naître beaucoup d'enfans. Quand il exiſte, s'il exiſte, n'eſt-ce pas un ſimple ſommeil? Je doute que jamais ce ſoit une anœſthéſie : les cauſes qui la produiſent, ne peuvent pas exiſter chez les enfans.

„ qu'on lui donnoit ſans aucune émo-
„ tion, & il mourut enfin, comme un
„ autre s'endort (*d*).

Voici une autre obſervation qui appartient auſſi à l'anœſthéſie, & qui, comme la premiere, eſt une ſuite du chagrin. Un jeune cordonnier tomba peu-à-peu, à la ſuite d'un violent chagrin, dans une ſi grande inſenſibilité, qu'il ne paroiſſoit affecté par aucun objet. Il reſtoit aſſis ſur ſon lit comme une ſtatue, les yeux fixés ſur le plancher; on avoit beau l'interroger, il ne répondoit pas un mot : c'étoit inutilement qu'on le menaçoit; les coups de gaule, les piqûres, les brûlures produiſoient à peine une légere indication de ſentiment : il prenoit cependant quelques alimens. Cet état dura deux ans, malgré la ſaignée, les émétiques, les véſicatoires, les ſels de toute eſpece, tous les ſtimulans poſſibles, les bains froids, & la glace ſur la tête, dernier remede qui paroiſſoit cependant lui occaſionner une ſenſation momentanée. Ce fut dans cet état que Mr. MUZZEL, célebre praticien

(*d*) *Mémoires du marquis de* l'A*****. pag. 447.

à Berlin, eut l'idée heureuſe de lui inoculer la gale, qui, au bout de quatre jours, lui donna une fievre très-violente; le neuvieme, il commença à parler, & le vingt-unieme, il fut parfaitement rétabli; mais ſans conſerver aucune idée de tout ce qui s'étoit paſſé.

Une troiſieme obſervation eſt celle d'un homme extrêmement hypocondre, qui, irrité & affligé tout à la fois d'une perte conſidérable, relativement à ſa fortune, occaſionnée par la mauvaiſe foi d'un ami, qui l'avoit trompé avec autant d'art que de méchanceté, tomba tout-à-coup dans un tremblement aſſez fort, qui dura plus de deux heures, & pendant lequel je le fis mettre au lit, ſans qu'il parût le ſentir, ſans qu'il parlât, & ſans qu'il regardât; avalant cependant dans ce premier moment ce que je lui donnois: le tremblement étant paſſé, au lieu de la chaleur que j'attendois, le poulx ſe ralentit, tomba juſqu'à cinquante-quatre, avec aſſez de foibleſſe, & le malade reſta ſoixante & dix-ſept heures ſans parler, ſans bouger, ſans remuer même les yeux, ſans dormir, ſans rien avaler & ſans rien rendre. Je me con-

tentai de fomentations preſque générales, avec une infuſion compoſée d'herbes légérement aromatiques, de dix parties d'eau, & d'une de vin. Le quatrieme jour il commença à s'agiter; le poulx ſe ranima, devint un peu fievreux, le malade parut un peu jaune, parla, mais en rêvant, & avala tout ce qu'on lui donnoit; mais il n'avoit aucune idée de ſon état, ni même le ſouvenir d'avoir rien eu qui lui fit de la peine: il fallut lui annoncer de nouveau l'événement qui avoit cauſé ſa maladie; il l'apprit avec aſſez de tranquillité; cependant, au bout de quelques jours, il devint jaune, & fut plus de trois mois fort triſte, ſilencieux & ſédentaire.

Dans tous ces cas, on voit que les ſaignées, les émétiques, les forts ſtimulans ne doivent être d'aucun uſage. Il ne me paroît pas que les bains froids ſoient indiqués; ils auroient certainement nui à mon malade; & je crois que beaucoup de tranquillité, des bains tiedes, ou des fomentations, ſi l'on ne peut pas employer les bains, & des lavemens, d'abord émolliens, enſuite un peu nutritifs, ſont les ſecours les plus convenables.

L'yvreſſe, les narcotiques, la vapeur du charbon, peuvent produire des ſymptômes qui reſſemblent parfaitement à ceux de l'anœſthéſie, mais qui demandent des traitemens différens, & qui n'entrent pas dans mon plan.

CHAPITRE XXII.

De la Migraine.

§. 1. ON diſtingue ordinairement quatre eſpeces de maux de tête : la *céphalalgie*, la *céphalée*, la *migraine* & le *clou* ou l'*œuf*.

La *céphalalgie* eſt le mal de tête le plus ordinaire, celui auquel tout le monde eſt expoſé, & qui a retenu le nom générique de *mal de tête*. La chaleur, le ſoleil, les poëles, les embarras d'eſtomac, l'inſomnie, le trop de ſommeil, trop de ſang, & une multitude d'autres cauſes, peuvent l'occaſionner ; & il n'y a que peu de gens qui ſoient aſſez heureux pour ne pas

le connoître. Quand ces maux de tête ſont paſſagers & rares, ils ne demandent aucune attention : quand ils reviennent plus ſouvent, & qu'ils ſont forts, il faut abſolument chercher à en détruire la cauſe, ſans quoi ils rendent la vie amere, & preſque toujours on peut y réuſſir avec aſſez peu de remedes, mais avec beaucoup de ſobriété & de régime.

§. 2. Quand le mal de tête eſt très-grave, preſque continu, & très-opiniâtre, on l'appelle *céphalée*, mot qui n'eſt point encore rendu ni adopté en françois, & preſque toujours il y a quelque vice organique dans la tête, ſoit dans les tégumens, dans les ſinus, dans les os ou dans la cavité même du crâne.

Ces deux eſpeces de maux, à moins qu'on ne voulût donner ce nom à toutes les maladies douloureuſes de la tête, ne ſont point des maux de nerfs; mais la migraine paroît évidemment appartenir à cette claſſe, comme ſon hiſtoire le prouvera, & je dois m'en occuper. Le clou & l'œuf, ſont ou des branches de la migraine, ou ſimplement des ſymptômes de va-

peurs ; j'en parlerai à la fin de ce chapitre.

ARTICLE I.

Hiſtoire de la Migraine.

§. 3. La migraine eſt une douleur vive, qui occupe ſeulement la moitié de la tête, & principalement le front, l'œil & la tempe. Ce ſeul caractere, de n'attaquer jamais que la moitié de la tête, ſuffiroit pour la diſtinguer du mal de tête ordinaire ; mais elle en eſt encore diſtinguée par la violence de la douleur ; par une eſpece de périodicité, par la reſſemblance des différens accès, par ſes retours ſouvent indépendans des cauſes accidentelles, qui occaſionnent les autres maux de tête, par ſes ſymptômes, par ſa terminaiſon : & elle a été connue ſans doute de tout temps, & obſervée dès les premiers âges des médecins obſervateurs ; mais cependant ARETÉE, qui a décrit pluſieurs maladies omiſes par les autres, eſt le premier qui en ait donné une deſcription bien préciſe,

quoiqu'il n'en fit point encore une eſpece particuliere de maladie, & qu'il ne l'enviſagea que comme une variété du mal de tête ordinaire. Quelques perſonnes, dit-il, ne ſouffrent que du côté droit, d'autres, du gauche; la douleur occupe la tempe, l'oreille, le ſourcil, l'œil, & ne paſſe point la ligne qui ſépare les deux narines : on l'appelle *heterocranie* (*a*). *Cœlius* AURELIANUS l'enviſage auſſi comme une variété de la céphalée : il l'appelle *migraine*, quand elle occupe la moitié de la tête, & *crotaphe*, quand elle n'occupe que les tempes. Il a déja bien vu qu'elle donnoit quelquefois de vives douleurs dans le fond de l'œil, qu'elle s'étendoit juſqu'au cou, & qu'elle produiſoit quelquefois des erreurs de vue; il eſt le premier qui ait dit, qu'elle étoit accompagnée de nauſées & de vomiſſemens bilieux; (*b*) mais ALEXANDRE de *Tralles* eſt le premier qui ait fait trois maladies diſtinctes de la céphalalgie, de la céphalée & de la migraine; & il en diſ-

(*a*) *De Morb. chronic.* l. 1. ch. 2.

(*b*) *De Morb. chronic.* l. 1. ch. 1.

tingue très-bien les différentes causes (*c*). Il s'occupe même plus des causes que de l'histoire de la maladie, qu'il paroît supposer connue.

La migraine est certainement une des maladies qui sont souvent héréditaires ; & alors elle attaque quelquefois dès l'âge de sept ou huit ans, quelquefois même plus tôt : j'ai vu des personnes ne pouvoir pas se rappeller à quel âge elles avoient eu les premiers accès ; on peut même, sans hérédité, en être attaqué de fort bonne heure ; cependant c'est plus souvent depuis treize ou quatorze ans, jusqu'à dix-huit ou vingt, qu'elle commence : elle est dans toute sa force jusqu'à cinquante-cinq ou soixante : alors, ordinairement, les accès s'affoiblissent, s'éloignent, & presque toujours, avant soixante & dix ans, on n'en a plus que de foibles attaques : souvent même elle passe tout-à-fait ; & cette seule observation suffit, pour faire pressentir que la migraine est une espece de maladie critique, qui ne se dérange pas

(*c*) *De Arte Medic.* tom. 1. chap. 10. 11. 12.

impunément, & une multitude de faits le démontreront.

Chez les femmes, elle redouble souvent à l'approche de la suppression des regles, & pendant leur dérangement, & diminue ensuite, quand cette époque est tout-à-fait passée.

Il n'est pas commun de devenir sujet à la migraine, quand elle n'a pas attaqué avant l'âge de vingt-cinq ans. Elle a une marche assez uniforme chez chaque individu; & chez tous, elle est ordinairement moins forte dans les commencemens, & devient plus forte au bout de quelques années. Elle se maintient pendant un certain temps dans ce degré de force; & elle s'affoiblit ensuite; mais, à cela près, elle varie beaucoup d'un individu à l'autre, pour la fréquence des retours, pour leur régularité, pour leur longueur & pour leur violence. Ce que l'on peut dire de plus général sur la marche de chaque accès, c'est qu'elle attaque volontiers assez brusquement, quelquefois avec un léger sentiment de froid, & alors les accès sont très-souvent plus forts, & ordinairement du même côté; que la douleur ne parvient pas

cependant au premier moment à toute sa force ; elle n'y arrive ordinairement qu'au bout d'une heure ou d'une heure & demie, & elle reste dans cet état de violence quelques heures. Les malades sont obligés de se coucher : ils sont foibles, ne peuvent ni parler, ni voir, ni entendre : les parties souffrantes ne peuvent soutenir aucun attouchement (*d*) : l'œil souffrant larmoie quelquefois continuellement, comme s'il y étoit entré un corps étranger ; quelquefois même l'œil est très-rouge pendant l'accès (*e*) : souvent, pendant qu'il dure, les malades voient des traits de feu, des scintillations de fausses images : ils ont des bruits d'oreille très-incommodes. WEPFER a vu les cheveux se dresser dans la violence de l'accès (*f*) : la douleur se répand quelquefois très-fortement jusques sur les dents ; & si le spasme est très-fort, il gêne tellement tous les organes qui tirent leurs nerfs de la

(*d*) *Tam vehemens est dolor ut manus contractum non ferant.* N. PISO *de cogn. & cur. morb.*

(*e*) WEPFER, obs. 49.

(*f*) Obs. 55. p. 149.

la cinquieme paire, qu'ils ne peuvent ni ouvrir la bouche, ni articuler nettement. On a vû les arteres des tempes & du front extrêmement tendues, & des chaleurs violentes très-fortes au visage, dans le fort de la douleur. Quelquefois tout le visage enfle à la fin de l'accès, & les parties qui ont été le siege de la douleur conservent une telle sensibilité, qu'on ne peut pas les toucher (*g*). On a vû un malade chez qui chaque accès de migraine en amenoit un de vapeurs; & un autre chez qui elle laissoit une douleur à l'épaule & au bras (*h*). Il survient très-souvent des vomissemens qui soulagent: le mal diminue; le malade tombe quelquefois dans un sommeil doux de quelques heures, & il se réveille avec le sentiment du bien-être.

Il n'y a point de durée fixe pour les accès. J'en ai vû durer depuis deux heures & demie jusqu'à trente, & même trente-six heures; & dans ce moment, je traite un malade, âgé d'environ quarante ans, qui vient

(*g*) WEPFER, obs. 50. 51. pag. 137.
(*h*) Ibid. obs. 57. 58.

d'avoir un accès de soixante & seize heures. Pendant dix ou douze ans, il n'avoit la migraine que sept ou huit fois par an, elle le prenoit constamment dans le sommeil; il étoit réveillé par un mal d'estomac environ les trois ou quatre heures du matin; le mal de tête survenoit bientôt, & constamment du côté droit; il duroit très-fort, jusqu'à trois ou quatre heures du soir, alors il commençoit à diminuer: à cinq ou six, le malade se portoit à merveille. Mais depuis sept ou huit mois, les accès sont successivement fort rapprochés, sans qu'il puisse en assigner aucune cause: il n'est plus sûr de huit jours de santé; & ce dernier accès, de plus de soixante & dix heures de souffrances aiguës, est ce qui l'a déterminé à chercher des remedes, auxquels jusqu'à présent il n'avoit pas pensé. Les vomissemens n'ont jamais été chez lui qu'une suite de la douleur excessive, & ne le soulageoient pas (*i*).

La durée la plus ordinaire de cette

(*i*) C. Pison avoit bien observé sur lui-même, la différence des vomissemens convulsifs, aux vomissemens utiles, pag. 70.

maladie eſt entre huit & douze heures. M. FORDICE dit avoir vû des accès de deux jours, & même qui ne finiſſoient pas; mais ces deux derniers cas, qui reſſemblent ſans doute à celui dont j'ai donné l'hiſtoire ailleurs (*k*), ne me paroiſſent plus pouvoir être appellés *migraine:* ils rentrent dans le genre des céphalées.

Chez pluſieurs femmes la migraine revient avant, quelquefois après les regles, & cela tous les mois: chez d'autres femmes & chez pluſieurs hommes, elle revient dans des intervalles plus éloignés; huit, neuf, dix fois par an. Les vraies migraines, qui reviennent plus de trois fois par mois, ou moins de quatre fois par an, ſont rares. Mais les détails de quelques cas particuliers feront mieux connoître l'hiſtoire & la marche de cette ſinguliere maladie.

J'ai vû un très-habile chirurgien, qui avoit de la triſteſſe & de l'humeur quelques jours avant l'accès: à midi, il avoit peu d'appétit, & le mal ſe déclaroit ordinairement au coucher

(*k*) Lettre à M. HALLER *ſur l'inſenſibilité des tendons.*

du soleil par un froid excessif. Il étoit obligé de se jetter sur un lit, de se faire extrêmement couvrir, & de se tenir assis, puisque la douleur étoit telle que sa tête ne pouvoit rien toucher: toute lumiere, tout bruit, le battement même de sa montre lui étoient insupportables. L'accès duroit cinq ou six heures: il finissoit doucement; le malade s'endormoit, & le lendemain il se portoit à merveille. Sans hérédité, il avoit eu des attaques dès l'âge de huit à neuf ans: il en a actuellement soixante & dix. Depuis plusieurs années les migraines ont fini peu-à-peu, & il jouit d'une excellente santé & de la plus grande perfection de tous ses sens. Il n'avoit point de vomissement: rien ne le soulageoit.

J'ai vû un autre malade, astreint à un genre de vie sédentaire & studieux, qui avoit aussi eu la migraine très-jeune, mais dont les accès étoient tous au moins de douze heures, & le laissoient extrêmement foible pendant un jour: d'abord éloignés, ils devinrent plus fréquens, & revinrent pendant quelques années tous les mois, puis tous les quinze jours, tous les huit

jours, & plus ſouvent; mais toujours terminés par les vomiſſemens. Environ l'âge de ſoixante ans, ce qui eſt oppoſé à la marche ordinaire, ils devinrent ſi fréquens qu'il ne pouvoit plus s'aſſurer d'être bien deux jours de ſuite, quoique quelquefois il eût de plus longs intervalles. Il eſt vrai que les douleurs étoient moins atroces; mais auſſi les vomiſſemens étoient moins réguliers, le rétabliſſement moins complet; & ſoit ces criſes imparfaites, ſoit l'abus énorme du café à l'eau, ſoit une vie devenue tout-à-fait ſédentaire, ſon eſtomac ſe dérangea, ſa ſanté s'affoiblit, la migraine redevint rare; & à meſure qu'elle s'éloignoit, tous les muſcles de ſon viſage entrerent dans un état convulſif, preſque continuel; & ſi elle reſtoit pluſieurs ſemaines ſans paroître, il avoit des attaques très-fortes d'étouffement: elle finit preſqu'entierement les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, mais il fut tout-à-fait languiſſant.

La migraine eſt ſouvent très-réguliere, & pour le tems des retours & pour la durée des accès. J'en ai vû ſouvent revenir tous les trois mois,

tous les mois, tous les quinze jours; & un exemple d'une migraine bien réguliere eſt celui du moine romain ſoigné par SALIUS, qui le vit pendant trois ans & ſept mois avoir tous les lundi, à la même heure, une violente migraine, qui attaquoit conſtamment le muſcle temporal droit, & qui duroit au moins vingt-huit & au plus trente heures. Pendant tout ce tems-là, il ne pouvoit ni voir la lumiere, ni entendre aucun bruit, ni prendre quoi que ce ſoit ſans ſouffrir beaucoup: l'accès paſſé, il jouiſſoit à tous égards de la plus parfaite ſanté (*l*).

La plupart des malades ont ordinairement la migraine du même côté. Chez quelques-uns cela varie irrégulierement: mais j'ai vû une dame chez qui elle varioit alternativement, avec la plus grande régularité, d'un accès à l'autre (*m*), & une autre chez qui elle attaquoit preſque toujours le même côté: & ſi quelquefois elle attaquoit le côté oppoſé, elle étoit tou-

(*l*) *Schenk. obſervat.* Tom. I. pag. 50.

(*m*) WEPFER le rapporte auſſi d'une religieuſe. *Obſ.* 49. pag. 132.

jours moins violente ; mais il arrivoit ſouvent qu'elle revenoit le lendemain du côté ordinaire. Cette même malade n'étoit jamais ſoulagée qu'après avoir vomi, & elle aidoit le vomiſſement par la thériaque. Quand il étoit abondant, elle étoit à merveille après : s'il n'étoit pas ſuffiſant, elle ne ſe remettoit pas parfaitement juſqu'à une autre attaque. La migraine a preſque fini à l'âge de cinquante ans ; mais ſon eſtomac & ſes nerfs ſont reſtés foibles & délicats. Quoiqu'ordinairement la douleur n'occupe exactement qu'un côté de la tête, il arrive, mais rarement, qu'elle attaque tous les deux, mais toujours l'un avec plus de force que l'autre.

J'ai vû un ſavant Anglois chez qui elle étoit toujours préſagée par des rapports acides, très-fâcheux ; ce qui me rappelloit le malade de WILLIS, chez qui elle étoit annoncée par une faim conſidérable & des vomiſſemens acides (*n*) : & je connois un autre homme, qui s'en eſt guéri en ſoupant, & en tenant toujours du pain dans ſa

(*n*) *Cephalalgiæ curatio*, pag. 160.

poche pour prendre, dès qu'il ſentoit quelque rongement d'eſtomac. Elle eſt quelquefois préſagée par d'autres accidens : j'ai vû un malade qui avoit une eſpece de ſurdité vingt-quatre heures à l'avance, & l'accès lui laiſſoit un peu d'engourdiſſement dans le côté malade, & étoit toujours plus fort du côté droit que du côté gauche : un autre avoit de l'averſion pour le tabac pluſieurs heures avant l'accès.

La terminaiſon par les vomiſſemens n'eſt pas plus conſtante que les autres ſymptômes. On a déja vu un malade chez qui l'accès ſe terminoit par le ſommeil, & il y en a pluſieurs chez qui il ſe termine de même : mais il arrive auſſi quelquefois, que le ſommeil eſt un ſymptôme convulſif : plus ces malades dorment, plus ils ſont malades : ce n'eſt que quand ils ſont très-éveillés que le mal commence à diminuer.

J'ai vû une dame qui avoit été ſujette pendant pluſieurs années à cette maladie, & chez qui elle s'étoit toujours terminée par les ſueurs exceſſivement abondantes des avant-bras & des mains : enſuite elle prit à un certain

âge des sueurs régulieres tous les matins, qui l'en délivrerent absolument.

De très-violens paroxismes se terminent quelquefois dans la force de l'âge, par une légere hémorrhagie des narines; & BECKER vit une migraine guérie par une artériotomie spontanée (*o*). Quelquefois aussi il survient une sueur générale: mais les sueurs ne sont dans d'autres cas qu'une suite de l'affoiblissement, & ne soulagent point. J'ai vû une Angloise sujette, dès l'âge de treize ans, à une forte migraine tous les mois; elle n'en avoit été exempte que pendant six mois après une couche. Quand je la vis, elle

(*o*) A. C. N. ann. 4. &. 5. obs. 73. & PLANQUE Bibl. de Med. Tom. VII. pag. 239. C'étoit chez une femme du commun, qui, à l'âge de dix-sept ans, fut attaquée d'une migraine bilieuse, qui revenoit toujours à l'approche des regles, & qui cessoit dès qu'elles avoient paru. Etant enceinte de deux mois, son mal de tête revint; il se forma une échimose au muscle temporal droit, l'artere s'ouvrit d'elle-même, il en sortit d'abord cinq onces d'un sang séreux & jaunâtre, & ensuite à peu-près la même quantité d'un sang noir. L'artere se referma aussi d'elle-même, & la malade se trouva guérie.

avoit alors vingt-trois ans; la douleur, depuis quelques mois, revenoit tous les huit jours, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & depuis quelques semaines, elle a, dès qu'elle prend le plus petit mouvement, des sueurs abondantes du côté droit du visage, & souvent des boutons; mais jamais de l'autre côté. On trouve dans un bon recueil d'observations, l'histoire d'une dame dont les accès se terminoient par un larmoyement abondant de l'œil malade, & quelquefois par un écoulement abondant de férosités par la même narine; & alors les migraines, qui revenoient ordinairement toutes les semaines, lui faisoient quartier pour quelques mois (*p*).

Quoiqu'en général la douleur soit si vive, que les malades ont besoin du plus absolu repos, j'ai vû deux personnes qui souffrent plus long-tems, si elles ne peuvent pas monter en voiture, parce que si elles restent dans l'inaction, elles ne vomissent point; au lieu que la voiture abrége l'accès, chez l'une

(*p*) WEPFER *observat. de apoplex. Obs.* 76. pag. 608.

en la faisant vomir, chez l'autre sans opérer d'évacuation ; & l'on trouve dans WEPFER l'histoire d'un jeune homme qui souffroit davantage, quand il se couchoit (*q*).

Le poulx dans les grandes douleurs est presque toujours dur & vîte : sur la fin il se calme. Je l'ai vû se ralentir avec une promptitude étonnante après le vomissement. Généralement la migraine attaque dans toutes les saisons, dans tous les tems, à toutes les heures : elle est assez indépendante de beaucoup de circonstances accidentelles, qui déterminent les accès de simples maux de tête ; & quand les migraines sont bien reglées, rien n'incommode dans l'entre-deux. Mais chez les personnes qui ont les nerfs délicats, la migraine est quelquefois occasionnée, comme les simples maux de tête, par la chaleur des appartemens, par le froid des pieds, par le vin, par les odeurs, par quelques alimens, & sur-tout par les acides.

Les douleurs ne sont pas toujours extrêmes ; & plusieurs malades les

(*q*) *De Morb. cap. obs.* 47. pag. 126.

trouvent même assez supportables, moyennant qu'ils jouissent de la plus parfaite tranquillité; car la sensibilité est si grande, que tout ce qui les en tire, leur est odieux: mais quelquefois elles sont à un point de violence excessif. C. PISON en éprouvoit de telles, qu'il croyoit que la future coronale se fendoit; & *Stalpart Van* DERVIEL les a vues se fendre réellement par la violence de la migraine chez la jardiniere d'un comte de Nassau (*r*): ce qui suppose dans la crotaphite un spasme d'une force immense, & ce qui ne peut cependant point être révoqué en doute; outre que l'observation de *Van* DERVIEL porte tous les caracteres de la vérité, FABRI *de Hilden* l'atteste également de trois ou quatre personnes différentes (*s*) L'on trouve dans l'histoire des maladies de Breslau, dont l'exactitude est si bien constatée, une observation qui ne peut admettre aucun doute. "Nous avons souvent vû, „ dans les violentes migraines, des „ malades se plaindre que leur tête

(*r*) Liv. 1. *obs.* 1.

(*s*) *Cent.* 1. *obs.* 1. *Cent.* 2. *obs.* 7.

„ ſe fendoit. Cela n'eſt pas vrai tou-
„ tes les fois qu'ils le diſent ; mais cela
„ l'eſt cependant quelquefois ; & le
„ Dr. GRASS a une malade, âgée
„ d'environ trente ans, ſur laquelle
„ il peut faire voir un écartement
„ conſidérable de la future lambdoïde
„ pendant l'extrême violence des dou-
„ leurs (*t*) ".

J'ai vû très-ſouvent les muſcles du front, des paupieres, du viſage, dans une eſpece de léger mouvement convulſif, & quelquefois ceux de tout le corps s'en reſſentent : auſſi après ces violens accès, les malades ſont très-fatigués, & éprouvent le ſentiment d'une laſſitude générale. Mr. COLINI a vû une migraine qui étoit toujours accompagnée de convulſions dans les bras (*u*). J'ai été conſulté par une

(*t*) *Hiſtor. morbor. Wraſtislaw.* p. 50. Il rappelle l'obſervation de VAN DERVIEL, en cite de BOOT & de DE POZZIS, & ajoute : notre collegue M. PAULI a vû trois enfans âgés de trois à cinq ans, fort ſujets au catarrhe, chez qui dans quelques ſemaines, la forme de la partie ſupérieure de la tête a changé, & la future coronale s'eſt fort ouverte.

(*u*) *De febribus intermittentibus.* p. 158.

dame, chez qui la migraine s'étoit déclarée après s'être extrêmement fatiguée dans une longue maladie de sa mere, & qui pendant les accès ne voyoit que la moitié des objets : & dans les violens accès, il n'est pas rare que la violence de la contraction produise un épanchement de sang, qui rend la peau du front, des paupieres, des joues même, bleue, livide, noire. Tous ces symptômes prouvent évidemment que c'est le genre nerveux qui est affecté, & les observations qui me restent à rapporter, le confirmeront. Je commencerai par celle de PISON lui-même. A peine en âge de puberté, dit-il, je fus attaqué, dans le tems que je faisois mes études, d'une migraine très-vive, qui, revenant à chaque changement de temps, me tenoit plusieurs heures, & ne se dissipoit jamais qu'après que j'avois vomi une eau épaisse & de la bile : alors je m'assoupissois, & elle se calmoit. Après un voyage en Italie, & sur-tout après son retour chez lui, les douleurs s'affoiblirent sensiblement : cependant les vomissemens d'eau bilieuse, & le penchant au sommeil continuoient à

revenir assez périodiquement ; & ce qui fut beaucoup plus fâcheux, la migraine se changea en des spasmes cruels des lombes & de tous les muscles du bas-ventre, qui l'attaquoient non-seulement aux changemens de saison, mais aussi presque à tous les changemens de temps, à moins que des sueurs régulieres & abondantes, comme cela lui arrivoit quelquefois le matin ; ne le préservassent. S'étant endormi un jour en automne sur un lit de repos, & le soleil étant venu sur sa tête pendant qu'il dormoit, il eut une attaque de migraine qui dura plusieurs jours, & qui se termina par une douleur de cou & de dos, dont il eut plusieurs retours pendant tout l'hiver (*x*). Il rapporte l'histoire d'une autre migraine, qui est intéressante, parce qu'elle caractérise parfaitement le genre de maladies auquel la migraine appartient. Une jeune fille âgée de douze ans, fut tout-à-coup attaquée d'une migraine très-violente, qui occupoit l'œil, la tempe & l'oreille du côté gauche ; & en même temps elle éprou-

(*x*) Obs. 12. pag. 74.

voit un ſentiment de fourmillement, qui, commençant par le petit doigt de la main du même côté, gagnant ſucceſſivement les autres doigts, l'avant-bras, le bras, le cou, lui occaſionnoit une violente retraction ſpaſmodique de la tête, & un ſpaſme de mâchoire, accompagné d'une foibleſſe générale de tout le corps, ſans perte de connoiſſance. Cet accès véritablement effrayant, ſe termina par un vomiſſement d'eau bilieuſe. Les accès ſuivans ne furent jamais ſi violens: la douleur étoit principalement forte aux tempes, & laiſſoit un peu d'engourdiſſement dans le bras & la jambe du même côté, pendant une couple de jours.

J'ai une conſultation pour un officier au ſervice d'Autriche, âgé de 32 ans, dont la migraine a auſſi des caracteres nerveux très-marqués. „J'ai, dès l'âge de neuf ans, ce ſont ſes termes, une migraine, qui, dans les commencemens, me prenoit environ tous les deux mois, quelquefois plus ſouvent: j'ai auſſi été plus d'une année ſans l'avoir. Elle commence par les yeux; lorſque je m'y attends le moins, je

vois tout-à-coup tout trouble, mais plus d'un côté que de l'autre, comme une perſonne qui a fixé le ſoleil. Cela dure environ une dixaine de minutes: enſuite un bras & une jambe du même côté, & un jour d'un côté & un jour de l'autre, s'endorment. J'y ſens des friſſons, comme s'il y avoit des fourmis; je ſens la même choſe à la bouche & à la langue, & même pendant ce temps-là, j'ai bien de la peine à parler. Cela dure environ un demi-quart d'heure; enſuite les douleurs de tête commencent, mais ſeulement aux tempes, où elles ſe ſoutiennent très-fortes pendant ſept à huit heures: quand je puis vomir, cela me ſoulage. La migraine m'attaque en toute ſaiſon & à toute heure; la ſaignée ne me ſoulage que peu. L'air d'Olmutz, qui eſt mal-ſain, la rend plus fréquente". WEPFER donne l'hiſtoire d'une migraine qu'il appelle *cruelle*, & qui paroît en effet l'avoir été, dans laquelle la douleur attaquoit tout-à-coup la paupiere inférieure du côté droit: de-là elle ſe répandoit en montant ſur la tempe & le front du même côté, & en

descendant, elle s'étendoit tout le long du nez jusques à la levre, qui étoit si sensible, qu'on ne pouvoit pas la toucher: elle se faisoit également sentir avec violence sur les gencives, & jusques au fond de l'œil, où elle étoit très-vive & accompagnée d'un larmoyement continuel : quelquefois elle se portoit jusques au synciput & même à la nuque; en général elle étoit presque toujours intolérable; il y avoit souvent un mouvement convulsif des levres, & un gonflement de leurs vaisseaux.

WILLIS vit une jeune femme, chez qui la migraine étoit héréditaire & revenoit très-fréquemment, & qui, la veille de l'accès, avoit toujours une faim vorace & soupoit très-abondamment; mais le lendemain matin elle étoit sûre de se réveiller avec un très-violent mal de tête, qui étoit toujours suivi du vomissement d'une humeur extrêmement aigre, ou quelquefois extrêmement amere (*y*).

(*y*) *De anim. brutor.. part.* 2. *chap.* 1. pag. 174. Dans les cas de cette espece, qui ne sont pas rares, comme je l'ai déja dit, le mal paroit dépendre de l'humeur

M. Juncker a donné l'hiſtoire d'une migraine très-ſinguliere, qu'il appelle *migraine horaire*. Depuis cinq ans, elle n'avoit point quitté la malade, qu'elle avoit ſaiſi après une couche qui l'avoit laiſſée languiſſante : elle l'attaquoit à toutes les heures du jour & de la nuit ; duroit un quart d'heure, finiſſoit & revenoit à l'heure ſuivante (z). Je finirai ces obſervations par celle de la migraine d'une marquiſe de Brandebourg, que VAN DER LINDEN nous a conſervée, & qui, ſans avoir rien d'extraordinaire, eſt intéreſſante, parce qu'elle préſente une des marches les plus ordinaires de cette maladie. La malade âgée de trente & un an, d'une taille moyenne, aſſez délicate, ayant ſes regles, ne faiſant aucun excès, jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté, à quelques

acide formée dans l'eſtomac, & qui quelquefois s'évacue ſeule. Si les vomiſſemens ſont très-forts, la bile reflue du duodenum ; mais c'eſt ſouvent la preuve de la violence du mal & non pas ſa cauſe.

(z) JUNCKER *de hemicrania herologica*, Halæ, 1747.

attaques d'hypocondrie (*a*) & quelques fluxions près ; ayant quitté le vin, parce qu'il lui donnoit mal à la tête, éprouvoit tous les mois, ordinairement à la veille, quelquefois à la fin de ſes regles, une forte migraine, qui attaquoit tantôt un côté, tantôt un autre. Elle commençoit toujours par un ſentiment de froid, des nauſées & un peu de douleur à l'eſtomac : on avoit cherché à diſſiper ces accidens en ſe promenant ; mais l'exercice les avoit conſtamment augmentés. Le lit diminuoit la douleur de tête & le mal d'eſtomac ; mais les nauſées, accompagnées d'une ſalivation claire & abondante, duroient auſſi long-tems que les douleurs, qui finiſſoient ordinairement au bout de vingt-quatre heures. Alors la malade ſe levoit bien portante, & mangeoit comme à l'ordinaire : mais pendant l'accès, les

(*a*) C'eſt à cette diſpoſition hypocondre, qu'il faut attribuer ce flux prodigieux d'urine qu'elle éprouvoit cinq ou ſix fois par an, pendant un jour, pendant lequel elle urinoit au moins dix fois au-delà de ce qu'elle avoit bû. VAN DER LINDEN *de humicraniâ menſtruâ*. 4to. Leid. 1760.

douleurs étoient si vives, qu'elle ne pouvoit ni parler, ni avaler quoi que ce soit, ni faire aucun mouvement.

ARTICLE II.

De la cause de la migraine.

§. 4. C. PISON l'attribuoit, comme toutes les maladies dont il traite, au dépôt d'une sérosité âcre, & WILLIS à un vice des esprits animaux. L'opinion de PISON qui étoit aussi celle de WEPFER & de plusieurs autres médecins, ne peut pas se soutenir; & celle de WILLIS n'est pas constamment vraie. Nicolas PISON paroît avoir vu la cause de cette maladie plus complettement que son fils, sans doute parce qu'il n'avoit point de système. Il dit bien, que, quelquefois elle dépend d'une sérosité âcre, mais le plus souvent du consensus avec l'estomac & les autres viscères du bas-ventre; & il a remarqué le premier, si je ne me trompe, que chez les femmes qui allaitent, elle dépend du consensus avec les seins, où quelquefois

le lait s'amaſſe ou s'altere (*b*). Comme c'eſt de la connoiſſance de la cauſe que l'on peut eſpérer de tirer des regles pour la guériſon, il eſt important de la bien déterminer.

Les raiſons qui prouvent que l'eſtomac eſt la cauſe premiere des migraines, & que cette maladie eſt preſque toujours ſympathique, ſont 1°. les obſervations conſtantes des perſonnes qui ont la migraine, & des médecins qui les obſervent. Tous les malades remarquent que leur eſtomac eſt moins bien aux approches de la migraine; que, s'ils le ménagent, les migraines ſont plus rares; que, s'ils prennent quelque choſe qui le dérange, elles ſont plus fortes & plus fréquentes. Les médecins qui ſuivent attentivement l'hiſtoire de la maladie, vérifient la même choſe tous les jours, & l'ont toujours remarqué. On doit croire que CŒLIUS AURELIANUS avoit déja vû qu'elle venoit de l'eſtomac, puiſque dans le traitement, il fait quelquefois vomir, & ALEXANDRE *de Tralles*

(*b*) *De morb. cognoſ. & curand.* L. 1. ch. 8. pag. 52.

eſt poſitif: s'il admet une migraine locale, il déſigne plus particulierement celle qui dépend du conſenſus de l'eſtomac.

2°. Les perſonnes ſujettes à la migraine & à des dérangemens d'eſtomac, ſentent la migraine ſe diſſiper à meſure que l'eſtomac ſe rétablit. Feu M. HALLER, qui avoit dans ſa jeuneſſe l'eſtomac mauvais, & qui éprouvoit des migraines fréquentes, ayant renoncé à l'uſage du vin, ſentit ſon eſtomac ſe rétablir & perdit les migraines. J'ai parlé plus haut d'un malade qui les perdit en ſoupant.

3°. Les cauſes qui augmentent les autres maux de tête, n'influent point auſſi ſouvent ſur les migraines; mais tout ce qui dérange l'eſtomac, les produit.

4°. Ce n'eſt preſque que les ſtomachiques qui guériſſent les migraines.

5°. Preſque toujours, au moment où l'eſtomac s'eſt débarraſſé, les douleurs finiſſent, & l'on a vu des malades prévenir les attaques des migraines par de légers émétiques, ou par des purgatifs répétés de tems en tems. BIANCHI parle d'un homme, qui, toutes

les fois qu'il se fâchoit, éprouvoit une violente migraine, que des vomissemens bilieux terminoient au bout de quelques heures. BORELLI a aussi vû un homme attaqué d'une forte & opiniâtre migraine, qui cessoit au moment même où il avoit rendu des matieres fort âcres. Et M. VAN SWIETEN a vû plusieurs malades sujets à de fortes migraines périodiques, que des vomissemens bilieux terminoient sur le champ, & que l'on peut prévenir en donnant des laxatifs, avant que les matieres soient amassées; & RIVIERE avoit déja remarqué, que les migraines qui accompagnoient les accès d'une fiévre tierce, finissoient après avoir donné un émétique, qui, sans emporter la fiévre, avoit considérablement évacué l'estomac (*c*).

Après toutes ces observations, on ne peut plus douter que la plus grande partie des migraines ne soient la suite d'une cause irritante dans l'estomac, qui agit sur les rameaux des nerfs, qui se distribuent à la partie antérieure & latérale

(*c*) RAHN *mirum inter caput & viscera commercium.* §. 4.

de la tête, & qui paroit principalement agir sur toutes les ramifications du rameau supra-orbitaire de la cinquieme paire; & M. Van SWIETEN avoit connu un homme, dont la migraine commençoit toujours par le tronc de ce rameau, dans l'endroit où il sortoit du trou sur-orbitaire, & de-là la douleur se répandoit sur toutes ses ramifications (*d*). J'ai eu un ami assez bon anatomiste, qui éprouvoit la même chose dans des accès de migraine très-forts, mais très-rares : il m'assuroit qu'il auroit pu dessiner le nerf d'après sa douleur; mais il lui trouvoit bien plus de ramifications que l'on n'en démontre ordinairement. Mr. MONRO avoit très-bien vu que tous les rameaux de ce nerf sont le siege de la migraine; car, dit-il, le front souffre, l'œil éprouve aussi de vives douleurs & est comme serré, les paupieres sont fermées convulsivement, les larmes coulent, & on sent une chaleur inquiétante dans les narines (*e*).

Il est donc vraisemblable qu'il se forme peu-à-peu un foyer d'irritation

(*d*) Tom. 2. pag. 534.
(*e*) COOPMANS, pag. 104.

dans l'eſtomac, & que quand il eſt parvenu à un certain point, l'irritation eſt aſſez forte pour donner de vives douleurs à toutes les ramifications du nerf ſur-orbitaire. Ce phénomene d'une partie qui ſouffre pour une autre eſt fort étonnant ſans doute, mais il rentre dans la claſſe des phénomenes ſympathiques, que j'ai cherché à expliquer plus haut. On a vu des malades à qui des dérangemens d'eſtomac occaſionnoient, en irritant différens nerfs, des dérangemens dans la vue, des ſurdités, des éruptions cutanées, des douleurs dans toute la peau, des oppreſſions, des toux, &c. ſans que l'eſtomac parût ſouffrir. Les migraines ſont une maladie du même genre : elles different par les ſymptômes, mais non point par la cauſe premiere. Tous les ſymptômes d'extrême ſenſibilité à toutes les impreſſions, ceux de convulſibilité, les convulſions même, les vomiſſemens, l'engourdiſſement, la perte de mémoire qui accompagnent un violent accès, ou ſont la ſuite d'accès ſouvent répétés, s'expliquent très-aiſément par cette loi, que l'irritation d'un nerf ſe

communique aiſément à tous les autres, & ſur-tout à ceux avec qui il a des connexions plus particulieres, & que les nerfs ſouvent irrités, s'affoibliſſent. Si, par une ſuite des loix du conſenſus, l'état de l'eſtomac fait ſouffrir tous les rameaux du ſur-orbitaire, l'extrême irritation de ce nerf peut, par une ſuite de ces mêmes loix, déterminer le vomiſſement; & ce vomiſſement devient le remede, qui, par un cercle admirable, naît du mal même: la violence de la douleur fait finir ſa cauſe.

Si l'on fait attention à toutes les circonſtances qui peuvent apporter des différences dans la premiere formation de la cauſe, à celles qui peuvent en retarder ou en hâter les effets, à celles qui peuvent influer ſur l'aptitude des nerfs à être plus ou moins affectés, on ſe rendra raiſon de la variété des ſymptômes que préſentent les différentes migraines. Toutes les cauſes qui hâteront le dérangement de l'eſtomac, ou celles qui le retarderont; toutes celles qui rendront les nerfs plus délicats, ou qui les maintiendront dans un état de force, rendront les attaques plus fréquen-

tes ou plus rares, plus fortes ou plus foibles; & l'on comprend par-là comment les alimens, les boissons, le mouvement, l'inaction, le trop de sommeil, les passions, surtout la colere & le chagrin, les évacuations, les variations des saisons, auront nécessairement des influences marquées, à moins que ce ne soit sur des tempéramens si forts, que peu de causes accidentelles peuvent agir sur eux. Les changemens qui arrivent chez les femmes, & dans les fonctions de l'estomac, & dans celles du genre nerveux, à l'époque des regles, rendent très-naturels les retours de migraine à cette époque; & il n'est point surprenant que les hémorroïdes aient aussi beaucoup d'influence sur cette maladie, & que quelques hommes aient la migraine avant les hémorroïdes, comme les femmes avant les regles, ou quand elles sont supprimées: ce qui nous conduit à remarquer qu'elle peut aussi quelquefois dépendre d'une autre cause que le dérangement de l'estomac. Il y a même des médecins qui nient qu'elle en dépende jamais; & cette opinion, quoi-

qu'erronnée, doit cependant être connue.

M. FORDYCE ne la croit point ſympathique, ni produite par un vice des premieres voies (*f*), mais il la regarde comme idiopathique, parce, dit-il, que l'on a ſouvent la migraine ſans aucun ſymptôme de dérangement d'eſtomac; mais c'eſt un des caracteres des maladies ſympathiques, de ne ſe faire ſouvent point appercevoir dans leur premier foyer; & ſi elle eſt quelquefois épidémique, c'eſt quand elle eſt ſymptôme d'une fievre d'accès, comme celle que j'éprouvai moi-même, & comme celle qu'obſerva M. SCHOBELT, qui revenoit très-périodiquement à la même heure, de deux nuits l'une, & qui ſe termina par des ſueurs.

M. SCHOBELT, qui a auſſi donné un petit ouvrage ſur cette maladie, l'en-

(*f*) M. DE SAUVAGES, dans la *Théorie générale des maux de tête*, établit auſſi qu'elle n'eſt point ſympathique, & paroit nier toute ſympathie, en diſant qu'une cauſe n'agit jamais où elle n'eſt pas; mais dans les détails, il admet la céphalalgie ſtomachique, & dans d'autres ſections, une multitude de maladies ſympathiques.

visage comme une douleur de rhumatisme (*g*) : mais en comparant attentivement l'histoire de la migraine & celle du rhumatisme, il me paroit qu'il est difficile d'adopter cette idée. Il est vrai que quelquefois l'humeur de rhumatisme peut se porter sur cette partie comme sur toute autre : je l'ai vu moi-même ; & dans ce cas on peut appeller cette douleur *migraine* ; mais je crois que tous les médecins qui l'auront observée, auront vu comme moi, que, quoiqu'elle occupe la même place que la migraine, elle a des symptômes fort différens ; & l'on ne peut pas regarder comme vraie migraine, celle de cette femme qui étoit sujette depuis long-tems à des douleurs arthritiques vagues, chez qui elles se fixerent sur la moitié droite de la tête, où elles resterent plusieurs mois, & qu'elles quitterent une nuit, parce qu'étant en sueur, elle sentit un air

(*g*) *Hemicrania est illa rhumatismi species singularis, quâ unum capitis latus tantùm afflligitur cruciatibus.* C. H. SCHOBELT, *Tractatio de hemicrania*, Berlin 1776, in-12. Par-tout il l'envisage comme rhumatisme, & la traite comme telle : il n'y a que très-peu d'observations dans son ouvrage.

froid, pour se porter sur l'œil, dont elle ne vit plus rien le matin (*h*). Il me paroît qu'appeller cette maladie une migraine, c'est réellement un abus des mots, tout comme si l'on appelloit pleurésie, la douleur que cette même humeur, portée sur le deltoïde ou le grand pectoral, pourroit y produire; c'est une douleur dans la même place, mais ce n'est pas la même maladie. On trouve dans MANGET, une migraine de cette espece (*i*). Une femme, dit-il, se plaignoit d'une migraine du côté droit; la saignée, & ensuite des pilules céphaliques, ne lui firent aucun bien; elle disoit qu'elle éprouvoit un vertige à chaque mouvement de tête, & qu'elle sentoit comme une vessie pleine d'eau: on lui appliqua des vésicatoires derriere les oreilles, & on lui mit des tentes trempées dans un esprit volatil, dans les narines; il se fit un écoulement prodigieux de matieres séreuses, & elle fut guérie. On voit là évidemment une simple douleur de rhumatisme. C'est

(*h*) *De Hemicrania*, pag. 29.

(*i*) *Hemicraniâ à sero producta.* Sepulchr. Tom. 1, pag. 16.

encore peut-être à une douleur rhumatiſmale, qu'il faut attribuer une migraine dont parle FABRY *de Hilden*, qui dura onze ans, devenant toujours plus forte & plus rapprochée dans ſes accès, & ſe portant ſur toutes les parties d'un ſeul côté de la tête, la joue, la levre, le menton, l'œil, l'oreille, le muſcle temporal, ſans fievre, ſans dérangement d'eſtomac, & qui réſiſta à tous les remedes, & ne céda qu'à un ſéton (*k*). Mais je paſſe à une cauſe plus vraie de la migraine, c'eſt la pléthore, qui certainement la produit quelquefois.

On a vu plus haut qu'elle avoit été radicalement guérie par une artériotomie ſpontanée, qui ne pouvoit remédier qu'à un état de pléthore. J'ai vu un jeune homme qui en eut pluſieurs attaques depuis douze ans juſqu'à ſeize : à cette époque, il prit de fréquens ſaignemens de nez, & la migraine diſparut : à dix-neuf ans, les ſaignemens ceſſerent & les migraines revinrent ; mais au bout de ſix mois, les ſaignemens ayant reparu, les migraines finirent. Quelques années

(*k*) Cent. 4. Obſ. 6.

après, les hémorragies se ralentissoient beaucoup, sans que les migraines revinssent : depuis lors, je l'ai perdu de vue. J'ai vu d'autres personnes que des saignées faites pour d'autres circonstances préservoient de la migraine pendant un certain tems. FABRY *de Hilden* parle d'un homme que la violence de la douleur l'obligea de faire saigner dans le paroxisme, qui non seulement fut d'abord soulagé, mais qui se trouva beaucoup mieux dans la suite ; plusieurs autres observations semblables ne permettent pas de douter que la pléthore ne puisse quelquefois occasionner cette maladie, & il sera toujours aisé de s'en assurer par le tempérament du malade, par l'état de son estomac, par celui de son poulx, par l'examen des causes qui déterminent l'accès ou qui le soulagent.

La migraine peut-elle encore être l'effet, comme Pison & d'autres l'ont pensé, d'une férosité âcre, qui se porte sur cette partie ? Peut-elle être une maladie catharrale ? C'est ce qui me paroît très-douteux. On voit bien, il est vrai, quelques maladies de cette

eſpece aſſez périodiques, aſſez régulieres, & j'en ai cité des exemples plus haut : une humeur âcre de tranſpiration arrêtée, ſe jette ſouvent avec aſſez de régularité ſur telle ou telle partie : on voit des fluxions ſur les yeux, le nez, les oreilles, les dents, la gorge, la poitrine, qui ont leur tems, leur durée ; mais je n'en ai jamais vu qui euſſent cette exacte régularité, cette parfaite uniformité, cette durée toujours conſtante, qui caractériſe la migraine; & ſur-tout jamais cette eſpece de douleur qui n'appartient qu'à la migraine ; jamais cette attaque auſſi prompte, cette durée quelquefois ſi courte, cette terminaiſon auſſi ſubite : ce n'eſt jamais par des vomiſſemens qu'elles ſe terminent, & leur terminaiſon eſt toujours longue, tédieuſe, les récidives plus faciles, en un mot, l'examen attentif des maladies catharrales & de la migraine, ne permet point de les regarder comme de la même claſſe.

Il y a auſſi quelques autres cauſes qui peuvent occaſionner des douleurs très-fortes, quelquefois très-opiniâtres, & preſque continues ; d'autres fois périodiques, dans les mê-

mes parties qui ſont le ſiege de la migraine, & j'en parlerai à la fin de ce chapitre; mais ceux qui les ont obſervées attentivement, ſavent combien peu elles reſſemblent à la véritable migraine, & combien on ſe tromperoit en les regardant comme telles : ce n'eſt non plus la migraine, que les violentes douleurs qu'une éréſipele, un furoncle, un antrax, un abcès à la cuiſſe occaſionneroient dans cette partie, ne ſont une ſciatique; c'eſt une douleur d'un côté de la tête, & rien de plus.

§. Quelles ſont les cauſes éloignées de la migraine? Il paroît que ce ſont le plus ordinairement toutes celles qui peuvent affoiblir l'eſtomac; ainſi, quand on n'a pas cette mauvaiſe diſpoſition dès l'enfance, elle peut être la ſuite, 1°. des erreurs de régime dans l'enfance, ſur-tout du trop d'alimens, & d'alimens trop nourriſſans; 2°. des excès dans le manger dans un âge plus avancé, & de ceux dans le boire : 3°. des travaux de l'eſprit trop ſoutenus : 4°. des veilles : 5°. des paſſions, ſur-tout du chagrin :

(*l*) : 6°. quelquefois même de l'air : il y en a dans lesquels on a beaucoup moins d'appétit, & dans lesquels les digestions sont pénibles ; & souvent dans ces cas-là, des personnes qui ne connoissoient point ou presque point la migraine, en éprouvent de très-fréquentes. On pourroit ajouter, 7°. quelques évacuations habituelles, ou même quelque éruption supprimée ; WEPFER fut consulté pour une religieuse qui ne fut attaquée de la migraine qu'à quarante-huit ans, & qui depuis la premiere attaque ne revit plus ses régles (*m*).

On voit par tout ce que je viens de dire, que la migraine proprement dite, est quelquefois, mais rarement, une maladie pléthorique ; peut-être, mais plus rarement encore, une maladie catharrale & rhumatisinale, & que presque toujours elle a sa cause dans l'estomac. Je devrois actuellement m'occuper du traitement, si elle n'offroit pas encore un caractere essentiel

(*l*) *Ansam malo præbuerant indefessa studia, lucubrationes & compotationes.* WEPFER, pag. 129.

(*m*) *Obs.* 49. pag. 133.

que j'ai déja indiqué ; mais dont je n'ai pas fait entrer le développement dans son histoire, parce qu'il m'a paru mériter un article à part ; c'est que la migraine est une de ces maladies critiques qu'il ne faut point chercher à dissiper trop légérement, puisqu'alors il en résulte quelquefois des maux plus dangereux.

ARTICLE III.

Des Métastases de la Migraine.

§. Plusieurs observations ont prouvé, que les dérangemens de la migraine sont presque aussi dangereux que ceux de la goutte, & qu'ils sont ordinairement suivis d'accidens plus ou moins fâcheux. J'ai vu un homme âgé de quarante & quelques années, qui, ayant été sujet aux migraines depuis long-tems, & les ayant perdues sans aucune cause apparente, tomba dans une diarrhée qui l'affoiblissoit considérablement : son estomac étoit dérangé, sa santé mauvaise, & tout ce qu'on lui avoit ordonné, ne lui avoit fait aucun bien. Un long usage de théria-

que des pauvres, ordonné par un habile médecin, rappella les migraines, mais moins régulieres & moins fortes: la diarrhée ceſſa, & les digeſtions ſe rétablirent un peu, mais l'eſtomac n'a jamais repris toutes ſes forces, & le malade eſt reſté ſujet à des indigeſtions de tems en tems. J'ai été conſulté par une dame de Lyon, âgée d'environ 50 ans, qui ayant eu pendant pluſieurs années des migraines régulieres, les avoit perdues, & étoit ſujette depuis ce moment à un véritable aſthme convulſif, dont les accès étoient très-forts, & dont je reparlerai en traitant de cette maladie; & je viens de revoir une autre femme, qui étoit venue, il y a neuf ans, me conſulter, pour différens maux qui l'avoient attaquée après une fievre violente, qu'elle avoit eue un an auparavant, & depuis laquelle des migraines, auxquelles elle étoit fort ſujette auparavant, n'étoient point revenues, non plus que les regles: après trois mois de traitement, les regles reparurent, les migraines ne revinrent que quelques ſemaines enſuite, & ce ne fut qu'alors que ſa ſanté ſe remit: au bout de ſix mois elle m'écrivit qu'elle étoit très-bien. Cet état a

duré quelques années ; mais différentes circonſtances ont dès-lors occaſionné de nouveaux maux, quoique la migraine ſubſiſte très-forte tous les mois avant les regles, & ſouvent dans d'autres tems ; & ce ſont ces nouveaux dérangemens de ſa ſanté qui l'ont ramenée. VIRIDET nous a conſervé l'obſervation d'une femme ſujette à la migraine, qui, ayant ceſſé de l'avoir, ne voyoit plus dès ce moment que les bords des objets, leur centre étoit perdu pour elle, quoique l'œil reſtât très-beau (*n*). Et VALESCUS *de* TARANTA avoit déja vu la cécité ſuivre la migraine (*o*). J'ai vu un homme âgé d'environ quarante ans, ſujet, pendant long-tems à de violentes migraines, qui, depuis qu'il ne les avoit plus, étoit ſujet à des attaques de douleurs très-violentes, qui lui occaſionnoient le ſentiment d'une ceinture extrêmement ſerrée tout-autour de la poitrine, & lui gênoient exceſſivement la reſpiration : & un jeune homme de

(*n*) *Traité du bon chyle*, tom. I. pag. 33. Il paroît que c'étoit une goutte ſereine centrale.

(*o*) *Philomium.*

la même ville, ſujet dès ſon enfance à la migraine, & ne l'ayant plus depuis quelques années, tomba dans une hypocondrie nerveuſe, accompagnée d'une inquiétude exceſſive. Je lui conſeillai un traitement doux, mais long : il le quitta au bout de cinq jours, ſuivit d'autres directions, & j'appris au bout de quelques mois que la maladie avoit ſingulierement affecté la tête.

J'ai déja parlé, en donnant l'hiſtoire de la maladie, d'un homme qui, à meſure que les migraines diminuoient, éprouvoit des mouvemens convulſifs dans le viſage, & des attaques d'étouffement ſpaſmodique. M. SCHOBELT (*p*) vit une malade, qui ayant diſſipé une migraine par beaucoup d'applications repercuſſives, éprouva un ſingulier accident; c'étoit une douleur continuelle de l'épaule & de la clavicule du même côté, avec un tournement continuel de

(*p*) Voici ſes propres termes : *Cedit tandem hemicrania, ſed materia repulſa humerum & claviculam ejuſdem lateris, ſiniſtri, diro modo infeſtat. Hæ enim partes in perpetuis gyris agitantur ; ſonitum edunt inſtar fractorum baculorum, abſque ulla remiſſione dolorum*, pag. 32.

l'humerus, & un bruit comme de bâtons caſſés.

Quelquefois les dérangemens de la migraine ont des ſuites encore plus fâcheuſes. WEPFER, SCHEBBEARE (*q*) & d'autres, en ont vu réſulter la paralyſie ; & je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de médecin attentif, qui n'ait eu des occaſions de ſe convaincre par lui-même de cette vérité, qui n'avoit pas échappé aux anciens obſervateurs. ARETÉE avoit déja vu qu'elle pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes : ce n'eſt point une maladie légere, dit-il, quoiqu'elle ait des intermittences, & que d'abord elle ne paroiſſe pas forte. Si elle a attaqué tout-à-coup violemment, elle peut avoir des ſuites atroces ; les nerfs ſont dans un état de ſpaſme, le viſage ſe tord, les yeux ſe roidiſſent, quelquefois les convulſions peuvent gagner les organes intérieurs (*r*). Il va même juſqu'à dire que la mort peut en réſulter ; mais ſans doute les cas où il l'a vu, étoient de ces migraines qui dépendent de quelque léſion organique de la tête, & l'erreur étoit

(*q*) *Practice of phyſick.* tom. 2. pag. 121. WEPFER *de m. c. obſ.* 165. pag. 798.

(*r*) *De morb. chronic.* chap. 2.

facile dans un tems où l'on cherchoit ſi peu dans les cadavres les cauſes de la mort. Il eſt inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits, pour prouver les dangers de la migraine troublée dans ſa marche. Avant que de chercher à les expliquer, j'ajouterai, que, ſans ſe déranger, la migraine peut quelquefois avoir des ſuites fâcheuſes par ſa violence ou par ſa fréquence.

On a déja vu plus haut qu'elle pouvoit ſéparer les ſutures ; on voit très-ſouvent une échimoſe très-forte couvrir toutes les parties qui ont ſouffert. J'ai vu pluſieurs fois que la vue s'affoibliſſoit ſenſiblement, & j'ai été conſulté par une perſonne qui l'avoit entiérement perdue. On trouve auſſi dans les obſervations d'un médecin Allemand, du commencement de ce ſiecle, l'hiſtoire d'une migraine ſi violente, qu'elle fit perdre l'œil du même côté, & enfin y produiſit un ſi grand épanchement de ſang, qu'il creva (*s*). La diminution de la mémoire en eſt auſſi une ſuite ; & en général la migraine,

(*s*) *Ido* WOLF, *obſervat. chirurg. Med.* 40. Quedlinburgi. 1705. l. 1. *obſ.* 16.

étant un ſpaſme violent & douloureux, peut entraîner toutes les ſuites de la douleur & du ſpaſme; M. FORDYCE a vu le muſcle crotaphite, qui eſt preſque toujours le principal ſiege de la douleur, maigrir, & cela eſt très-naturel. Quelquefois le ſpaſme s'étendant à d'autres parties, toutes peuvent tomber dans des accidens convulſifs. M. HAEN (*t*) a vu un homme de cinquante ans, qui, après la migraine, tomba dans d'horribles convulſions du viſage, qui l'attaquoient vingt ou trente fois par jour; & ſa mémoire s'affoiblit à un tel point, que, quoiqu'il reconnût tous ceux qui l'approchoient & toutes les choſes qu'il voyoit, il ne pouvoit point les nommer : il balbutioit tout ce qu'il vouloit dire; & ſi on lui demandoit quelque choſe en françois ou en italien, il ne pou-

(*t*) *Rat. Medend.* pag. 6. *chap.* 7. §. 4. L'obſervation eſt incomplette, en ce que M. de Haen ne donne point l'hiſtoire de la migraine, & ne marque point ſi les convulſions ſe joignirent à la migraine, ou lui ſuccéderent. On peut préſager de la fin de l'obſervation, que c'étoit une addition, & non une ſucceſſion.

voit, contre sa coutume, répondre qu'en allemand. La malade de WILLIS, dont j'ai parlé plus haut, qui étoit sujette à la migraine dès son enfance, l'ayant négligée, devint sujette à différens accidens paralytiques & convulsifs (*u*); & l'une des suites les plus ordinaires, quand les attaques deviennent trop fréquentes, c'est de détruire entierement l'estomac, d'ôter le sommeil, d'affoiblir, de rendre triste, de diminuer réellement les facultés, de donner de l'humeur; en un mot, de rendre l'existence très-misérable. WEPFER vit une malade qui, dès qu'elle eut la migraine, perdit une partie de l'ouïe, & en même-tems pâlit & maigrit singulierement. Mais peut-être qu'il faut regarder ces deux accidens, moins comme des suites de la migraine, que comme des co-effets de la même cause, le dérangement de l'estomac. Une autre perdit l'odorat; & sa vue s'affoiblit considérablement (*v*) : ce qui paroît dépendre, plus sûrement que les accidens précédens, de la lésion

(*u*) *De anim Brut. part.* 2. *chap.* 2, pag. 175.

(*v*) *Observat.* 51. & 54.

locale des nerfs. Tous ces faits prouvent, que le traitement de la migraine mérite plus d'attention qu'on ne lui en donne ordinairement; je m'en occuperai, après avoir cherché à expliquer pourquoi celle qui disparoît, laisse quelquefois des suites si fâcheuses.

§. On comprend aisément comment une maladie cutanée repercutée, ou une évacuation habituelle supprimée, peuvent produire d'autres maladies, & déranger considérablement la santé; il n'est pas aussi aisé de saisir d'abord pourquoi il est si dangereux de perdre une maladie qui n'est que douloureuse, & qui, paroissant ne dépendre que d'une irritation sympathique, n'est pas dans le cas des douleurs humorales, telles que la goutte ou le rhumatisme : peut-être même que plusieurs médecins ont observé ces changemens, sans chercher à s'en rendre compte. Voici, je crois, ce que l'on peut dire de plus simple sur ce phénomene. Ce n'est pas de perdre la douleur qui est un mal : ce seroit au contraire un bien que de n'avoir plus la migraine, si l'on en

détruiſoit la cauſe; mais la migraine étant l'effet d'une cauſe maladive, qui reſte dans l'eſtomac, ſi la douleur de tête paſſe, c'eſt une preuve, ou que l'action ſympathique de l'eſtomac s'affoiblit, & quand cette action s'affoiblit avant que l'âge amene cet affoibliſſement, c'eſt une preuve de dérangement; ou que cette action porte ſur quelqu'autre partie; & ſi cette partie eſt un nerf de quelque organe interne, les déſordres qui en réſultent ſont bien plus fâcheux que la migraine; ainſi c'eſt un vrai malheur que de ne plus l'avoir: & comme les plus fortes ſympathies actives de l'eſtomac ſont avec les nerfs qui ſe diſtribuent à la tête, & avec ceux qui ſe diſtribuent à la poitrine, on comprend pourquoi il en réſultera ſouvent des maladies graves de la tête ou de la poitrine, & ſurtout des aſthmes & des oppreſſions.

Une ſeconde remarque, c'eſt que ces vomiſſemens qui terminent ſouvent la migraine ſi complettement, & qui, quand ils manquent, laiſſent la ſanté moins ferme, doivent être regardés comme une eſpece de criſe, qui, en ſecouant l'eſtomac & tous les viſ-

ceres, les dégorge, les débarraſſe, leur rend toute la liberté des fonctions, qui eſt très-ſouvent un peu altérée par les mêmes cauſes qui produiſent les retours de migraine (*y*). On a vu plus haut, dans pluſieurs obſervations, que la migraine eſt ſouvent préſagée par des ſymptômes maladifs, qui prouvent que différens viſceres ont ſouffert : & en effet, on doit comprendre aiſément, que, puiſqu'il y a dans l'eſtomac un dérangement qui peut opérer un effet auſſi marqué que la migraine, il eſt fort à préſumer que différens autres nerfs (l'eſtomac tient à un ſi grand nombre), peuvent auſſi être dans un état de ſouffrance, quelque tems à l'avance : ainſi c'eſt un grand bien, quand l'effet maladif principal vient à produire,

(*y*) Le malade dont j'ai parlé plus haut, qui a diſſipé ſes migraines en ſoupant, n'en eſt pas plus heureux depuis lors : il a très-ſouvent des embarras de tête, quelquefois même aſſez forts pour être effrayans, & pour détruire preſque entierement ſes forces & ſes facultés pendant quelques heures. Il eſt très-vraiſemblable que s'il avoit encore la migraine, il n'éprouveroit pas ces embarras.

ſur l'eſtomac, une action qui opere une criſe. Lors même qu'il ne ſurvient pas de vomiſſement, la migraine peut être utile par la diete à laquelle elle force, par l'augmentation dans l'action des vaiſſeaux, par les ſueurs, par les crachats. Quand ces dégorgemens n'ont pas lieu, les embarras ſubſiſtent, les fonctions de l'eſtomac & celles de tous les autres viſceres languiſſent, & il en réſulte quelquefois des obſtructions, que l'on attribue mal-à-propos au déplacement de l'humeur de la migraine. Ainſi on peut dire, que quand la migraine ſe dérange, c'eſt, ou parce que l'action ſympathique de l'eſtomac ſe porte ſur d'autres nerfs, ou parce qu'étant affoiblie, elle ne s'exerce plus d'une façon marquée ſur aucun viſcere; mais tous les nerfs ſouffrent.

Une troiſieme obſervation, c'eſt que la migraine peut être dérangée, ou par des cauſes qui agiſſent ſur les parties de la tête qui en étoient le ſiege; c'eſt ainſi qu'on l'a vûe ſe diſſiper par une brûlure de cette partie, qui changea l'état des nerfs qui étoient affectés dans l'accès; ou par des cauſes qui agiſſent ſur l'eſtomac, ou par celles qui

qui agiſſent ſur toute la machine, comme cela arriva chez la dame, qui la perdit après une fievre; ou enfin par celles, qui, en agiſſant ſur quelque organe particulier, y déterminent l'action ſympathique de l'eſtomac.

Après les maladies aiguës, la migraine paroît quelquefois ſuſpendue pendant pluſieurs mois, & ſi tout va bien d'ailleurs, il ne faut point s'en allarmer: ou elle reparoîtra, quand les forces ſeront complettement revenues; ou il peut être arrivé quelques changemens heureux, qui en ont détruit la cauſe: on en a vu des exemples; & comme il arrive ſouvent qu'après une maladie aiguë bien conduite, l'eſtomac acquiert des forces qu'il n'avoit pas auparavant, on comprend que la ceſſation de la migraine peut être la ſuite de ce changement.

Si la migraine ceſſe dans la vieilleſſe avec l'âge, c'eſt parce que les maux de nerfs diminuent volontiers à cet âge, que les ſympathies ſont moins fortes, qu'on obſerve plus de ſobriété, qu'on donne plus d'attention aux choix des alimens, qu'on ſe permet moins d'excès en tout genre: d'ailleurs elle ne ceſſe pas tou-

jours chez les vieillards ; & quelquefois, si elle cesse, ils en sont incommodés. La migraine finit chez quelques personnes, quand elles sont attaquées de la goutte ; cette maladie délivre alors de la premiere : M. JUNKER regarde cette marche comme très-naturelle ; je ne l'ai cependant pas vue souvent.

§. Si la migraine est remplacée par d'autres maladies, il peut aussi arriver qu'elle les remplace ; & WEPFER parle d'un homme, qui dès son enfance, avoit été sujet à des vertiges journaliers, quelquefois très-forts, & qui en ayant été guéri à l'âge de trente-huit ans, fut presqu'immédiatement après attaqué de la migraine (z).

M. JUNKER, en établissant que le côté gauche est plus souvent affecté que le droit, ce que d'autres médecins ont aussi cru observer, ajoute, que cela tient à la même raison, qui fait que dans les affections hystériques, c'est la

(z) *De morb. capit. obs.* 48. pag. 129. Il se fit pour ce malade un changement entierement différent de celui qui est arrivé chez celui dont j'ai parlé dans la note précédente ; mais c'est un changement heureux que de perdre les vertiges, & d'avoir la migraine : c'est un mal que de perdre la migraine pour avoir des vertiges.

partie gauche du corps qui eſt la plus ſouvent malade (*a*).

Du Traitement.

§. Quand la migraine eſt une ſuite de la pléthore, elle cede aux moyens que l'on emploie pour diminuer la quantité du ſang ; la ſaignée eſt donc quelquefois néceſſaire, & elle eſt autoriſée par pluſieurs obſervations. PACHEQ ſe guérit d'une migraine de quinze ans, en ſe faiſant ſaigner largement deux fois par mois, du même côté où la nature lui faiſoit ſortir tous les mois aſſez de ſang par une hémorrhagie de la levre (*b*) : TURNER a vu pluſieurs malades attaqués de violentes migraines, guéris par la ſaignée de l'artere temporale ; & la malade dont j'ai parlé plus haut, qui fut guérie par une hémorrhagie ſpontanée de cette même artere, auroit ſûrement été ſaignée avec avantage. Mais quand il y a pléthore, ce n'eſt pas aſſez que de ſaigner, il faut encore qu'on évite tout ce qui peut augmenter la quantité &

(*a*) *Conſpectus medicin. Tabul.* 47.
(*b*) RIVERII *opera*, *obſervat. communic. obſ.* 37.

le mouvement du sang, les mets nourrissans, succulens, échauffans, le vin, le chocolat, les liqueurs, les exercices violens, les appartemens chauds, le long sommeil.

La migraine qui dépend de l'état de l'estomac, demande un autre régime encore plus exact & un autre traitement. ARETÉE avoit déja donné le précepte le plus sage sur le régime : que la diete, dit-il, soit très-légere, & que l'on ne boive que de l'eau ; ce qui est plus utile qu'aucun remede. Il défendoit singuliérement tous les alimens âcres, & les farineux de difficile digestion (*c*).

Le traitement doit consister à dissiper le vice de l'estomac qui l'entretient ; mais on doit commencer par remarquer, que, comme souvent ce vice n'a aucun effet sensible sur la digestion, & que l'on ne peut point le déterminer avec précision, il n'est point aisé de déterminer quelles especes de remedes il exige : & en général, on doit établir pour premiere regle du traitement de la migraine, que, quand elle n'est pas trop fréquente, ce que je

(*c*) *De curat. diuturn. morb. l.* 1. *ch.* 2.

déterminerai, en disant, quand elle n'attaque pas plus d'une fois par mois, quand les accès ne sont pas assez violens pour faire craindre ces suites dont j'ai parlé plus haut; quand, entre les accès, on se porte très-bien, & que l'estomac fait bien ses fonctions, il faut bien se garder d'ordonner aucun remede; & je ne vois pas trop sur quoi, dans un cas comme celui-là, un médecin sage pourroit fonder ses indications: ainsi, alors il n'y a quoi que ce soit à faire, & la seule attention du malade doit être d'observer la sobriété, & d'éviter les choses qui fatiguent l'estomac.

Les migraines qui reviennent régulièrement après ou avant les regles, & qui dépendent quelquefois autant du consensus avec l'uterus qu'avec l'estomac, exigent encore plus de réflexions, avant qu'on en entreprenne le traitement, que les autres.

Si le genre de vice de l'estomac est plus marqué, & si l'on a assez de symptômes pour déterminer avec confiance en quoi il consiste, on doit alors y remédier, mais toujours avec prudence, & en faisant attention que les remedes violens peuvent déranger la migraine.

Quand il y a une lenteur, une atonie bien marquée dans l'eſtomac, qu'il eſt tapiſſé de glaires, que chaque accès en fait rendre beaucoup, que les ſignes qui les font connoître, exiſtent entre les accès, que l'on ne peut pas eſpérer que les ſimples ſtomachiques ſuffiſent pour les détruire, on doit alors, & c'eſt ſuivre le précepte d'ARETÉE, qui avoit déja ordonné de faire vomir; on doit, dis-je, employer l'ipecacuanha, & même le réitérer. Je l'ai fait prendre trois fois, de dix en dix jours, à une femme qui éprouvoit tous les ſymptômes dont je viens de parler; & dans les jours intermédiaires, elle buvoit vingt-quatre onces d'une décoction de racine de chicorée amere: après les premieres évacuations, on peut donner un laxatif amer (*d*), s'il y a des ſymptômes d'embarras dans les inteſtins, & paſſer enſuite à un long uſage des ſtomachiques amers, parmi leſquels je n'en ai trouvé aucun qui me réuſſit auſſi-bien que le trefle de marais en

(*d*) On a vu plus haut que M. *Van* SWIETEN avoit guéri quelques migraines par des purgatifs réitérés de tems en tems.

infusion (*e*). Cette même femme dont je viens de parler, en fit usage pendant six mois, & au bout de ce tems-là son appétit revint, ses digestions se rétablirent, ses couleurs, perdues pendant plus de dix-huit mois, reparurent; la migraine, qui venoit quatre ou cinq fois par mois, ne revint que de cinq en cinq, ou de six en six semaines, & dans l'entre-deux elle étoit à merveille. D'autres amers peuvent sans doute opérer utilement. J'ai vu de bons effets du kina, de la conserve de genievre, de la centaurée. D'autres médecins vantent d'autres remedes; mais en général, je crois que l'on vante trop le kina, qui réussit toujours dans les migraines très-périodiques & très rapprochées, qui paroissent tenir à une disposition fievreuse, mais qui ne réussit pas également dans d'autres migraines. J'ai employé quelquefois, avec beaucoup de succès, la tisane de feuilles d'oranger, qui est tout-à-la-fois un stomachique & un anti-spasmodique. Quand il y a une disposition aux aigreurs, l'usage de la magnésie est très-utile: seule, elle

(*e*) *Trifolium fibrinum.*

a souvent diminué la fréquence ou la violence des accès ; jointe au trefle de marais, elle en augmente les bons effets. J'ai vu les eaux de Balaruc, prises à doses modérées, mais cependant comme laxatives, & ensuite celles de Spa, & les bains froids, rendre beaucoup moins fortes, moins fréquentes & plus régulieres, les migraines d'un jeune homme qui les avoit eues presque dès son enfance, mais éloignées, & qui s'étant dérangé totalement l'estomac par une vie studieuse & sédentaire, les avoit sept ou huit fois par mois. Au bout de trois mois, en quittant les eaux de Spa, je lui conseillai de boire pendant très-long-tems une tasse d'infusion de trefle de marais tous les matins ; & deux ans après, j'appris qu'il se portoit à merveille, & que les migraines n'étoient pas plus fréquentes que dans ses premieres années.

Une vie active, des frictions tous les matins sur l'estomac, & un fréquent exercice à cheval, sont des secours très-utiles ; mais celui sur lequel on doit le plus compter, c'est le régime ; & chaque malade doit à cet égard examiner lui-même ce qui

l'incommode. Les principales attentions doivent être, d'éviter tous les alimens gras ou visqueux, les pâtisseries, les sucreries, les acides (*f*), les eaux chaudes qui affoiblissent l'estomac & le genre nerveux, le vin, & assez souvent les laitages : on fait même une loi sévere & absolue de la privation des laitages ; mais cette regle, à laquelle on a donné trop d'extension, d'après un aphorisme d'HIPPOCRATE qui ne paroît pas avoir parlé de la migraine, n'est point sans exception : WEPFER conseilla le lait de chevre à la dose d'une livre tous les matins, avec succès (*g*) ; M. FORDYCE n'en a jamais été incommodé, & j'ai vu quelques malades qui s'en trouvoient fort bien ; mais j'ai toujours remarqué que c'étoit ceux chez qui le genre nerveux est très-mobile ;

(*f*) WEPFER observa une femme pour qui les sucreries étoient presque indigestibles, & à qui elles donnoient un accès de sa migraine, *obs.* 55. Il en avoit aussi vu un autre à qui un grand usage de raisins, pendant une automne, occasionna des migraines bien plus fortes, avec une grande foiblesse d'estomac.

(*g*) *Obs.* 60. pag. 178.

& il ſemble que le malade de WEPFER étoit préciſément dans ce cas-là : ce qu'il dit de ſon état, quand il ſe détermina à lui preſcrire le lait, mérite l'attention de tous les médecins : il ſouffroit, dit-il, *une peine au creux de l'eſtomac* (*h*) *qu'il comparoit à un ténesme*, *& qui étoit une angoiſſe ſpaſmodique* ; un des effets les plus marqués du lait fut, de diſſiper les violentes ſecouſſes convulſives qu'il éprouvoit, dès qu'il dormoit un moment. L'eſtomac eſt bien toujours la premiere cauſe, mais ſon dérangement peut être très-peu conſidérable ; & ſi la migraine eſt violente, c'eſt que les nerfs ſont très-ſuſceptibles d'irritation, & quelquefois cette irritation devient un objet du traitement auſſi important que l'état de l'eſtomac. C'eſt dans ces cas-là où un régime très-doux, les laiteux, le lait d'âneſſe ſont indiqués, & où j'ai donné pendant long-tems, mais avec beaucoup de ſuccès, la racine de valériane ſauvage, ou ſon extrait ſpiritueux, jointe à des boiſſons douces. Cette variété dans l'état de

(*h*) *Præcordia* : ce mot n'eſt pas rendu exactement par le creux de l'eſtomac, & *l'avant-cœur* n'eſt pas encore reçu.

l'eſtomac n'avoit point échappé aux anciens médecins ; ALEXANDRE *de Tralles* avoit déja averti, qu'il falloit bien diſtinguer, ſi la migraine dépendoit de l'intempérie chaude, ou de l'intempérie froide de l'eſtomac. Des bains tiedes, dans des cas de cette eſpece, diminuent la violence des accès, ſi on les prend quelques jours avant le moment où ils doivent revenir.

Des changemens d'air conſidérables, qui d'ailleurs ſont preſque toujours accompagnés d'un changement dans le genre de vie & dans les alimens ; des longs voyages ont quelquefois ſoulagé conſidérablement la migraine. J'ai connu un eccléſiaſtique qui avoit eu très-jeune une migraine héréditaire, qui l'avoit encore très-forte, quand il vint me conſulter pour d'autres maux, & qui me dit en avoir été exempt pendant ſept ans, qu'il avoit été vicaire dans des montagnes très-élevées : ainſi, on peut dans des cas très-graves s'aider de ces moyens.

M. LINNÆUS ſe guérit d'une migraine, qui avoit réſiſté à tous les remedes, en buvant tous les matins à jeûn une livre d'eau fraîche, & en

faisant de l'exercice avant de diner (*i*). Cette cure simple me paroît mériter toute l'attention des médecins.

§. On sent aisément que différentes circonstances particulieres peuvent exiger des variétés de traitement, & indiquer des secours dont je n'ai pas parlé. Le traitement de WEPFER consistoit, 1°. dans la sobriété : 2°. dans une grande attention à éviter les alimens de difficile digestion, ou ceux qui peuvent porter de l'âcreté dans le sang : 3°. à souper légérement : 4°. à éviter l'air froid & humide ; 5°. à faire journellement de l'exercice à pied, & au moins une fois par semaine un fort exercice à cheval ou en voiture : 6°. à lire ou à écrire sans baisser la tête : 7°. à ne jamais veiller pour étudier : 8°. à se faire raser la tête : 9°. à appliquer des véscatoires, un seton ou des cauteres (*k*) : 10°. à adoucir

(*i*) *Commentar. de rebus in histor. natur. & medic. gest. Decad. secund. Suplem. tert.* 387.

(*k*) Il faut être très-attentif à n'appliquer trop légérement ni seton ni cauteres, que je n'emploie presque jamais que comme des lénitifs dans les maux incurables.

toute la masse du sang ; & c'est dans cette vue, sans doute, qu'il ordonnoit le lait : 11°. à bien établir la transpiration : 12°. à ouvrir plusieurs fois l'artere temporale ; on voit qu'il le faisoit avec succès : 13°. à faire des douches avec une décoction céphalique : 14°. à employer des bains de jambes : 15°. à faire usage d'une poudre céphalique, dont la racine de valériane sauvage faisoit la base (*l*).

§. Dans l'accès, il n'y a presque point de secours à donner : d'ailleurs les malades craignent si fort tout bruit, tout mouvement, tout ce qui les approche, qu'ils aiment infiniment mieux qu'on les laisse parfaitement tranquilles, que de les fatiguer par des soins le plus souvent infructueux ; ils ne demandent que d'être seuls & tranquilles dans une chambre obscure ; & CŒLIUS AURELIANUS avoit déja ordonné de les tenir dans un endroit frais, obscur, tranquille, & de leur laisser un parfait repos de corps & d'esprit. Quelquefois cependant l'accès peut

(*l*) *De morbis capitis*, pag. 128 & 135. Il en employoit plusieurs de même espece, mais avec quelques variétés.

demander quelques secours : j'ai parlé plus haut d'un accès si violent, qu'il luxa les futures ; & d'un autre tel, qu'il occasionna un épanchement de sang dans l'œil. On doit sans hésiter, dans des cas de cette espece, faire ce que fit FABRI *de Hilden* dans un cas semblable, où le globe de l'œil étoit extrêmement engorgé ; il saigna sur le champ, & la douleur cessa presque d'abord (*m*) : depuis lui, WEPFER a vu aussi, que dans les douleurs extrêmes, l'artériotomie est un secours très-prompt & très-sûr (*n*). Dans les migraines ordinaires, la saignée ne soulage point dans l'accès, comme FORDYCE l'a remarqué, & il en éprouva sur lui-même l'inutilité. RICHA, cet excellent observateur, dont le trop court ouvrage est un morceau bien précieux aux praticiens, soulageoit dans quelques migraines en faisant saigner aux jugulaires.

Quelques malades sont soulagés par le café à l'eau ; & j'ai parlé plus haut d'un homme, qui encouragé par ce

(*m*) Cent. 2. Obs. 9 & 10.

(*n*) *De morb. cap.* Obs. 48. pag. 131.

ſoulagement paſſager, en avoit fait un abus qu'il paya enſuite très-cher; ſans abus, d'autres s'en trouvent très-mal. J'ai une parente à qui le café à l'eau, pris hors de l'accès, en donne un, & chez qui il l'a augmenté toutes les fois que, par complaiſance, elle s'eſt laiſſée aller à en prendre. Le moment où les malades reclament quelques ſecours, c'eſt celui où ils commencent à vomir, & où ils ont de la peine; alors ils deſirent quelque choſe qui leur aide. J'ai cité plus haut une femme à qui la ſeule thériaque procuroit cet effet; mais elle ne le produiroit vraiſemblablement point chez d'autres, & les meilleurs ſecours ſont quelque boiſſon chaude: celle que je conſeille ordinairement eſt une légere infuſion de camomilles. J'ai trouvé cependant des perſonnes chez qui du thé très-léger, ou même de la ſimple eau chaude produiſoient mieux cet effet. La femme dont j'ai dit qu'elle ne pouvoit preſque vomir qu'en voiture, a ſans doute l'eſtomac trop foible pour opérer le vomiſſement, ſi ſon action n'eſt pas augmentée par le mouvement. Je lui ai conſeillé une fois une infu-

sion de chardon bénit ; mais j'ignore si elle en a fait usage.

L'usage de l'opium n'est indiqué, que quand, sans plethore, les douleurs sont excessives, & le genre nerveux si irrité, que l'on peut craindre des convulsions ; & j'ai été obligé de le donner plusieurs fois à la même personne avec un succès prompt : mais ces cas sont rares, & dans les autres, il ne faut pas l'employer.

Les bains de jambes, les lavemens, les applications sur le front, que beaucoup de médecins conseillent, ne soulagent presque jamais, & fatiguent toujours. On auroit plus à espérer de la compression du nerf supra-orbitaire à la sortie du crâne, & elle a quelquefois fait du bien ; mais il faudroit pouvoir la faire au premier moment ; car dès que la douleur est décidée, les malades ne permettent plus qu'on les touche : dans les cas où les migraines seroient très-fortes, très fréquentes, & où rien ne les soulageroit, on pourroit le couper : les parties auxquelles il se distribue, tirent assez de nerfs de la septieme paire, de la seconde & de la troisieme cervicale, & d'autres en-

core, pour que leurs fonctions n'en fussent pas altérées.

M. SIGAUD de la Fond, dit avoir vu nombre de fois la migraine cesser, en appliquant pendant quelques momens le pole sud d'un petit barreau aimanté sur la partie affectée, & pendant que le visage du malade étoit tourné vers le nord (*o*). L'autorité d'un aussi bon observateur ne peut qu'encourager à réitérer ces essais.

Quand les migraines se dérangent, si c'est par un affoiblissement de l'estomac, par une diarrhée, par une suite d'un affoiblissement général, les amers, les bains froids, les eaux minérales peuvent y remédier; & je vis à Spa un malade dans cet état, à qui les eaux de la Geronstere faisoient le plus grand bien. On a vu plus haut une diarrhée de cette espece guérie par la thériaque des pauvres.

Quand quelqu'autre maladie fâcheuse succede à la migraine, on doit, dans le traitement, ne pas perdre de vue la cause premiere. Je conseillai à la dame

(*o*) *Elémens de physique théorique & expérimentale*, §. 957. Tom. 4. pag. 591.

dont la migraine avoit dégénéré en asthme convulsif, le lait d'ânesse pour tout remede, parce qu'il me parut qu'il étoit indiqué par toutes les circonstances de la maladie & de la malade, & qu'il auroit été indiqué même par la migraine; il lui fit le plus grand bien; mais pour le malade qui avoit des spasmes externes des muscles de la respiration, je joignis aux adouciſſans, les stomachiques, le kermès minéral à très-petites doses, & des frictions de l'épine du dos, qui raniment puissamment l'action des nerfs; & il s'en trouva fort soulagé: chez lui les adouciſſans seuls auroient eu des inconvéniens, que je n'avois pas craint pour la dame dont je viens de parler.

Je n'ai conseillé à celle qui est revenue au bout de neuf ans, qu'un régime très sévere, une vie très-active, & des poudres composées de magnésie & d'herbe de trefle de marais, dont je fais le plus grand cas. J'en fais infuser une demi-dragme, deux scrupules, une dragme même avec douze onces d'eau bouillante: on prépare l'infusion le soir; on laisse infuser pendant toute la nuit, & on la boit froide

le lendemain, un tiers à jeûn, une heure avant dîner, & une heure avant ſouper. On doit éviter avec le plus grand ſoin tous les remedes topiques, qui peuvent faire diſparoître la douleur : on en a déja vu de mauvais effets plus haut, & on lit dans SCHENCK l'hiſtoire d'un homme qui ſe guérit de la migraine par l'application de l'eau froide, mais qui, bientôt après, tomba dans une difficulté d'avaler.

Le *clou* eſt une douleur dans une petite partie de la tête, qui n'a pas plus d'un demi-pouce, tout au plus un pouce d'étendue circulaire ; qui n'a pas de ſiege bien fixe, mais qui cependant eſt plus ordinairement placé ſur les os pariétaux & ſur l'occipital, que ſur le frontal ou ſur les temporaux : cette douleur n'attaque preſque jamais que les femmes hyſtériques, rarement les hommes hypocondres. Je n'ai jamais vu qu'elle fût une maladie iſolée, comme la migraine : ainſi, on peut ne l'enviſager que comme un ſymptôme d'hyſtérie ou d'hypocondrie : elle a cependant des rapports avec la migraine ; c'eſt, de n'être jamais que d'un côté de la tête, & d'occaſionner des

douleurs très-vives, que SYDENHAM compare à celle d'une aiguille qu'on plongeroit dans les chairs; de dépendre d'un vice dans les premieres voies, & d'occasionner souvent des vomissemens de bile verte : elle n'a d'ailleurs aucune régularité dans sa marche, ni dans ses accès. J'ai vu quelques clous durer sept ou huit jours ; d'autres quelques minutes : souvent il change assez promptement de place ; mais je n'en ai jamais vu deux à la fois : il ne demande d'autre traitement que celui de la maladie principale.

" Le clou hystérique, dit M. RAULIN, qui cause de si vives douleurs, " provient des convulsions des mus- " cles extérieurs de la tête, qui se " contractent violemment plusieurs " ensemble, & excitent la douleur, " préciſément à l'endroit où leurs " fibres tendineuses s'entrecroisent, " & tiennent au péricrâne (*p*)".

L'œuf ne differe du clou que par sa forme, que son nom indique : ainsi c'est le même accident.

(*p*) *Traité des affections vaporeuses*, pag. 135.

§. Il y a des maux de tête, qui, ſans avoir le caractere diſtinctif de la migraine, de n'attaquer que d'un côté, paroiſſent cependant être la même maladie, & exiger le même traitement. Leurs périodes aſſez réglées, la ſenſibilité extrême & les autres ſymptômes nervins, la promptitude & la violence de la douleur, les vomiſſemens dans le plus fort de l'accès, le ſoulagement d'abord après, & enſuite un ſommeil qui tranquilliſe, ſont les ſymptômes qui font préſumer que, quoique toute la tête, ou quelqu'autre partie de la tête que les tempes, ſoient affectées, on doit cependant traiter cette maladie tout comme ſi c'étoit une migraine. J'en ai vu quelques-unes, & l'on trouve dans WEPFER deux obſervations que l'on pourroit, je crois, ranger dans cet ordre. Il l'indique lui-même pour l'une des deux (*q*), qu'il appelle *céphalalgie, ſemblable à une migraine*, dont elle avoit en effet tous les caracteres, excepté celui d'occuper ſeulement une moitié de la tête.

(*q*) *De morb. capit.* Obſ. 42. & 43.

Des migraines accidentelles.

§. On a vu plus haut qu'il y avoit des migraines accidentelles, c'eſt-à-dire des douleurs qui occupent la moitié de la tête, & qui ne ſont cependant point de vraies migraines, mais le ſymptôme d'une cauſe très différente de celle de la vraie migraine. Je ne dois point en traiter ici en détail; mais je crois devoir en préſenter les principales eſpeces, indiquées par M. SAUVAGES, & après lui, par M. SAGAR, afin de prévenir contre le danger de les confondre avec la vraie migraine (*r*).

L'*oculaire* eſt celle qui dépend de l'inflammation, de la ſuppuration, ou de quelqu'autre maladie de l'œil; c'eſt une des plus fréquentes; & l'on pourroit auſſi placer ici cette migraine intermittente, qui revient très-périodiquement tous les jours, ou tous les deux jours avec la fievre, & qui occaſionne des douleurs exceſſives dans l'œil, & d'un côté de la tête. Je l'ai dé-

(*r*) SAUVAGES, *Claſſ.* 7. *art.* 13. Tom. 2. pag. 54. SAGAR, *Syſtema morborum ſymptomatic.* pag. 229.

crite très-exactement dans l'*Avis au Peuple*.

L'*odontalgique* ou *dentaire*, eſt auſſi aſſez fréquente : & comme c'eſt de toutes ces fauſſes migraines celle qu'il eſt le plus aiſé de confondre avec la vraie, je rapporterai ici une obſervation de FABRI *de Hilden*, & une de FAUCHARD. Le premier vit une dame de Lauſanne, qui, depuis quatre ans, ſouffroit de violentes migraines du côté gauche, ſur-tout dès qu'il faiſoit froid ou humide ; on avoit eſſayé inutilement toutes ſortes de remedes : enfin FABRI ayant été conſulté, & ayant vu que la maladie avoit commencé par de vives douleurs de dents du même côté, qui avoient ceſſé peu-à-peu, il examina la bouche, & il jugea que la migraine dépendoit de ces dents cariées : il en arracha quatre, & la migraine finit. FAUCHARD a un chapitre entier (*s*), ſur les violentes douleurs de tête, occaſionnées par les dents : ſa premiere obſervation offre une douleur d'oreille très-opiniâtre, qui ne céda qu'à l'extraction

(*s*) *Chirurg. dentiſte*, chap. 33. tom. 1. pag. 411.

d'une dent gâtée du même côté ; & les obſervations ſuivantes préſentent les douleurs de tête les plus opiniâtres d'un côté, qui, après avoir réſiſté à tous les remedes, finirent dès que l'on eût jugé qu'elles dépendoient de la carie des dents, dont l'extraction les guérit d'abord.

La *ſinuale* eſt celle qui dépend de quelque maladie dans les ſinus frontaux, ſphénoïdaux ou maxillaires, dont l'irritation s'étend aux rameaux nerveux qui ſont le ſiege de cette maladie : ainſi l'engorgement, l'inflammation, la ſuppuration de ces parties peuvent occaſionner des douleurs parfaitement ſemblables à la migraine. On a vu à Strasbourg un ſoldat, qui, après une plaie à la tête, avec fracture, eut pendant trois ans une migraine cruelle, qui avoit réſiſté à tous les remedes, & qui ſe guérit, quand, après un fort éternuement, le malade eût rendu par les narines beaucoup de pus, dont l'écoulement dura vingt-quatre heures, & le laiſſa très-bien (*t*). Des cauſes de même eſpece, des exoſtoſes,

(*t*) SAUVAGES, ibid.

toſes, des ſquirres, des tumeurs aqueuſes, &c. placées au haut des narines, dans le ſac lacrymal, & dans toute la cavité du crâne, peuvent auſſi la produire; & j'ai vu un homme qui avoit habituellement la migraine, mais ſouvent fort légere, quelquefois très forte, du même côté où il avoit un polype au nez: il ne s'eſt plaint de la migraine que depuis qu'il s'étoit apperçu de l'exiſtence du polype.

C'eſt à cette eſpece de variété qu'il faut rapporter la migraine qu'éprouva une femme à qui on avoit abattu la cataracte, qui étoit remontée, & à qui il avoit fallu l'abattre une ſeconde fois: l'oculiſte travailla dans l'œil plus d'un quart-heure, avant que de pouvoir la remettre. Cette opération n'eut pas de ſuites fâcheuſes pour l'œil, il conſerva ſeulement un peu de facilité à larmoyer, qui n'empêchoit pas qu'elle n'en vît aſſez bien: mais au bout de huit jours, elle éprouva des douleurs très-cruelles de tout ce côté, ſur l'œil, au front & à la tempe, qui ceſſoient quelquefois tout-à-fait, mais qui redoubloient enſuite avec violence, & qui, malgré

beaucoup de secours, n'étoient pas finis au bout de trois mois (*u*).

On peut placer après la migraine sinuale, l'*insectale*, qui n'en est proprement qu'une variété, quoiqu'elle dépende de l'irritation du fond des narines ou des sinus, comme la précédente, mais d'une irritation produite par des insectes; & elle est prouvée par plusieurs observations indiquées par Mr. de SAUVAGES, & dont quelques-unes ont été discutées par M. MORGAGNI (*x*). M. BOERHAAVE lui-même en avoit vu un exemple bien marqué chez une jeune personne.

La *rénale* a déja été observée par BARTHOLIN, & depuis lui par BAGLIVI. Elle dépendoit d'un calcul dans les reins; & j'ai rapporté son observation en parlant de la sympathie des reins. La *coryzale* est celle qui dépend

(*u*) WEPFER, Obs. 53. pag. 143. Parmi les secours employés, il y en eut vraisemblablement de nuisibles, tels que les vésicatoires qui ne peuvent jamais être utiles dans des cas de cette espece.

(*x*) De SAUVAGES, ibid. 58. MORGAGNI, Epist. 1. §. 9. FABRI, Cent. 1. Obs. 8.

d'un ſimple rhume de cerveau; mais elle eſt très-paſſagere, & exige rarement aucun ſoin.

Une humeur de tranſpiration, ou quelque écoulement ſéreux dans le voiſinage, bruſquement arrêté, peut auſſi produire une douleur aiguë dans la moitié de la tête. Un homme, à la ſuite d'une légere fievre, avoit un peu de douleur & de bruit dans l'oreille droite; il ſurvint un écoulement ſéreux & long de cette même oreille, &, à la ſuite d'un froid vif, auquel il fut expoſé, une migraine du même côté, ſi violente qu'il ne pouvoit ni dormir, ni parler, ni mâcher, & qu'il avoit même beaucoup de peine à avaler. Cet état dura trois ſemaines, au bout deſquelles il ſurvint une parotide, & la migraine diminua à meſure que la parotide groſſiſſoit (*y*).

Je finirai l'hiſtoire de la migraine par une obſervation très-intéreſſante, qui ſe trouve parmi celles des médecins de Breslau (*z*). Un homme qui avoit eu une jeuneſſe fort libre,

(*y*) WEPFER, Obſ. 52. pag. 141.

(*z*) *Hiſtor. morb.* pag. 50.

tomba, à l'âge viril, dans des douleurs de coliques *atroces*, & enſuite dans une hémiplégie, dont les frictions mercurielles le guérirent. Il éprouva quelque temps après des douleurs cruelles de goutte; & n'ayant pas la force de les ſupporter, il ſe baigna, d'abord les pieds, enſuite, plus de quarante fois, tout le corps, dans de l'eau dans laquelle on avoit éteint de l'argent chauffé. Les douleurs de goutte paſſerent, mais à la place il éprouva des douleurs *ineffables* de tête, qui reviennent encore de tems en tems tout-à-coup, & qui excitent toute la pitié des aſſiſtans. Le mal commence par un larmoyement abondant, avec quelque choſe de convulſif dans les yeux; un bourdonnement dans les oreilles, du mal-aiſe dans l'eſtomac, & des urines crues: la douleur attaque plus ordinairement le côté gauche de la tête; mais tantôt dans un point, tantôt dans un autre, & commençant foiblement, elle fait bientôt des progrès rapides, & n'eſt jamais ſi violente que quand elle attaque la racine de l'œil: quelquefois elle s'étend aux mâchoires, aux levres, aux épaules juſqu'à la poitrine:

elle paſſe même auſſi au côté droit. Il ſe forme de tems en tems ſur la nuque, une tumeur rouge, extrêmement ſenſible, & que l'on ne peut pas toucher ſans occaſionner des douleurs extrêmes. Auſſi long-temps que la douleur dure, & ſa durée varie depuis douze heures juſqu'à cinquante, le malade ne peut ni voir la lumiere, ni ouvrir la bouche, ni reſpirer librement: quand elle eſt à ſon plus haut période, il ſurvient des vomiſſemens, & l'accès ſe termine par des urines chargées, qui dépoſent un ſédiment abondant: le malade reſte extrêmement foible, & ſi ſenſible qu'on n'oſe le toucher nulle part.

Il paroît que dans ce cas, le lait d'âneſſe, le kina, les eaux de Seltzer pour boiſſon, & de légers irritans habituels ſous la plante des pieds, étoient les remedes indiqués.

CHAPITRE XXIII.

Des maladies anomales & innominées de la tête : de l'hydropisie du cerveau, & des maladies produites par l'ergot.

ARTICLE I.

Des maladies anomales du cerveau.

§. IL s'en faut beaucoup que toutes les maladies aient une marche déterminée ; il y en a un grand nombre dont les symptômes irréguliers ne permettent pas de les placer dans aucune classe bien caractérisée : elles paroissent même appartenir, par différens symptômes, à des maladies assez différentes : & cette multitude de symptômes divers, qui en rend le traitement si difficile, dépend presque toujours de causes graves, qui en exigeroient un très-efficace.

Tous les viscères offrent des maladies de cette espece ; mais le cerveau

eſt celui qui en offre le plus grand nombre & les plus fâcheuſes. Ce ſont ces maladies que j'appelle *anomales* & *innominées*. Il eſt impoſſible d'en donner une deſcription générale complette; mais il me paroît important de préſenter quelques obſervations particulieres, auxquelles je joindrai quelques remarques ſur leurs caracteres, ſur leurs cauſes, & ſur les indications qu'elles offrent: je me bornerai à un très-petit nombre d'exemples, qui me paroiſſent ſuffiſans pour faire ſaiſir le caractere de toutes les autres. On verra que ce ne ſont proprement ni des maladies convulſives, ni des maladies paralytiques, mais qu'elles préſentent une ſucceſſion de preſque tous les ſymptômes de toutes les maladies de la tête; de vertige, d'apoplexie, de convulſion, de paralyſie, de douleurs, d'inſenſibilité, de délire, &c. & cette ſucceſſion d'apparences ſi différentes, pourroit entraîner dans une multitude d'erreurs dangereuſes de traitement, ſi l'on ſe laiſſoit toujours aller au ſymptôme préſent, & ſi l'on ne ſavoit pas s'impoſer la loi d'en chercher attentivement la

cauſe, & celle de ne rien ordonner de conſidérable, auſſi long-tems qu'on ne ſe croit pas ſûr de la connoître. Malheureuſement on a rarement la ſageſſe & le courage de prendre ce parti : plus la maladie eſt obſcure, plus on s'effraie : dans l'effroi on veut donner des ſecours, ſans ſavoir quels ſont les ſecours néceſſaires : on oppoſe des remedes actifs à des ſymptômes violens ; & il en réſulte une cure tout auſſi anomale que la maladie, dont l'effet ordinaire eſt, que ces maux-là, qui ſouvent dépendent d'une cauſe aſſez légere dans les commencemens, deviennent bientôt incurables, & finiſſent par être extrêmement cruels.

§. La premiere obſervation que je préſenterai, eſt celle d'un officier-général Hollandois : elle a été très-bien décrite par feu Mr. SWENCKE, qui n'a pu lui donner d'autre nom que celui d'une maladie rare. Un homme âgé de ſoixante ans, très-fort, très-bien portant, reçut un coup ſi violent à la tête contre un arbre, qu'il en fut renverſé : il perdit toute connoiſſance, & pendant plus d'une heure, on le crut mort ; mais après que l'on eût

pu le ranimer, il se trouva bien. Au bout de quelque tems, on remarqua qu'il faiſoit de fréquentes chûtes que ſes amis attribuoient à quelque légere cauſe externe, mais qui dépendoient vraiſemblablement de quelque légere attaque de vertige, puiſqu'il éprouvoit dans le même tems des mouvemens convulſifs dans pluſieurs parties. Au bout de deux ans, il eut une maladie très-grave, qui parut attaquer ſur-tout le cerveau, & tout le côté droit fut à demi paralytique; il ſe remit cependant; mais le malade reſta ſujet à des vertiges, à des peſanteurs de tête qui l'attaquoient tout-à-coup, à des engourdiſſemens de quelques membres, à des foibleſſes de vue, à des embarras de langue. Il fut une fois jetté à terre ſur le viſage, ou par une ſuite de ſa foibleſſe, ou par un mouvement convulſif; il eut l'automne ſuivante une fauſſe paralyſie de la langue, accompagnée de mouvemens convulſifs dans le viſage: il éprouva enſuite différentes attaques plus fortes de vertige, de gonflemens d'eſtomac, d'abattement, de foibleſſe, d'aſſoupiſſement, de fourmillemens

très-incommodes dans les jambes: il se formoit dans différentes parties des taches pétéchiales, la disposition au sommeil augmentoit, & le sommeil n'étoit jamais tranquille; le poulx s'affoiblissoit: d'ailleurs les autres fonctions étoient assez régulieres, & tous les viscères paroissoient en bon état. Enfin les forces du corps se perdirent totalement, celles de l'esprit s'affoiblirent, les yeux se ternirent, la vue se perdit, & il périt au bout de quatre ans, passés dans une alternative de presque toutes les lésions nerveuses, sans aucun accident bien violent, & sans avoir reçu que de bien foibles soulagemens des remedes les plus sagement ordonnés par MM. DUBY & SWENCKE, & par M. BOERHAAVE lui-même. La cause du mal se trouva dans le crâne: le cervelet étoit sain, mais le cerveau étoit dur, sec, comme tendineux, & entouré d'une quantité considérable de sérosités, qui distendoit extrêmement la pie-mere, & qui montoit au moins à dix onces. On voit que tous les accidens dépendent de la légere lésion que reçut la pie-mere dans le moment du coup, & que

de cette léſion, augmentée peu-à-peu, ſont nés l'épanchement, l'altération du cerveau, & tous les dérangemens que j'ai expoſés (*a*).

WILLIS nous a conſervé l'obſervation d'un homme, qui éprouva pendant douze ans, des accidens convulſifs, très-variés & très-douloureux, qu'on ne pouvoit adoucir qu'en le tenant dans un mouvement preſque continuel, & qui étoient quelquefois ſi violens, qu'il étoit baigné d'une ſueur dont l'âcreté rongeoit les linges, & qu'il paroiſſoit à la mort: il étoit ſouvent tourmenté par une cardialgie cruelle. Enfin il s'y joignit une paralyſie générale, puiſqu'elle occupoit la langue, les bras, les jambes, & ne lui permettoit aucun mouvement (*b*). Mais malgré la paralyſie, les ſpaſmes augmentant avec l'âge, lui ôterent entierement le ſommeil; ils gagnerent la poitrine, lui donnerent

(*a*) Th. SWENCKE *rari caſus explicatio anatom. medic.* 12. *la Haye* 1733.

(*b*) Une joie vive lui rendoit l'uſage de tous ſes membres; il pouvoit marcher ſeul & bien, mais ſeulement pour une minute.

des accès d'asthme, & enfin il périt étique. Le cerveau se trouva extrêmement rapétissé, très-mou, & inondé de sérosités.

Une femme, observée par le même médecin, eut pendant longues années une succession de maux de nerfs, qui l'attaquoient sur-tout le matin à son réveil; circonstance qui dénote assez généralement un vice dans le cerveau: on trouva aussi dans le cadavre tous les vaisseaux du cerveau engorgés, & toute sa substance amollie & inondée.

J'ai sous les yeux un mémoire pour une femme, qui ayant fait, il y a deux ans, une chûte d'une dixaine de pieds de hauteur, sur un plancher, n'eut d'abord de mal apparent qu'à une épaule; mais elle conserva cependant des vertiges & de la foiblesse pendant quelques jours. On la fit saigner; elle fut mieux: au bout de quelques mois elle perdit le sommeil, sa vue s'affoiblissoit pendant quelques jours & revenoit ensuite: elle étoit triste & foible: tout-à-coup, six mois après la chûte, elle perdit la parole pendant quelques jours, & la

recouvra assez bien : trois semaines après, elle eut un tremblement général, sans froid, qui dura quinze ou seize heures, & sa vue resta très-obscure pendant huit ou dix jours : après un nouvel intervalle de bien, qui dura peu, il survint des convulsions très-fortes & accompagnées de délire, qui durerent plus de quatre heures, & se reproduisirent, presque sous la même forme, cinq fois dans l'espace de six semaines. Le dernier accès la laissa paralytique du bras, & dans une agitation d'esprit presque continuelle, & qui souvent tient du délire : elle parle mal : elle voit bien d'un des yeux, mais rien de l'autre, sans qu'il y ait aucun vice apparent : elle étoit réglée, & les fonctions ne se faisoient pas mal à l'époque où je fus consulté. Tous ces cas & un grand nombre d'autres très-ressemblans, tels qu'on en trouve dans les collecteurs, & tels que tous les médecins sont appellés à en voir, ne tiennent à aucune maladie particuliere du cerveau, mais annoncent évidemment une lésion considérable dans cet organe. Et comme dans presque tous les cas

dont j'ai eu connoiſſance, la marche du traitement a preſque toujours été très incertaine, & même erronée, il me paroît néceſſaire de préſenter ici quelques réflexions ſur leur traitement.

§. D'abord il eſt très-important de ne pas ſe méprendre entre ces maladies & les maladies purement hyſtériques, qui, comme on le verra dans le chapitre où j'en traiterai, jouent toutes les maladies du cerveau; délire, inſomnie, aſſoupiſſement, apoplexie, paralyſie, convulſions variées à l'infini, ſans un danger bien grand, & ſouvent ſans qu'il y ait aucun vice dans le cerveau; mais pour peu que l'on ſoit familiariſé avec les maux de nerfs, cette mépriſe eſt facile à éviter.

En général les perſonnes qui ont quelque vice organique dans la tête, ne parviennent jamais à cette intégrité de force, à ce même bon viſage, à ce même naturel dans les yeux, à ce bien-être complet dans lequel les malades qui n'ont qu'une extrême mobilité ſe trouvent quelquefois, au moment même où les accès les plus ef-

frayans viennent de finir : leur ſommeil eſt rarement auſſi tranquille, ils ſont volontiers un peu triſtes ; ils n'ont pas bon viſage, leur eſtomac ſe dérange quelquefois ſans cauſe apparente, leur nutrition ne ſe fait pas auſſi bien ; ils maigriſſent inſenſiblement ; des mouvemens convulſifs très-légers & très-paſſagers dans quelques parties, de légeres paralyſies dans d'autres, ſont encore des ſymptômes qui ſervent à faire préſumer quelque vice dans le cerveau ; & l'on a vu plus haut tous ces ſymptômes, parmi les ſymptômes précurſeurs de l'apoplexie.

Une ſeconde réflexion, c'eſt que comme beaucoup de cas de cette eſpece ſont une ſuite de quelqu'accident externe négligé, on ne peut trop prendre de précautions après ces accidens, pour s'aſſurer ſi le cerveau n'eſt point intéreſſé ; & lors même que tout fait préſumer qu'il ne l'eſt pas, ſi le coup, la chûte, la ſecouſſe, ont été un peu forts, je me ſuis toujours bien trouvé d'une ſaignée, à moins qu'elle ne fût tout-à-fait contr'indiquée ; d'un retranchement très-conſidérable d'alimens pendant une

quinzaine de jours ; de quelques délayans, & d'un ou deux laxatifs. En désempliſſant conſidérablement les vaiſſeaux, & en diminuant la preſſion du ſang ſur le cerveau, on peut être preſqu'aſſuré que la nature remédiera aux légeres léſions que ce viſcere peut avoir éprouvé : quelques gouttes de ſéroſité épanchée, s'il y en a eu, ſe réſorberont ; les embarras ſe diſſiperont, les vaiſſeaux reprendront leur ton, au lieu que, ſans ces précautions, ces germes inſenſibles auroient amené les maux les plus fâcheux. Parmi pluſieurs cas de cette eſpece, j'en choiſirai un qui me paroît pouvoir être utile. Un jeune homme Ruſſe, âgé de dix-neuf ans, fut jetté rudement à terre par ſon cheval & traîné l'eſpace de huit ou dix pas ſur un terrein, qui, quoique fort dur, n'étoit point pierreux ; il étoit à un quart de lieue de la ville, où on l'apporta d'abord. Il n'avoit d'autre mal extérieur que trois légeres écorchures au viſage, au menton, à la joue & ſous un œil ; une quatrieme à une main ; une échimoſe à un bras, & une autre à un genou ; mais il n'avoit aucun ſentiment quelcon-

que : ſa reſpiration étoit aiſée & ſon poulx plutôt petit que fort. Je lui fis une ſaignée de douze onces, & immédiatement après je fis raſer la tête, que l'on enveloppa depuis les ſourcils juſqu'à la nuque, dans des compreſſes trempées dans une forte décoction de fleurs de mille-pertuis & de ſureau, ſur quarante onces de laquelle on mit deux onces de vinaigre & deux dragmes de nitre. Le poulx s'éleva un peu trois heures après la ſaignée, & j'en fis faire une ſeconde de dix onces : dix heures après cette ſeconde, on en fit une troiſieme, après laquelle il fit une profonde inſpiration, & on s'apperçut qu'il avoit uriné. On lui donna avec un biberon quelques onces de décoction de racine de chiendent avec de l'oxymel, qu'il avala ; & dès-lors on continua réguliérement trois onces de cette boiſſon toutes les heures ; trois fois par jour on lui ſubſtituoit un peu de grus. Vingt-quatre heures après la troiſieme ſaignée, j'en fis faire une quatrieme, & l'on continuoit les fomentations très-réguliérement : quatre-vingt heures après la chûte, il entr'ou-

vrit les yeux au moment où on lui donnoit à boire, & fit un léger mouvement dans son lit, on lui tira encore huit onces de sang. Dix heures après il regarda, & continua de tems en tems à regarder avec un peu plus de connoissance. Il avoit toujours uriné, mais n'avoit point eu de selles: un lavement lui en procura une considérable, & ensuite il prit un peu de moiteur. Six heures après, il nomma le domestique qui lui donnoit à boire, regarda avec surprise le chirurgien qui étoit à côté de lui, & demanda son gouverneur. La sueur continua, quand elle parut diminuer, on changea les linges, & il aidoit un peu au mouvement: il connut, il parla, mais foiblement. Un lavement réitéré amena une autre évacuation plus considérable: il s'apperçut qu'on lui avoit coupé les cheveux, & se chagrina un moment; on lui donnoit un peu plus de nourriture. Le neuvieme jour il fut parfaitement éveillé pendant quinze heures, & causoit très-bien: il fit un sommeil doux de sept heures, & se trouva à son aise. Il désira de se lever: je lui fis faire encore une petite

saignée, avant que de lui laisser prendre aucun mouvement : on continua les fomentations jusques au seizieme jour ; je le purgeai, j'augmentai un peu la nourriture, & les forces revenoient journellement : au bout de cinq semaines, il étoit aussi bien portant qu'il l'eût jamais été, & sur-tout il étoit infiniment plus gai ; il resta encore ici quelques mois, & j'ai su que quatre ans après, il continuoit à jouir d'une excellente santé. On ne peut douter qu'il n'y eût ici un engorgement bien fort, ou un épanchement ; il n'est cependant resté aucune suite fâcheuse, parce que l'on a fait tout ce qu'il falloit pour dissiper le mal, de quelque nature qu'il fut. Un mal beaucoup plus léger, abandonné à lui-même, auroit sans doute amené des accidens du genre de ceux qu'éprouva le général KEPPEL.

Une troisieme réflexion, c'est que quand le mal n'a pas été soigné d'abord, dès que l'on s'apperçoit de quelques symptômes, il faut recourir à la même méthode. Je vis il y a plusieurs années, un tonnelier âgé d'environ cinquante ans, qui ayant fait une

chûte sur un escalier, se luxa un pied ; il s'étoit trouvé fort étourdi, sans perdre cependant connoissance ; on lui avoit fait boire du saltranc, & l'étourdissement s'étoit dissipé, ou il n'y avoit plus fait d'attention. Le pied avoit été bien remis ; & il avoit repris son travail depuis plus de trois mois, quand il fut pris de vertige, de douleurs au fond des yeux & de bruits dans les oreilles, pour lesquels on lui donna mal-à-propos un émétique ; les vertiges augmentoient & le mettoient en danger de tomber plusieurs fois par jour. Je lui conseillai une forte saignée, du petit lait avec du nitre, de suspendre tout travail, & de ne vivre que de trois petites soupes aux herbes, peu grasses, & de quelques cerises ; il eut assez de sens pour observer régulièrement cette direction. La saignée le soulagea ; je lui en fis faire une seconde de huit onces le sixieme jour, & une troisieme le douzieme ; je le purgeai le lendemain ; & le dix-septieme jour de ce régime, après avoir eu un frisson la veille & un peu de chaleur dans la nuit, il tomba dans une sueur abondante, qu'il entretint pendant près de deux

jours avec du ſureau & du miel ; quand elle eût fini, il éprouva un ſentiment de bien être qui l'aſſura de ſa guériſon ; & dès-lors en effet il s'eſt porté à merveille.

Si le mal ne vient pas d'accidens externes, il faut d'abord s'aſſurer s'il n'y a point de complication, & ſur-tout point de vice dans le foie, qui ſeroit un obſtacle à la guériſon ; & quand on n'en trouve que dans le cerveau, on doit chercher à découvrir s'il dépend de plethore ou de ſéroſités, de pus ou de quelque vice organique, tels qu'obſtruction, endurciſſement, tumeur, carie. Je ſais que cette découverte eſt extrêmement difficile, ſur-tout pour les dernieres cauſes : on peut cependant s'aider de quelques remarques, qui peuvent donner beaucoup de plauſibilité aux conjectures. Le tempérament du malade, l'hiſtoire des maladies qu'il a eues, ſon genre de vie, ſes alimens, ſes boiſſons, ſon âge, ſon poulx ſur-tout, l'époque du commencement du mal, les différentes cauſes qui paroiſſent augmenter ou diminuer les accidens, ſervent réellement à juger avec aſſez de con-

fiance s'il y a plethore dans le cerveau, ou si l'on doit accuser un excès d'humidité, ou quelqu'épanchement séreux, qui peut être produit dans la tête par plusieurs causes, & auquel de fréquentes attaques d'oppression, un gros goître, les glandes du cou engorgées, conduisent souvent. Des maladies inflammatoires ou aiguës quelconques mal terminées; la petite vérole, une maladie purulente, dans laquelle les évacuations ont fini sans causes, peuvent faire soupçonner un abcès, qui quelquefois n'occasionne d'autres symptômes qu'un mal de tête habituel, une envie de dormir sans le pouvoir, un poulx assez vîte, des sueurs fréquentes à la tête & une grande foiblesse; accidens qui permettent cependant aux malades d'être levés quelques heures, de causer, mais peu, & de prendre quelques alimens, mais sans plaisir.

Les obstructions partielles, les squirres, les exostoses, les caries n'arrivent guere qu'après les accidens externes, ou dans les maux vénériens.

Dans les cas où l'on soupçonne la distension des vaisseaux par le trop de sang, & qu'il est à craindre que

les vaiſſeaux n'aient été dilatés, & ne ſoient reſtés variqueux, il faut 1°. s'impoſer la loi d'obſerver une très-grande ſobriété. 2°. Se mettre à un régime abſolument végétal, s'interdire même le lait. 3°. Se faire ſaigner de temps en temps au bras, ou ſe faire appliquer quelques ſangſues. 4°. Augmenter une fois par ſemaine la liberté du ventre par l'uſage de la crême de tartre, ou d'une infuſion de tamarins. 5°. Eviter tous les mouvemens violens, le ſoleil, les appartemens chauds, l'application, en un mot tout ce qui peut porter le ſang à la tête. J'ai vu dans un grand nombre de cas cette méthode avoir les ſuccès les plus heureux: mais de tous, le plus frappant, eſt celui d'un homme de cinquante-trois ans, qui avoit été très-fort & très-robuſte, & ſujet à des hémorragies très-conſidérables juſqu'à l'âge de trente ans, enſuite à des hémorroïdes: il avoit fait des excès conſidérables en vin, en liqueurs, en fatigues, en veilles, & il avoit eu, il y avoit trois ans, des chagrins, dont un des effets avoit été de ſupprimer totalement les hémorroïdes: un an

après il avoit été attaqué tout-à-coup de vertiges violens, pour lesquels on lui avoit fait une saignée qui le soulagea : trois mois après, le même accident revint, mais plus fort & avec un embarras de langue, & une extrême foiblesse des jambes : on lui fit une très-petite saignée & on lui donna un émétique. Il fut pendant quelques jours très-foible, si dégouté & si altéré qu'il ne prit que de l'eau, & il se trouva mieux : on le repurgea encore sans beaucoup d'effet. Il se rétablit, & fut passablement pendant une couple de mois ; ayant cependant toujours mal à la tête, dormant peu, & ne pouvant pas s'occuper long-tems.

Dix semaines après la derniere attaque, il éprouva un vertige plus fort, & perdit l'usage d'un bras : il se fit faire une forte saignée sans conseil, & ces accidens passerent ; mais le mal de tête resta plus fort, & la tristesse augmentant aussi, il se livra encore davantage au vin. Le mal de tête & l'insomnie augmenterent, les vertiges étoient presque continuels : on employoit des sels volatils, des spiritueux, des

des véſicatoires, des fomentations ſpiritueuſes ſur la tête & ſur l'épine du dos. Il eut dans l'eſpace de ſix ſemaines, cinq attaques de fortes convulſions dans un bras; & au bout de ce terme il eut, deux heures après s'être couché & avoir été fort inquiet, une attaque de convulſions générales, ſans perdre cependant totalement la connoiſſance; ſa langue reſta fort embarraſſée pendant une douzaine de jours, & ſa triſteſſe fut ſi grande qu'elle reſſembloit ſouvent à une eſpece de délire; ſa mémoire parût ſouffrir, & il ne pouvoit plus s'occuper. Le peu d'alimens que le dégoût lui permettoit de prendre, & beaucoup de purgatifs parurent un peu débarraſſer la tête : il en ſouffroit moins, & ſa mémoire ſe rétablit paſſablement; mais on lui donna beaucoup de teinture de ſuccin, qui ramena trois attaques de convulſions générales; le bras gauche fut de nouveau paralytique, & la triſteſſe alloit à une apathie qui tenoit de l'inſenſibilité. Ce fut à cette époque que l'on me conſulta. J'ordonnai 1°. le régime végétal, l'eau pour ſeule boiſſon, trente onces de petit lait clair

& une dragme de sel de sedliz tous les matins. 2°. Une saignée de dix onces d'abord : huit jours après une de huit, réitérée de quinze en quinze jours, pendant trois mois, & le lendemain de chaque saignée un laxatif. Je défendis tout autre remede; & au bout de trois mois, le malade avoit perdu entierement les vertiges & les convulsions : les maux de tête étoient très-tolérables & point continus; il dormoit quelques heures, la tristesse étoit fort diminuée, la mémoire bonne, & les forces se rétablissoient tous les jours, excepté celles du bras paralytique, qui augmentoient bien aussi, mais peu; je conseillai de continuer le même régime, de ne saigner & purger que de six en six semaines, & de continuer le petit lait. Au bout de quatre mois, on me manda que le malade n'avoit plus de maux, excepté quelquefois mal à la tête, & encore un peu d'engourdissement dans le bras: je me bornai à conseiller le même régime; & depuis lors je n'ai pas ouï parler de sa santé : mais quelques années après, un autre malade m'écrivit qu'il me consultoit par son con-

ſeil; ce qui me fit penſer qu'il continuoit à être bien. La plus ou moins grande force des accidens doit décider du nombre des ſaignées, de la quantité du ſang qu'on doit tirer à chaque ſaignée, & de l'auſtérité du régime : mais tous les ſtimulans quelconques, & même toutes les eaux minérales, doivent être abſolument défendus.

Dans les cas où il y a ſoupçon de ſéroſité, épanchée ou ſurabondante, le régime doit être ſobre, compoſé de viandes légeres roties, & de quelques végétaux ſavoureux; on doit ordonner une boiſſon un peu ſtimulante & diurétique, telle que la tiſanne des cinq racines apéritives, adoucie avec du ſirop des mêmes racines, quelques priſes de ſel d'abſynthe, des purgatifs hydragogues & un ſéton; la tête doit être raſée & frottée tous les matins : on peut enſuite la couvrir d'un emplâtre de bétoine. L'indication ſe réduit ici à déſemplir les vaiſſeaux, & à ſolliciter toutes les ſécrétions qui peuvent diminuer la quantité des liquides, afin de faciliter par-là l'abſorbtion de celui qui ſurabonde, & de mettre la nature à même de développer ſes reſſources;

mais tout ce qui peut porter le sang à la tête, beaucoup de toniques, des spiritueux, des douches doivent faire & font ordinairement plus de mal que de bien.

Une matiere purulente, formée dans le cerveau, élude sans doute tous les secours de l'art, & doit être abandonnée à ceux de la nature, qui en a trouvé quelquefois d'efficaces : tout ce que l'on peut faire, c'est d'observer une grande sobriété & une grande tranquillité; de faciliter toutes les sécrétions, & sur-tout les selles & les urines, & de donner quelque boisson anti-putride. Mais il faut remarquer que le vrai pus est rarement une cause chronique; il succède, comme je l'ai dit, à des maladies aiguës; & quoique les premiers symptômes de la maladie finissent, il subsiste toujours de la nevre, & au bout de dix, quinze, vingt, trente jours tout au plus, l'abcès se rompt, & le malade meurt dans quelques minutes.

Quand tous les symptômes annoncent une cause fixe dans le cerveau, qui ne paroît tenir ni à la pléthore, ni à une humeur séreuse, ni à la pu-

rulence, on peut soupçonner quelqu'un de ces vices dans les solides, dont j'ai parlé plus haut; & dans ce cas-là, il faut examiner avec le plus grand soin, s'il n'y a point de virus vénérien; & si l'on a lieu d'en soupçonner, on dirige le traitement en conséquence. Si l'on n'en trouve point d'indice, il faut alors se borner à un régime très simple, & à une boisson abondante d'une légere tisanne des bois : quelquefois il se développe, au bout d'un certain tems, des symptômes qui décelent la vraie cause. Il y a plus de vingt ans qu'un de nos plus habiles chirurgiens me pria de voir une dame, qui étoit revenue d'un voyage en Angleterre avec de très-violens maux de tête, & surtout une douleur fixe, deux grands doigts au-dessus du sourcil gauche, à laquelle s'étoient joints successivement des insomnies opiniâtres, des mouvemens convulsifs dans différentes parties, des engourdissemens dans d'autres, la perte de cet œil, la fievre, des momens de désespoir; on avoit tenté inutilement tous les remedes. Je crus qu'une exostose vé-

nérienne de l'os frontal pourroit être la cause de ce mal : elle fut rejettée. Je me bornai à conseiller quelques bains tiedes, & je ne revis plus la malade. Quinze jours après il se manifesta une tumeur extérieure, précisément à l'endroit douloureux ; le chirurgien commença à adopter mon soupçon ; & quelques jours après, le mal de gorge & l'ulcération qui lui succédèrent, ne laissèrent plus de doutes ; mais tous les accidens empirerent si rapidement, que les remedes ne purent rien faire : la tumeur du front s'enflamma & se gangrena, la moitié du coronal se trouva cariée, il sortit une grande quantité de sanie, & la malade mourut dans les défaillances & les convulsions.

ARTICLE II.

De l'hydropisie du cerveau.

§. Je n'ai parlé jusqu'à présent dans ce chapitre que des maladies anomales de la tête, & parmi leurs causes, j'ai placé les sérosités épanchées dans le cerveau ; mais cette sérosité

forme quelquefois une maladie qu'on appelle plus particulierement *hydropisie du cerveau*, dont il est naturel de parler ici, quoiqu'elle soit très-rare chez les adultes.

Elle a été si bien décrite par Mr. WHYTT, que je ne puis mieux faire que de présenter tout ce qu'il y a d'essentiel dans son ouvrage (*c*).

Cet habile médecin n'appelle hydropisie de cerveau, que la maladie occasionnée par l'eau épanchée dans les ventricules du cerveau; c'est, dit-il, la quatrieme espece d'hydrocéphale. Dans la premiere, l'eau est épanchée dans la membrane cellulaire des tégumens; dans la seconde, entre le crâne & la dure-mere; dans la troisieme, entre la dure & la pie-mere; & enfin dans la quatrieme, l'épanchement se fait dans les ventricules, immédiatement sous le corps calleux: c'est la plus fréquente, la plus fâcheuse, & la plus mal observée. HIPPOCRATE & CELSE ne paroissent pas en avoir parlé; AETIUS & PAUL d'*Egine*, qui, comme eux, parlent d'hy-

(c) *Observations on the dropsy in the brain* 6°. Edin. 1768.

dropisie de cerveau, n'ont pas mieux connu qu'eux cette espece; MERCURIAL n'en a parlé qu'en l'envisageant comme cause d'apoplexie; & quoique WEPFER rapporte plusieurs cas dans lesquels il y a eu de l'eau dans les ventricules du cerveau, & que M. BOERHAAVE en parle comme d'une des especes d'hydrocéphale, ni l'un ni l'autre n'ont donné les signes qui la caractérisent, & qui la distinguent des autres maladies du cerveau; & M. PETIT, qui a donné un mémoire sur l'hydrocéphale (*d*), & qui n'a jamais trouvé d'eau dans le crâne, excepté dans la cavité des ventricules, ce qui lui fait croire que les autres hydrocéphales internes sont très-rares (*e*); M. PETIT, dis-je, a mieux détaillé les symptômes qu'il a observés; mais ces symptômes ne sont pas tous les mêmes que ceux qu'a vu M. WHYTT. Voici la description de M. PETIT dans ses propres termes.

(*d*) *Mém. de l'Acad.* 1718.

(*e*) Ils ne sont point aussi rares qu'il le croit; & quoique le hasard ne lui en eût point présenté, ils sont assez frequens, & très-souvent les différentes especes sont compliquées.

« L'hydrocéphale eſt une tumeur aqueuſe de la tête, qui attaque plus ſouvent les jeunes gens que les adultes : les auteurs en reconnoiſſent de pluſieurs eſpeces, eu égard à la ſituation des eaux : ils en ont admis une externe & trois internes. Dans la premiere de celles-ci, les eaux ſont épanchées entre le crâne & la dure-mere ; dans la ſeconde, les eaux ſont entre la dure & la pie-mere ; & la troiſieme n'eſt que l'augmentation exceſſive des eaux, qui ſont naturellement dans les ventricules du cerveau. Celle-ci eſt la ſeule que j'aie reconnu dans la pratique de la chirurgie, ou dans l'ouverture des cadavres ; ce qui me fait croire que les autres eſpeces ſont très-rares.

Aux enfans qui ſont dans le ſein de leur mere, cette maladie eſt quelquefois la cauſe de la difficulté qu'ils ont à ſortir ; ce qui nous oblige de percer la tête pour en faire ſortir les eaux, & faciliter l'accouchement.

A la ſuite des douleurs de dents, aux affections vermineuſes, aux fortes convulſions qui affligent les enfans, il ſurvient quelquefois l'hydrocé-

phale. Cette maladie arrive auſſi à ceux qui ont quelque vice de la lymphe, des obſtructions aux glandes conglobées.

Voici les ſignes de cette maladie, depuis ſes prémices juſqu'à ſon plus funeſte degré.

Ceux qui commencent d'en être attaqués, ont des convulſions légeres à la bouche & aux paupieres; ils mordillent leurs levres, grincent les dents, & ſe frottent le nez comme dans l'affection vermineuſe : ils ont le ventre pareſſeux, ou ſont trop dévoyés, & l'aſſoupiſſement, plus ou moins fort, ſelon le degré de l'épanchement, les accompagne toujours.

Ils ſont foibles, languiſſans, triſtes & pâles; ils ont l'œil morne, la prunelle dilatée, les futures écartées, les os s'émincent, deviennent mous, & ont des figures irrégulieres : le nez s'enfonce, le front s'éleve, les yeux ſemblent ſortir de la tête, laquelle devient monſtrueuſe & d'un poids inſupportable : elle creve quelquefois, & le malade meurt peu après (f) „.

Les remarques de M. WHYTT

(f) *Mém. de l'Acad.* 1718. pag. 121.

ſont : 1°. que cette deſcription ne caractériſe pas aſſez bien la maladie. 2°. Qu'il n'a jamais vu des mouvemens convulſifs que ſur la fin de la maladie; au lieu que M. PETIT les a vus dès le commencement. 3°. Que les malades qu'il a obſervés, loin d'être aſſoupis dans les commencemens, étoient au contraire trop éveillés, & ne pouvoient pas dormir. 4°. Que quant à l'égard des futures, il ne peut avoir lieu que chez les très-petits enfans, chez leſquels il n'a jamais obſervé cette maladie (*g*); de vingt ſujets qu'il en a vu mourir, tous étoient depuis l'âge de deux ans juſqu'à ſeize; un ſeul n'avoit pas ſix mois. Enfin M. PETIT n'a point fait mention de l'averſion pour la lumiere, du bégayement & des variations dans le poulx (*h*). M. WHYTT ajoute que ſi une

(*g*) VESALE, dit M. WHYTT, parle d'un enfant de deux ans, qui avoit la tête fort groſſe, & dont les ventricules du cerveau contenoient neuf livres d'eau; mais c'étoit un cas très-extraordinaire, & ſans doute l'épanchement avoit commencé dès les premiers mois de la vie.

(*h*) En général il paroît que M. PETIT

maladie, ſi fréquente de nos jours, a été ſi imparfaitement décrite, c'eſt ſans doute, parce que généralement on l'a regardée comme une fievre qui ſe terminoit par un coma, & que rarement on a ouvert les cadavres : mais je crois qu'il y en a une raiſon plus ſimple ; c'eſt que cette maladie ne ſe préſente pas auſſi ſouvent ailleurs qu'elle s'eſt préſentée à Edimbourg, & que, par-là même, d'autres médecins n'ont pas pu l'obſerver auſſi exactement que lui. Si une maladie qui a beaucoup de rapports avec une autre eſt rare, on eſt porté à l'enviſager comme une variété de celle avec laquelle on lui trouve ces rapports : ce n'eſt qu'en la voyant ſouvent que la régularité de ces diſſemblances, que l'on avoit cru des variétés, prouve qu'elles ſont des caracteres eſſentiels, qui conſtituent une maladie d'un autre genre. Je paſſe à la deſcription de M. WHYTT.

Les premiers ſymptômes, & ils paroiſſent quatre, cinq, ſix ſemaines,

n'avoit pas aſſez vu de ces maladies, pour en avoir acquis une idée bien exacte ; ſa deſcription même le prouve.

quelquefois même beaucoup plus longtems avant la mort, sont l'abattement, la perte d'appétit, la pâleur, la maigreur, & une légere fievre, qui quelquefois a des redoublemens forts, mais ordinairement irréguliers : quelquefois cependant ils viennent assez régulièrement sur le soir ; & alors on prend la maladie pour une fievre nerveuse ou vermineuse. A cette époque le poulx a ordinairement 110, 120, quelquefois jusqu'a 140 battemens par minute, mais rarement il est assez plein pour indiquer une saignée : l'appétit se perd de plus en plus, la langue est souvent blanche, quelquefois cependant fort nette, & vers la fin de la maladie elle acquiert cette rougeur qui annonce des aphtes ; les malades sont altérés, ils vomissent souvent une ou deux fois par jour, ou une fois tous les deux jours ; ils se plaignent d'une douleur au front au-dessus des yeux ; quoiqu'ordinairement resserrés, ils ont quelquefois des retours de diarrhée ; les purgatifs agissent ordinairement peu ; ils ont quelquefois des tranchées : foibles, découragés, tristes,

abattus (*i*), ils reſtent volontiers au lit ſans aucune diſpoſition au ſommeil; ils ont peine à ſoutenir la lumiere, & ſe plaignent quand on approche la chandelle de leurs yeux; ils ſe grattent volontiers le nez & grincent les dents dans le ſommeil, comme quand on a des vers. C'eſt-là ce que M. WHYTT enviſage comme le premier état de la maladie, qui eſt aſſez difficile à diſtinguer des fievres lentes, nerveuſes ou vermineuſes, ou de celles qui ſont entretenues par quelque vice dans les inteſtins.

Dans le ſecond état, le diagnoſtic devient beaucoup plus aiſé; mais avant que de le décrire, cet habile médecin remarque, qu'il n'a vu que deux malades qui n'euſſent pas les vomiſſemens dans le premier ou dans le ſecond état. Le premier étoit une jeune fille de huit ans, qui ne vomit que trois jours, & n'éprouva le mal de tête que douze ou quatorze jours avant ſa mort; au lieu que tous les autres l'éprouvent pendant pluſieurs ſemai-

(*i*) Ces quatre mots ſont ceux qui rendent le mieux le ſens de *low ſpirits*.

nes, & quelquefois plusieurs mois; elle supportoit aussi beaucoup mieux la lumiere que les autres : le second étoit un garçon de onze ans, qui ne vomit jamais & qui n'eut point mal à la tête : mais en général les vomissemens, le mal de tête, & la crainte de la lumiere sont les symptômes caractéristiques de cette période.

La seconde est marquée par un caractere bien sensible & bien distinctif : le poulx, qui étoit vîte & régulier devient irrégulier & lent; elle commence environ trois semaines, quelquefois quinze jours avant la mort; & non-seulement le poulx est plus lent que dans le premier état, mais plus même que dans la santé. Chez une jeune fille de treize ans, dont le poulx avoit été pendant quinze jours à 100, il tomba neuf jours avant sa mort à 84, le lendemain à 70, & le troisieme jour à 60, & devint plus irrégulier, à mesure qu'il devenoit plus foible. Un jeune homme de seize ans, qui avoit eu le poulx fievreux pendant plusieurs semaines, ne l'eut plus qu'à 68, quinze jours avant sa mort; deux jours après il tomba à 60, &

une fois à 50: chez une fille de sept ans de qui le poulx battoit 150 fois le seizieme jour avant sa mort, il fut le lendemain plus lent que dans l'état de santé, & très-irrégulier. J'omets les autres exemples; M. WHYTT en rapporte plusieurs, & les termine en disant, que de tous les malades qui ont eu de l'eau dans le cerveau, il n'y en a eu qu'un dont le poulx ne soit pas revenu à son état naturel. Dans cette seconde période, la plupart des symptômes de la premiere subsistent; mais les malades sont plus foibles & ne peuvent pas se tenir assis; ils dorment cependant peu; ce n'est que vers la fin qu'ils commencent à s'assoupir; on les entend gémir, sans qu'ils puissent articuler ce qui leur fait mal; souvent leurs yeux se portent sur leur nez, d'autres fois ils louchent en dehors, quelquefois ils voient les objets doubles. Vers la fin de cette période, quelques-uns tombent dans des rêveries, & poussent des cris comme s'ils étoient effrayés; ils rendent quelquefois des vers, mais sans soulagement; & cette évacuation n'a d'autre effet que de contribuer à tromper un praticien peu

expérimenté : l'urine, dans ce tems-là, comme dans tout le cours de la maladie, varie beaucoup; elle dépose quelquefois un sédiment abondant & furfuracé ; quelques jours avant la mort il ne se fait ordinairement plus de séparation : l'haleine a une odeur infecte, & telle que M. WHYTT ne l'a trouvée dans aucune autre maladie. Quand le poulx, après avoir été lent pendant quelques jours, vient à reprendre une vîtesse fievreuse, c'est le commencement de la troisieme période, qui dure ordinairement cinq, six, ou sept jours. Ce retour de vitesse dans le poulx n'a manqué que sur deux malades : chez deux autres, il commença déja dix jours avant la mort. Quelquefois le poulx se releve graduellement & monte de 60 ou 70, à 120, 140, 160, quelquefois même à plus de 200 avant la mort (*k*). Dans d'autres il parvient quelquefois dans un jour à 150. M. WHYTT n'a ja-

(*k*) Quand le poulx est au-delà de 150, je ne sais pas si d'autres peuvent le compter avec une exacte précision ; mais je ne le puis pas.

mais vu mourir que le poulx ne fût monté au moins à 130. Dans cette période le patient, qui auparavant, ou au moins jusqu'à la fin de la seconde, étoit peu disposé au sommeil, devient assoupi & comateux : si on l'éveille, il paroit insensible & ne répond que des mots peu cohérens ; souvent une paupiere, & bientôt après l'autre, devient paralytique ; l'iris perd aussi son action, & la prunelle ne se resserre plus même à la plus grande lumiere. Mais l'époque où ces symptômes paroissent, varie : quelquefois c'est cinq ou six jours, d'autres fois seulement deux ou trois jours avant la mort. M. WHYTT a vu dans quelques sujets, l'iris reprendre son action, & resserrer la pupille, quand il ordonnoit une potion spiritueuse ; mais au bout d'une demi-heure, elle étoit tout aussi dilatée qu'auparavant ; l'assoupissement est quelquefois précédé par des visions d'objets effrayans ; la conjonctive s'enflamme souvent une couple de jours avant la mort ; l'ouïe subsiste plus long-tems que la vue. Dans cette période, il y a fréquemment des convulsions du visage, des bras, des jambes, de la gorge ;

quelques malades portent assez constamment une de leurs mains au visage : on a vu chez une fille de treize ans les mains fortement courbées par un spasme fixe : les soubresauts des tendons sont très ordinaires : deux ou trois jours avant la mort, une des joues devient très-rouge, deux ou trois fois par jour, pendant que l'autre & tout le reste du visage restent très-pâles : les derniers jours les malades ont peine à avaler, la respiration devient laborieuse & quelquefois singulierement lente, puisque M. WHYTT a vu des intervalles de plusieurs secondes, entre la fin de l'inspiration & le commencement de l'expiration : ils saignent quelquefois du nez.

La quantité de fluide qu'il a trouvé dans les ventricules étoit depuis deux jusques à cinq onces, d'autres en ont trouvé jusques à huit ; & il ne se coagule pas par la chaleur, comme la sérosité qui se sépare du sang, celle du péricarde, ou celle qu'on tire du bas-ventre des hydropiques.

Mr. WHYTT passe ensuite aux causes, à l'explication des symptômes & à la curation. Il admet pour cau-

ſe prochaine de cette hydropiſie ; comme de toutes les autres, celle que j'ai aſſignée (*l*), c'eſt que les arteres exhalantes répandent plus de fluide que les veines abſorbantes n'en repompent ; mais cette cauſe peut être produite par pluſieurs autres, & celles qu'il aſſigne ſont, 1°. une foibleſſe de conſtitution ; 2°. celle qui peut être la ſuite d'un accouchement pénible ; 3°. une tumeur ſquirreuſe de la glande pituitaire, ou de quelqu'autre partie contiguë aux ventricules du cerveau, qui, en comprimant les troncs des vaiſſeaux abſorbans, empêchent la réſorption ; 4°. un ſang trop aqueux ; & il cite l'exemple d'un hydrocéphale & d'une aſcite, qui lui parurent dépendre uniquement de cette cauſe ; 5°. une ſuppreſſion ou une diminution dans les urines ; 6°. enfin, dans toutes les longues maladies du cerveau, il peut, dit-il, s'amaſſer des ſéroſités dans les ventricules du cerveau, comme dans la cavité du péricarde, mais pas en quantité ſuffiſan-

(*l*) *Epiſtola Hallero.*

te pour produire l'hydropisie du cerveau (*m*).

Je ne le suivrai point dans l'explication des symptômes, qui n'est pas extrêmement difficile; & d'ailleurs je ne puis pas adopter celle qu'il donne de la lenteur du poulx dans le second état, & de sa vitesse dans le troisieme.

Les remedes qu'il conseille sont des purgations fréquentes, avec du jalap, de la rhubarbe, du mercure doux, & l'application des véscatoires : mais il avoue que quoique ces remedes soulagent quelquefois, il ne les a pas vu guérir, quand la maladie a fait assez de progrès, pour que l'on puisse la connoître avec certitude; & il soup-

(*m*) M. WHYTT a raison de dire, que l'eau qui s'épanche à la fin des maladies chroniques du cerveau, ne produit pas les symptômes qui en caractérisent l'hydropisie; mais il se tromperoit s'il disoit généralement, que c'est parce que la quantité n'est pas assez considérable : elle l'est quelquefois plus que celle qu'il a trouvé généralement dans les cadavres de ceux qui étoient morts de cette maladie; mais si, la cause étant la même, & quelquefois plus forte, l'effet varie, cela dépend de beaucoup d'autres circonstances.

çonne que les médecins qui ſe ſont flattés de l'avoir guérie, ſe ſont trompés. Il me paroit que l'on doit ſuivre dans ce cas les mêmes principes de traitement que j'ai établis plus haut, en parlant de la ſurabondance de ſéroſité dans le cerveau : mais n'ayant point d'obſervations propres ſur cette eſpece d'hydropiſie, qui eſt ſans doute très-rare dans ce pays, auſſi-bien que le véritable hydrocéphale externe des petits enfans, je ne puis point donner de directions plus détaillées.

Avant que de finir cet article, je crois devoir remarquer qu'il y a quelquefois des maladies du genre des hydropiſies, qui jouent ſingulierement les maux de nerfs. Une humeur ſéreuſe vague, occaſionne, en irritant les nerfs dans différentes parties, de l'inſomnie, de l'étouffement, des palpitations, des baillemens, de la triſteſſe, tous les ſymptômes des vapeurs; mais d'autres ſymptômes, & les cauſes précédentes éclairent ſur la véritable cauſe : le viſage eſt un peu enflé le matin, les jambes le ſoir; l'enflure ſe porte quelquefois ſur d'autres parties; on ſent la peau comme tirée;

en même tems les malades ſont pâles, le poulx eſt foible, ils ſe plaignent d'avoir le cœur mourant, & comme nageant dans l'eau ; ils ont habituellement froid, & ſont aiſément oppreſſés. Dans ces cas, les diurétiques un peu actifs ſont les ſeuls vrais remedes ; j'ai même employé l'oignon de mer ; & ſi l'on emploie les ſimples aqueux, les bains, les adouciſſans, on peut jetter promptement le malade dans une véritable hydropiſie : c'eſt un de ces cas dans leſquels les maux de nerfs ſont la ſuite du *colluvies ſeroſa* de PISON.

ARTICLE III.

Des maladies produites par le ſeigle ergoté (n).

L'ergot eſt une maladie qui n'attaque ordinairement que le ſeigle, &,

(*n*) Cet article n'eſt preſque qu'une traduction de ma lettre ſur cette matiere à M. BAKER, célebre médecin Anglois, inſerée dans le 55e tome des Tranſ. Phil. en 1764, & réimprimée ici en 1770. On diſtingue trois principales maladies du froment & du ſeigle ; en latin *rubigo*, *uſtilago*, & *ſecale cornutum*. Le *rubigo*, en françois la *rouille*, en italien *ruggine*, & en anglois

à ce que j'ai appris de M. HALLER, deux ou trois autres plantes graminacées

mildew, eſt une eſpece de pouſſiere d'un jaune rougeâtre, viſqueuſe, gluante, qui s'attachant à la tige & à l'enveloppe du grain de pluſieurs plantes graminacées, en empêche l'accroiſſement : le grain ne ſe nourrit point, il reſte petit & ne contient preſqu'aucune farine. C'eſt cette maladie que l'on appelle dans quelques endroits *bled venté*, parce que le payſan croit qu'un vent chaud a rongé le grain. L'*uſtilago*, en françois *nielle* ou *brûlure*, en italien *fuligine*, en anglois *blaſting*, eſt un nom générique, qui comprend deux eſpeces ; le *charbon*, (*carbunculus*), & la *carie*, (*caries*). Le charbon ne ſe manifeſte preſque extérieurement, qu'en ce que le grain eſt plus rond, & quelquefois plus gros ; mais en dedans il ſe trouve plein d'une pouſſiere noire, viſqueuſe, fœtide. M BONNET a trouvé des grains de maïs charbonné auſſi gros que des œufs de poule, *Rech. ſur l'uſage des feuilles*, pag. 327. La *carie*, à laquelle on donne ſouvent le nom générique *nielle*, attaque non-ſeulement les graines, mais les fleurs & les feuilles du froment, & de beaucoup d'autres plantes. C'eſt une pouſſiere noire, viſqueuſe, adhérente, & qui tue tout ce à quoi elle s'attache ; c'eſt ce qu'on appelle communément *le noir*. Il paroît attaquer dans le tems

cées dans les Alpes (*o*). C'eſt une végétation irréguliere du grain, qui acquiert une ſubſtance comme moyenne entre le grain & la feuille, d'une couleur verte, foncée & ſale: il eſt fort prolongé, & aſſez irrégulier dans ſa longueur & dans ſon arrondiſſement. Feu MM. MARCHAND &

temps de la floraiſon; cette pouſſiere n'a que peu d'odeur & peu de goût. J'ai vu un grand nombre d'épis tous couverts de nielle, où il n'y a que l'enveloppe du grain, qui quand on l'a nettoyée, eſt abſolument blanche, & ne contient qu'un tiſſu fibreux, qui paroît avoir été la partie vaſculeuſe du grain. M. CINNANI, *delle malattie del grano*, &c. dit que la carie a été connue de tout tems, mais que le charbon n'a été obſervé que depuis peu; en Lombardie en 1730, à Cezenne en 1738.

(*o*) Le ſeigle, en compenſation, n'eſt pas ſujet à la nielle. M. TILLET a vu près de Rheims, du froment ergotté, & l'habile auteur du Journal encyclopédique, un grand nombre d'épis d'avoine qui avoient des grains parfaitement ſemblables à l'ergot; (Juin 1771. pag. 209.) mais ces cas ſont ſûrement très-rares.

VAILLANT en avoient vu de quinze lignes de long & de deux de large ; j'en ai vu de 17 lignes (*p*). Mr. LANG eſt celui qui a le mieux décrit leur figure ; il a auſſi donné des expériences ſur leur caractere (*q*). L'ergot m'a paru d'environ un tiers au moins plus léger que le ſeigle.

Si l'on en ſeme, il ne germe point : c'eſt ſur-tout dans les années pluvieuſes qu'on le remarque, & quand un été très-chaud ſuccede immédiatement à un printems très-pluvieux. Tous les auteurs qui en ont parlé, s'accordent ſur cette deſcription, & je n'en vois que trois, qui paroiſſent

(*p*) L'ergot ne ſe trouve preſque point dans ce pays. Je n'y en ai vu que deux fois ; la derniere fois en 1771, & chaque fois dans un ſeul village.

(*q*) L'ouvrage de M. LANG, ſénateur à Lucerne, parut en allemand en 1717. J'en ai trouvé un extrait très-bien fait dans les *Actes des Savans* de 1718, pag. 309. Le titre eſt : *Deſcription des maladies qui naiſſent de l'uſage du bled cornu* ; il eſt très-bien décrit dans le Dictionnaire de Mr. de BOMARE.

l'avoir vu différemment (*r*). On a un peu plus varié sur les noms (*s*).

(*r*) Mr. MONETA, *Commentar. de rebus in hist. natur. & med. gest.* tom. 3. pag. 520, dit que l'ergot n'est autre chose qu'un grain giganteſque, produit par un trop fort accroiſſement dans les années fertiles, & qu'il n'a rien de nuiſible. Il ajoute, que l'orge & le froment peuvent auſſi devenir cornus, ce qui répugne à preſque toutes les obſervations que l'on a ſur cette matiere; & l'on ſeroit porté à croire que Mr. MONETA n'a jamais vu du bled cornu, qui a un goût totalement différent du ſeigle, mais ſeulement des grains très-ſains, mais vraiment giganteſques, tels que l'on peut en trouver par-tout, toutes les années, dans toutes les eſpeces de graines. Une femme, dont Mr. SALERNE nous a conſervé une lettre (*Mémoires préſentés*, tom. 2. pag. 161. (dit, que le ſeigle cornu eſt quelquefois plus grand, & quelquefois plus petit que le ſeigle; & Mr. HANOW (*Commentar.* &c. ibid.) dit auſſi que l'ergot eſt quelquefois une maladie maraſmodique: mais ſi cela eſt, cela eſt bien rare.

(*s*) Quelques auteurs l'appellent *ſecale luxurians*: d'autres, *mere de ſeigle*; ce qui répond au *mutterkorn* des Allemands; & *orga*: LANG le nomme *clavus ſecalinus*, clou de ſeigle: en Sologne, on

Les anciens n'ont point ignoré que les grains gâtés fourniſſoient une nourriture mal ſaine ; & l'on trouve dans GALIEN, qui eſt encore aujourd'hui le premier des auteurs diætétiques, d'excellentes obſervations ſur les dangers du froment charbonné & ſur ceux de l'yvraie. Il rapporte les maladies qu'il en a vu réſulter, & il défend que les boulangers s'en ſervent (*t*). Le pain dans lequel il eſt entré du froment nielé ou charbonné, leve toujours mal, & n'eſt jamais bien cuit : il reſte viſqueux, peſant, & il eſt même nauſéeux pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. En 1758, il y eut dans ce pays beaucoup de charbon ; & je crus devoir rapporter à cette cauſe quelques maladies chroniques du bas-ventre & de la peau ; j'ai remarqué d'autres fois que quand les grains ne parvenoient pas à leur maturité, ou ſouffroient dans le tems de la récolte, le pain

l'appelle *ergot* ; nom qui peut lui venir de quelque rapport de forme & de conſiſtance avec les ergots des poulets : en Gatinois *bled cornu*.

(*t*) *De aliment. facultatib.* L. 1. cap. 37.

étoit moins bon; & le payſan, à qui les plus mauvais grains reſtent, parce qu'il ne peut pas les vendre, qui mange plus de pain que le citadin, qui le ſoigne moins, & qui ne fait preſque aucun uſage des aſſaiſonnemens, éprouvoit quelques incommodités qui me paroiſſoient en dépendre, & qu'il eût prévenues par quelques attentions aiſées. LONGOL a vu un homme, qui ayant avalé par curioſité quelques grains de froment charbonné, eut des douleurs de membres qui ne ceſſerent que quand il eût eu quelques ſelles.

Mais les dangers de l'ergot ſont plus conſidérables; & comme il eſt vraiſemblable que cette dégénération du ſeigle a exiſté de tout tems, on peut penſer que, dans tous les ſiecles, quelques perſonnes ont été attaquées des différentes maladies qu'il produit: mais, faute d'obſervateurs, nous l'avons ignoré, & ce n'eſt qu'en 1596, qu'elles ont été décrites exactement (*u*); & depuis ce tems-là, on

(*u*) Dans les grandes villes on donnoit beaucoup d'attention aux grains; ainſi ils

les a vu se répandre dans différens endroits de l'Europe ; tantôt sous la forme de maladies spasmodiques, tantôt sous celle de maladies gangréneuses ; Mr. HOFFMAN (*x*) les a bien décrites l'une & l'autre ; & je m'occuperai successivement, d'abord de la spasmodique, ensuite de la gangréneuse.

En 1596, il régna dans la Hesse & dans les provinces voisines, une maladie convulsive, dont la Faculté de médecine de Marbourg attribua la cause au bled ergotté, & elle publia en allemand, en 1597, un petit ouvrage sur les symptômes, la cause & le traitement de cette maladie. C'est dans cette source que SENNERT paroît avoir puisé la longue description qu'il en donne, & dont je présenterai ici les symptômes essentiels (*y*).

y étoient ordinairement bons, & les médecins n'étoient pas répandus dans les petites villes & dans les campagnes.

(*x*) *Path. gener. part.* 2. cap. 9. §. 16.

(*y*) De febrib. lib. 4. cap. 14. *de febre maligna cum spasmo.* WILLIS, & depuis peu Mr. CARTHEUSER, dans sa *Pathologie*, ont décrit cette maladie d'après SENNERT.

Cette maladie, accompagnée de convulsions, d'assoupissement, de délire, attaquoit très-violemment, tantôt avec fievre, tantôt sans fievre. La maladie commençoit par une espece de fourmillement dans les extrèmités d'un ou de plusieurs membres: les convulsions succédoient à cette espece de sensation; & après avoir commencé par les doigts, elles gagnoient tout le membre, & passoient ensuite aux muscles du tronc, qu'elles arrondissoient quelquefois presqu'en boule, & que d'autres fois, elles tenoient étendus avec la plus grande roideur: chez quelques malades, la même convulsion se soutenoit, d'autres en éprouvoient une grande variété. Ces convulsions étoient toujours extrèmement douloureuses, & arracherent plus d'une fois des cris aux malheureux qui en étoient atteints. L'attaque de la maladie étoit quelquefois si prompte, que, si elle saisissoit à table, elle faisoit souvent tomber la cuiller ou le couteau des mains; & si elle attaquoit le laboureur à sa charrue, elle le renversoit à terre; quelquefois on vomissoit dans le commencement du mal. Des remedes conve-

nables & appliqués à temps, pouvoient empêcher la maladie de gagner la tête: mais si elle s'y portoit, elle occasionnoit un violent accès d'épilepsie, après lequel le malade restoit pendant plusieurs heures si insensible & si immobile, qu'on pouvoit le croire mort. A cet état succédoit souvent un délire plus ou moins long, qui étoit remplacé par la perte de l'ouie ou de la vue; quelquefois par une paralysie plus générale. Cette maladie étoit souvent accompagnée d'une voracité insatiable; & si l'on guérissoit, elle se terminoit, ou par une diarrhée abondante, ou par une enflure des pieds & des mains, accompagnée de vésicules pleines d'une sérosité âcre. Les deux indications que SENNERT propose, d'après ses guides, sont, d'évacuer la matiere vénéneuse, & de fortifier le genre nerveux. Il a fait quelques remarques générales, qui doivent trouver place ici.

1°. Ceux qui, pendant le cours de la maladie, étoient attaqués d'épilepsie, n'en guérissoient presque jamais. 2°. Ceux qui devenoient fous le restoient jusques à la mort. 3°. Quoique plusieurs personnes aient survécu long-

tems à cette maladie, cependant toutes les années, en janvier & février, elles en avoient quelque reſſentiment. 4°. Cette épidémie ne fut pas abſolument exempte de contagion ; ce que l'on n'a point vu ailleurs. 5°. Les cadavres des hommes morts de cette maladie ſe corrompoient beaucoup plus vite qu'après toute autre (*z*). 6°. Elle n'épargna pas même quelques animaux ; les cerfs ſur-tout en étoient attaqués comme les hommes, & on les voyoit couchés à terre dans un grand engourdiſſement (*a*). Mr. HOFFMAN nous apprend que la même maladie reparut dans le VOIGTLAND en 1648, 1649, 1675 (*b*). WEPFER dit qu'elle régna dans une partie de la forêt Noire en 1693 ; & il en cite quelques cas affreux (*c*). En 1702, elle parcourut tout le pays de Freiberg ; & en 1716 elle déſola la

(*z*) GOELICKE *exercitat. ſubciſſiv.* tom. 2. pag. 17.

(*a*) Ibid. pag. 23.

(*b*) *Diſſertatio de morbo ſpaſmodico epidemico maligno in Saxonia, &c. Jenæ* 1717.

(*c*) *De morb. capit.* Obſ. 120. Mais c'eſt

Saxe & la Luzace ; c'eſt cette épidémie que décrivit VEDELIUS. Peu après Mr. GOGELICKE s'occupa de cette même maladie, dans une petite Diſſertation, dans laquelle il a extrait avec ſoin ce que tous ceux qui avoient écrit juſques alors, HORSTIUS, BUDDÉ, LONGOL, HABERKORN, WILLIUS, en avoient dit ; & il indiqua avec ſoin les différences de la maladie dans les différentes épidémies.

La même maladie ſe répandit en 1717 dans différens endroits de l'Allemagne ; en 1722 elle parut en Siléſie, & Mr. VATER en donna une deſcription (*d*). En 1736, elle régnoit dans la dynaſtie de Saboth en Siléſie, & dans le diſtrict de Wartemberg en Boheme ; Mr. BURGHART a décrit l'épidémie de Saboth (*e*), mais la plus grande partie de ſa deſcription eſt en allemand. M. SRINC décrivit très-exactement celle de Wartemberg, après

au charbon qu'il l'attribue, & en général à la mauvaiſe qualité du grain.

(*d*) *Chr.* VATERI, Diſſertat. *de morb. ſpaſmodico Sileſiaco*, Wittemberg 1723.

(*e*) *Satyræ medic. Sileſiac. ſpecim. tert.* Obſ. 4.

avoir vu plus de cinq cent malades (*f*). En 1741, elle attaqua la nouvelle Marche, & y régna jusques en mai 1742. Mr. MULLER en donna une très-bonne description (*g*). En 1754, Mr. COTHENIUS publia en allemand, la relation de celle qui avoit attaqué les environs de Potzdam; & en 1756, Mr. BLOHM d'Altona donna la description d'une épidémie, mais sans dire où elle avoit régné (*h*). Je ne suivrai plus l'histoire des retours qu'elle peut avoir eu, & je placerai ici la description de Mr. SRINC; c'est une de celles qui m'ont paru les mieux faites, & elle est d'un témoin oculaire. La maladie commençoit par un chatouillement désagréable sous la plante des pieds, qui ressembloit à ce qu'on éprouve, quand une fourmi marche sur la peau: bientôt on éprouvoit

(*f*) Ibid. Obs 5.

(*g*) C. A. à BERGEN & J. M. F. MULLERI *disputat. de morb. epidemic. convulsc. contagiis experte* Francof. ad Oder. 1742. Cette bonne Dissertation se trouve dans la collection pratique de Mr. HALLER.

(*h*) *De affectu spasmod. vago, maligno.* Etford. 1756. Il n'y a rien de neuf.

une violente cardialgie ; de-là la maladie paſſoit aux mains, & bientôt à la tête même.

Ce chatouillement étoit ſuivi non-ſeulement de la contraction des doigts, des mains & des pieds, mais d'une ſi violente contraction des bras & des jambes, que l'on en craignoit la luxation. Les malades éprouvoient aux mains & aux pieds un ſentiment de brûlure ſi fort, qu'il leur arrachoit des cris, & les jettoit dans des ſueurs exceſſives. Après de vives douleurs, la tête devenoit peſante, & ils éprouvoient de forts vertiges : ils voyoient des nuages devant les yeux ; quelques-uns devenoient aveugles, d'autres voyoient tous les objets doubles ; ils ne ſe connoiſſoient plus, & tomboient dans un délire complet : les uns devenoient maniaques, les autres mélancoliques, des troiſiemes tomboient dans la léthargie ; ceux qui avoient plus de quinze ans, étoient expoſés à prendre des accès d'épilepſie, qui, pour pluſieurs, devenoient bientôt mortels, & dans leſquels le malade rendoit une écume verte & ſanglante : il y avoit ſouvent un violent opiſto-

tonos (*i*); la langue étoit fréquemment déchirée par les convulsions, & chez quelques malades, elle enfloit si fort qu'ils perdoient la parole: quand l'épilepsie succédoit à la cardialgie, la mort étoit inévitable. Quand il survenoit du froid, après le premier sentiment de chatouillemens, les convulsions étoient moins fortes. La boulimie se joignoit souvent à tous ces maux, & rien ne pouvoit rassasier les malades : il y en eut un qui eut des charbons à la nuque, où il se forma un pus jaune, avec des douleurs affreuses. Il a quelquefois paru sur les pieds des petites taches rouges, qui duroient pendant plusieurs semaines, d'autres fois ces taches se répandoient sur le visage, & le défiguroient; le poulx chez tous a constamment été celui de la santé. La

(*i*) Mr. BLOHM a vu des tétanos, des emprostotonos, des opistotonos, des paralysies qui, après avoir occupé un côté, passoient bientôt à l'autre : il a vu aussi des symptômes qui dénotoient des convulsions internes. WEDELIUS, qui n'observa cependant qu'un petit nombre de malades, vit les mêmes accidens & des manies.

roideur des parties ſuccédoit à leurs ſpaſmes, de façon qu'ils ne pouvoient ſe ſervir ni de leurs bras ni de leurs jambes.

Le cours de la maladie étoit de deux, de quatre, de ſix, & juſques à douze ſemaines, chez quelques-uns avec des intervalles. De cinq cent malades, dont trois cent étoient au-deſſous de quinze ans, il en périt cent, preſque tous du nombre des derniers.

Tous les habitans de deux maiſons périrent. La maladie n'étoit point contagieuſe.

Celle qu'obſerva en même tems Mr. BURGHART avoit les mêmes caracteres; mais aux autres convulſions, il ajoute celles des yeux & des levres, & le délire qui les accompagnoit; il n'a pas vu la maladie céder avant trois ſemaines, & elle s'étendoit ſouvent juſques à deux mois, ſi les malades ne ſe ſoumettoient pas au régime & aux remedes. Ceux à qui il ſurvenoit une fievre, ſur-tout ſi elle étoit accompagnée de ſueurs abondantes, ſe guériſſoient plus vite. Ceux qui mouroient, éprouvoient avant la mort une

eſpece de paralyſie générale. Les femmes étoient plus mal pendant les regles, & ſi enſuite elles ſe trouvoient mieux, la maladie reprenoit des forces au retour ſuivant, & elles ſe retrouvoient plus mal. Ceux qui ſe rétabliſſoient, reſtoient très-foibles pendant très-long-tems, & leurs facultés étoient très-foibles. Dans la deſcription de M. MULLER, on retrouve les mêmes ſymptômes que dans celle de Mr. SRINC, avec cette différence que, tous ſes malades avoient la fievre, & ce dernier n'en trouva jamais.

Des Maladies gangreneuſes (k).

Il paroit par une lettre de M. THUILLIER, médecin du grand SULLY, que les gangrenes produites par l'ergot, étoient déja connues dans quel-

(k) Cette forme de la maladie n'appartient point aux maux de nerfs; cependant je n'ai pas cru devoir la ſéparer: elle intéreſſera pluſieurs lecteurs, & j'eſpere que les autres me pardonneront de l'avoir inſérée: elle n'eſt pas longue, & l'autre partie en eſt plus complette.

ques provinces de France en 1630. (*l*) En 1650, 1660, 1664, elle régnoit dans plusieurs endroits de la Guyenne, dans la Sologne, dans le Gâtinois, & sur-tout, la derniere année, à Montargis, au rapport de Mr. PERRAULT (*m*).

Le premier symptôme étoit l'engourdissement des jambes, ensuite la douleur avec une légere tumeur sans inflammation; le froid, la lividité, le sphacele, & la séparation du membre succédoient rapidement.

Dans la Sologne il n'y avoit point de fievre, les douleurs n'étoient pas aiguës, & on négligeoit tous les secours. Le nez, les doigts, les mains, les bras, les pieds, les jambes, les cuisses tomboient spontanément après être sphacelés.

Mr. J. C. BRUNN, l'un des plus grands médecins du siecle passé, vit à Augsbourg une femme attaquée tout à la fois de la maladie spasmodique, & du sphacele des mains, pour

(*l*) *Lettre de* M. DODART *au Journaliste des savans*, ann. 1676. tom. 4. pag. 79.
(*m*) Journ. *des sav.* ibid.

avoir fait usage du seigle ergotté, & il apprit du chirurgien qui étoit avec lui, & qui avoit depuis peu amputé un pied pour la même raison, que cette espece de grain dégénéré, étoit cause que les habitans de la Forêt Noire étoient non-seulement sujets à des convulsions extraordinaires, mais aussi à perdre souvent leurs membres par le sphacele.

En 1709, la même maladie se reproduisit dans la Sologne, où il y a presque toujours un peu d'ergot, & où cette année il y en eut le quart (*n*). Mr. NOEL, chirurgien de l'hôtel-Dieu d'Orléans, vit dans cet hôpital, en moins d'un an, plus de cinquante *ergottés*, presque tous hommes ou jeunes garçons : il n'y eut aucune femme, & très-peu de jeunes filles. Le mal commençoit ordinairement par les doigts des pieds, (chez un seul il commença par ceux des mains), & s'étendoient souvent jusques au haut de la cuisse.

(*n*) En 1716, il y en eut un tiers dans quelques provinces de la Suede & de la Saxe.

Le premier ſymptôme, après l'uſage de ce pain empoiſonné, étoit une eſpece d'yvreſſe, & bientôt la gangrène ſe déclaroit. Quatre perſonnes moururent après l'amputation, la gangrène ayant gagné juſques au tronc (*o*), & cette amputation eſt auſſi nuiſible que la repercuſſion des ſueurs critiques dans les maladies vénéneuſes.

Mr. de FONTENELLE cite un cas terrible, qui doit trouver place ici. Un payſan fut attaqué de la maniere la plus cruelle : la gangrène lui fit tomber d'abord tous les doigts d'un pied, enſuite ceux de l'autre, après cela les reſtes des deux pieds ; & enfin les chairs des deux jambes, & celles des deux cuiſſes, ſe détacherent ſucceſſivement & ne laiſſerent que les os. Dans le tems qu'on en écrivit la relation, les cavités des os des hanches commençoient à ſe remplir de bonnes chairs qui renaiſſoient (*p*).

(*o*) C'eſt une nouvelle obſervation, à ajouter à tant d'autres, pour prouver qu'il ne faut pas faire l'amputation que la gangréne ne ſoit arrêtée.

(*p*) *Hiſt. de l'Acad. Roy.* 1710. *pag.* 81.

La même année, si désastreuse dans toute l'Europe par le gel, cette maladie parut pour la premiere fois dans le canton de Lucerne : elle y reparut en 1715 & 1716, & se répandit en même tems dans ceux de Zurich & de Berne; c'est cette derniere épidémie qu'a décrit LANG. La maladie commençoit ordinairement, sans aucune fievre, par une lassitude plus ou moins longue. Les membres devenoient froids, pâles & ridés, comme s'ils avoient trempé long-tems dans de l'eau chaude. La peau perdoit sa sensibilité, mais les malades souffroient dans l'intérieur des douleurs cruelles, qui augmentoient prodigieusement par la chaleur du lit, ou de l'atmosphere; & dans un endroit frais, elles diminuoient pour faire place à un sentiment de froid intolérable.

Des extrêmités des doigts où ces symptômes commençoient, ils s'étendoient aux bras, aux jambes, aux cuisses : les douleurs étoient remplacées par le sphacele, & une partie du membre se séparoit de l'autre, ou tout le membre se séparoit du tronc.

La santé pendant tout ce tems-là souffroit peu de dérangemens, si ce n'est une légere chaleur fébrile, des sueurs après avoir mangé, un sommeil laborieux, des songes inquiétans (*q*). Depuis cette époque, la maladie n'a pas reparu en Suisse. Mais depuis 1709, jusques en 1739, Mr. NOEL l'a observée plusieurs fois dans l'hôpital d'Orléans (*r*), & il paroit qu'en général elle est assez fréquente dans ce pays-là, où elle a été de nouveau observée par M. MULCAILLE & par Mr. SALERNE. C'est Mr. DUHAMEL, à qui rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger, qui a fourni à l'académie les observations de Mr. MULCAILLE. Il regne en Sologne, depuis la moisson, une maladie appellée ergot, nom qu'on lui a donné à cause d'un grain qui la produit : c'est un seigle dégénéré, dont l'usage donne à la masse du sang une qualité putride & gangréneuse, qui se fait d'abord sentir dans les

(*q*) Acta erudit. 1718. pag. 309.

(*r*) QUESNAY, *traité de la gangrene*, pag. 408.

pieds & dans les jambes, par des laſſitudes douloureuſes, & une lividité extérieure, qui forme une gangrène plus ſeche qu'humide; il s'y engendre ſouvent des vers; enfin les doigts des pieds ſe détachent de leurs articulations, & tombent avec le métatarſe, le pied, la jambe & juſques au fémur, qui abandonne la cavité cotiloïde. Il en arrive autant aux extrêmités ſupérieures, & on a vû à l'hôtel-Dieu, des gens n'ayant plus que le tronc, vivre néanmoins pluſieurs ſemaines; car ces chûtes des membres ne ſont jamais ſuivies d'hémorragies. Juſques ici on n'a pas réuſſi à guérir ces maladies : il en a peri plus de ſoixante (*s*).

Les principaux phénomenes de l'épidémie obſervés par Mr. SALERNE, étoient les ſuivans. 1°. Elle attaquoit tous les âges & tous les ſexes. 2°. Cette année-là (qui n'eſt point indiquée,) elle ne montoit pas au-deſſus du genou; au lieu que l'année précédente, on avoit vu un enfant

(*s*) *Mémoires de l'Acad. Royale des ſciences*, 1748. pag. 528.

de dix ans perdre les deux cuiſſes ; & ſon frere, âgé de quatorze ans, perdre d'un côté la cuiſſe, de l'autre ſeulement la jambe : ils étoient morts au bout de vingt-huit jours. 3°. Du petit nombre qui échappoit, peu ſurvivoient long-tems. 4°. L'amputation hâtoit la mort. 5°. De cent vingt malades, à peine en échappoit-il cinq. 6°. Le ſang extrêmement viſqueux, couloit à peine de la veine. 7°. L'inflammation de la peau déſignoit l'endroit où s'établiroit la ſuppuration. 8°. Après la chûte du membre, il n'y a point beſoin de ligature. 9°. Dans la Sologne, qui eſt un pays marécageux, la maladie attaque plus ſouvent les pieds. 10°. Tous les malades, preſqu'imbécilles dès le commencement, racontent fort mal l'hiſtoire de leur maladie : ils ont le viſage jaune, & maigriſſent ſi fort qu'ils reſſemblent à des cadavres. 11°. La maladie n'eſt jamais contagieuſe (*t*).

Mr. PUY, chirurgien de l'hôtel-Dieu de Lyon, m'a dit y avoir vu amener plus d'une fois des lieux voiſins, &

(*t*) *Mémoires préſentés*, tom. 2. pag. 155.

toujours dans les années humides, des malades de cette eſpece, & entr'autres une femme qui perdit les deux cuiſſes. Le ſymptôme dont ils ſe plaignoient le plus, étoit un feu brûlant dans la partie : il ajouta avoir ouï dire qu'on obſervoit quelquefois cette maladie en Dauphiné. En 1749, il régna à Bethune, une maladie parfaitement ſemblable, qui commença au milieu d'Août, c'eſt-à-dire d'abord après la moiſſon. En 1764, cette eſpece de gangrêne fit de grands ravages dans l'Artois. La maladie commençoit par une douleur aiguë aux extrêmités avec peu de gonflement, point d'inflammation, & un peu de fievre : au bout de dix ou douze jours, quelquefois plus tard, cet état douloureux devenoit engourdiſſement avec un froid exceſſif; & quand ce ſecond état avoit duré huit ou dix jours, la gangrêne commençoit à ſe manifeſter aux doigts des pieds ou des mains, & gagnant ſucceſſivement les parties ſupérieures du membre, les mains, les pieds, les bras, les jambes ſe détachoient de leur articulation, & il périt pluſieurs malades.

MM. *de* l'ARSÉ & TARANGET, chargés de l'examen de cette maladie, déclarerent qu'elle dépendoit de l'usage du pain de seigle, mêlé de beaucoup d'ergot.

En 1770, à Noyen dans le Maine, un paysan ayant fait du pain avec de la criblure de seigle, composée pour la plus grande partie d'ergot, cet infortuné perdit, dans l'espace d'un mois, sa femme & deux de ses enfans; & un troisieme qui avoit mangé de la bouillie de cette farine, échappa à la mort, mais resta sourd, muet, & privé des deux jambes (*u*).

Le seigle ergotté ne nuit pas seulement aux hommes, il empoisonne aussi les animaux. Dans le district de Vartemberg, les mouches périssoient, & les truyes avortoient. Mr. SRINC ayant nourri un chien de pain fait avec de l'ergot, il périt dans des spasmes affreux; & d'autres médecins ayant tenté le même essai avec des porcs, des oies, des poules, le résultat

(*u*) READ *traité du seigle ergotté*, 12. 1771.

fultat de toutes ces expériences fut le même (*x*).

Les cerfs qui en avoient mangé, périrent auſſi dans les convulſions (*y*).

M. SALERNE a vu un cochon nourri de deux tiers d'orge & d'un tiers d'ergot, qui périt avec le ventre gros, dur, noir, les jambes ulcérées, le foie & une partie des inteſtins gangrenés : un autre qui n'avoit vécu que de ſon d'ergot, perdit les quatre pieds & les deux oreilles ; pluſieurs canards s'en trouverent très - mal, & deux périrent (*z*).

On peut faire ſur tous les faits que j'ai préſentés juſques à préſent, pluſieurs queſtions intéreſſantes : & la premiere, c'eſt, quelle eſt la cauſe de cette dégénération du grain ? Mr. AIMEN, qui, dans le troiſieme volume des *Mémoires préſentés*, avoit promis de faire des recherches ſur cette cauſe, les a données dans le quatrieme (*a*) ; & l'on eſt bien ſurpris de

(*x*) *Satyr. Medic. Sileſ.* ibid. pag. 57.
(*y*) MULLER, §. 14. pag. 33.
(*z*) *Mémoires préſentés*, ibid.
(*a*) *Mémoires préſentés*, tom. 4. p. 371.

voir qu'il l'attribue à la même cauſe que le charbon dans le froment : *ce que le charbon eſt au froment, l'ergot l'eſt au ſeigle* (*b*). Mr. TILLET, cet obſervateur ſi exact & ſi éclairé, l'attribue à la piqûre d'un inſecte. J'avoue que ce ſyſtème ne me paroît rien moins que démontré, & peut-être faut-il s'en tenir au ſyſtème plus ſimple de BAUHIN & de M. DODART, qui ayant vu que l'ergot étoit plus abondant, quand après un tems humide, il ſurvenoit tout-à-coup des chaleurs, concluent que la ſeve ſe

(*b*) Mr. AIMEN établit 1°. que la ſeve eſt compoſée d'une partie aqueuſe & de corps globuleux. 2°. Que ſi la ſeve s'épanche hors de ſes vaiſſeaux, la partie aqueuſe s'évapore; & alors les corps globuleux ſe rapprochent & deviennent noirs par leur rapprochement. 3°. Que cet épanchement vient de ce que les grains n'ont pas été fécondés, comme M. GEOFROY l'avoit déja dit. Je ne dois point ici diſcuter ce ſyſtême, ni examiner un point de théorie auſſi étranger à cet ouvrage; mais on a de la peine à comprendre, quand on a vu un grain de froment charbonné, & un grain de ſeigle ergoté, comment deux corps ſi différens peuvent être produits par la même cauſe.

portant trop abondamment au grain dans ces circonſtances, il croît trop (*c*).

2°. Comment nuit l'ergot ? Je réponds à cette queſtion dans ma lettre latine *fiat lux*. Je vois avec plaiſir qu'on a loué cette réponſe ; & quatorze ans après, je n'en ai point d'autre à faire. Nous connoiſſons un grand nombre de poiſons végétaux, dont nous ne pouvons pas déterminer avec certitude la façon d'agir ; & tel eſt l'ergot : il a un goût âcre

(c) Tous les grains ne deviennent pas trop gros ; mais ce fait ne nuit point au ſyſtéme. Il eſt vraiſemblable qu'une irruption trop forte de la ſeve peut rompre l'enveloppe ou une des lames de l'enveloppe : il peut réſulter de-là une augmentation : mais d'autres cauſes peuvent auſſi l'arrêter ; le froid, un vent ſec, peuvent même alors reſſerrer davantage les vaiſſeaux intérieurs, & rapétiſſer le grain. Mais dans tous les cas, l'élaboration du grain ſera conſtamment moindre ; il s'altérera, & cette altérarion peut être plus ou moins conſidérable, & par-là même plus ou moins vénéneuſe. Il y a un grand nombre de plantes, qui ſaines, ſont très-utiles, & qui dégénérées, deviennent vénéneuſes.

& nauſéeux, que l'on trouve dans beaucoup de venins narcotiques: tout ce que l'on peut dire, & eſt-ce dire quelque choſe, c'eſt qu'il porte dans nos humeurs un principe âcre & déletère, qui, ou en irritant les nerfs, donne des convulſions, ou en putréfiant, occaſionne la gangrene (*d*)?

3°. Pourquoi produit-il quelquefois des épidémies convulſives, d'autres fois des épidémies gangreneuſes?

Il n'eſt point rare de voir des épidémies de fievres très-putrides ou malignes, produire chez quelques ſujets des ſymptômes convulſifs, chez d'autres des ſymptômes gangreneux. Différentes circonſtances tirées ou de la nature de l'ergot, ou de celle du ſol, du climat, des alimens, peuvent encore occaſionner ces variétés dans l'effet. Peut-être que ſi le venin ſe développe dans les premieres voies,

(*d*) En admettant le ſyſtême de M. de BUFFON ſur la nature de l'ergot, qui, ſuivant lui, n'eſt qu'un aſſemblage de petites anguilles vivantes & très-mobiles, on expliqueroit les ſymptômes, comme ceux d'une maladie vermineuſe. *Hiſtoire naturelle*, tom. 2. & *Suppl.* tom. 4.

il produit des ſymptômes nerveux ; & s'il paſſe dans la maſſe du ſang, des ſymptômes gangreneux. En général, ces queſtions offrent encore beaucoup d'obſcurités, auxquelles on ne pourra répondre qu'après des obſervations & des expériences dirigées avec intelligence, & exécutées avec ſoin, qui répandroient ſûrement beaucoup de jour ſur pluſieurs phénomenes intéreſſans de l'économie animale.

4°. Comment nuit la nielle ? Il paroît que c'eſt un venin âcre & viſqueux ; & ſi quelqu'un ſe promene à pieds nuds dans des prés où il y en a, il ſe procure des ulcérations fâcheuſes aux jambes (*e*).

5°. Y a-t-il d'autres graines qui occaſionnent les mêmes maladies que l'ergot ? M. LINNÆUS a décrit fort exactement, dans une très bonne Diſſertation (*f*), une maladie convulſive, endémique dans pluſieurs provinces, qui ſe manifeſte toujours en automne, qui a les plus grands rapports avec la maladie convulſive oc-

(*e*) *Mémoire de* LANG.

(*f*) *Raphania, amœnit. academic.* tom. 5.

casionnée par l'ergot, qui n'attaque que les pauvres, jamais les riches, & que cet habile naturaliste attribue à la graine de *raphanistrum* mêlée parmi le froment : ce qui l'a déterminé à appeller cette maladie *raphania*, nom qui a été adopté par Mr. VOGEL. On ne peut pas présumer que l'histoire de l'ergot eût échappé à l'attention de M. LINNÆUS; ainsi on peut croire que cette graine opere les mêmes ravages. Je n'ai point été à même de l'examiner & de la comparer avec l'ergot; sans doute cette comparaison découvriroit entre ces deux graines des ressemblances qui expliqueroient celles de leurs effets : celle de *raphanistrum*, donnée à des volailles, produisit tous les symptômes que l'on observoit chez les hommes dans cette maladie.

§. Après ce détail des symptômes & ces observations sur les causes, je dois indiquer ce que l'on a dit du traitement. Les médecins de Marbourg commençoient par purger, & donnoient ensuite des sudorifiques amers à très grandes doses. LONGOLIUS conseilloit les acides. LANG employoit d'abord l'émétique, qui pa-

roit en effet mieux indiqué que les ſimples purgatifs ; & enſuite il preſcrivoit les ſudorifiques amers, & défendoit d'employer aucun aliment viſqueux, gras, ou de difficile digeſtion. Tous ceux qui en ont traité, ſe ſont réunis à défendre le pain chaud, que par-tout on a trouvé beaucoup plus funeſte que le pain raſſis. L'ergot même perd ſa qualité vénéneuſe par le tems : on a remarqué qu'elle étoit dans toute ſa force d'abord après la moiſſon, & c'eſt alors que les maladies ſont les plus fréquentes & les plus fâcheuſes : peu-à-peu elles diminuent, & enfin elles ceſſent, quoiqu'il continue à y avoir de l'ergot dans le ſeigle (*g*). On a obſervé la même choſe pour les autres altérations du grain.

La cure que preſcrit M. MULLER eſt foible, & ne peut avoir aucune efficace. Il ſe borne à de vains anti-ſpaſmodiques : les véſicatoires ſont

(*g*) Cette diminution de la vénénoſité en vieilliſſant, n'eſt point particuliere au ſeigle ergoté : on trouve pluſieurs autres ſubſtances végétales qui ſont dans le même cas.

le ſeul article utile de ſon traitement.

Dans la Sologne on adouciſſoit les douleurs par la ſaignée ; & l'on ſe ſervoit d'une ſolution de vitriol, d'alun & de ſel commun, pour arrêter la gangrene commençante (*h*).

Mr. PUY fit à un enfant des inciſions dans les chairs de la jambe gangrenée juſques à l'os, & il trépana le tibia dans pluſieurs endroits. La plus grande partie de l'os tomba en carie, mais par-tout le cal répara le dommage, & l'enfant ſe remit parfaitement.

S'il m'étoit permis de haſarder quelques conjectures ſur le traitement d'une maladie que je n'ai jamais vue, voici la méthode que je propoſerois.

1°. Suivant les circonſtances, on pourroit commencer par une ſaignée ; mais ce n'eſt qu'après l'examen le plus attentif qu'il faut s'y déterminer : on juge par les cauſes, par les ſymptômes, par les caracteres de la maladie, que très-ſouvent elle n'eſt point indiquée ; & WALDSCHMITH,

(*h*) *Mém. préſentés*, tom. 2. pag. 162.

qui a décrit l'épidémie qui régna dans le Holſtein en 1717, a remarqué que la ſaignée avoit nui dès que la maladie étoit déclarée : cependant elle a réuſſi dans d'autres cas, & ſurtout dans l'épidémie des environs de Béthune.

2°. On donneroit l'ypecacuanha comme émétique, & peut-être même qu'il faudroit le répéter : on purgeroit enſuite avec les ſels amers.

3°. Après ces premiers ſecours, on ordonneroit, à aſſez grandes doſes, le camphre, l'élixir de vitriol, & le kina, avec une décoction de camomille, de ſcordium, & de chardon bénit.

4°. On feroit appliquer de grands véſicatoires à la nuque & à l'os ſacrum : ils furent utiles en 1717 dans le Holſtein.

5°. On feroit de grandes inciſions dans les parties, & on les fomenteroit continuellement avec une forte décoction de ſcordium, bouilli dans du vin.

Eſt-ce que dans les affections nerveuſes, & ſur-tout paralytiques, qui dépendent de cette cauſe, les

bouillons de vipere ne seroient pas de la plus grande utilité, si les facultés des malades leur en permettoient l'usage? Tout le persuade, & je ne balancerois pas à les conseiller. Pour ceux à qui les facultés ne les permettroient pas, on pourroit y suppléer par des bouillons avec les herbes anti-scorbutiques & les écrevisses.

A-t-on eu raison d'appeller cette gangrene *ustilaginée?* Non, puisqu'elle dépend d'une cause très-différente de la *brûlure.*

Est-ce le *mal des ardens?* Cette maladie, que l'on ne connoît que par les historiens, paroît avoir été une érésipele très-douloureuse, qui se terminoit par la gangrene, & souvent par la perte des membres; & M. PUY m'a dit, qu'elle paroissoit encore quelquefois sous cette forme dans le Dauphiné, où elle fit, dans le onzieme siecle, des ravages qui donnerent lieu à la fondation de l'ordre de St. Antoine (*i*):

(*i*) M. READ a recueilli une notice de quelques-unes de ces épidémies : il cite d'après FRODOART celle de Paris de l'an 947. C'étoit un feu sacré, qui s'attachoit à chaque partie du corps, & la consumoit

& quoique les auteurs ne parlent point de l'ergot, & n'indiquent point les cauſes, ſi ce n'eſt dans la non-ma-

entierement avec les douleurs les plus aiguës. Environ l'an 1000, c'eſt-à-dire, peut-être dans le même tems, il régna dans la Lorraine une maladie épidémique bien nombreuſe, puiſque dans l'hôpital qu'ALDABERON II, évêque de Metz, ouvrit dans ſa maiſon, il entroit de 80 à 100 malades par jour. Le caractere de cette maladie étoit, qu'après une chaleur brûlante, les membres ſe gangrenoient & ſe ſéparoient, & aſſez promptement ſans doute, puiſque pluſieurs avoient déja perdu un pied, d'autres étoient privés des deux, avant que d'entrer à l'hôpital. *Sigebert de Gemblours* rapporte qu'en 1089, le feu ſacré régna dans la partie occidentale de la Lorraine : les malades moururent après des tourmens inouis ; quelques-uns en furent quittes pour la perte de quelques membres ; d'autres n'éprouverent que de violentes contractions de nerfs. Dans l'épidémie du Dauphiné de 1089, qui eſt celle dans laquelle on recourut à St. Antoine, la tradition apprend qu'un de ces infortunés n'avoit conſervé que le tronc & la tête, & avoit vécu quelques jours dans ce cruel état, qui, comme on l'a vu plus haut, a reparu dans l'hôpital d'Orléans. En 1095 & 1125, la même maladie reparut : ſes ravages furent affreux, & elle étoit

turité du froment & du ſeigle, on voit des rapports trop marqués & trop caractériſtiques entre cette maladie & celles que j'ai décrites, pour ne pas ſe perſuader qu'elles dépendent de la même cauſe.

Eſt-ce la même eſpece de gangrene qui déſola ſi cruellement la famille de J. DOWNING, dans le village de *Wattisham* en 1762, & qu'ont décrit MM. BONES (*k*), WOLLASTON (*l*), & PARSONS (*m*)? Un pere, une me-

atroce : elle emporta 14000 perſonnes à Paris en 1129. En 1153, le feu ſacré ravagea Dormans : en 1254, elle fit de ſi grands ravages dans le voiſinage de Marſeille, qu'on l'appella *feu d'enfer :* elle reparut encore en 1530. Il paroit qu'il y a bien de la différence entre les maladies que les hiſtoriens paroiſſent avoir indiſtinctement déſignées ſous le nom de *mal des ardens*, & de *feu St. Antoine :* il faudroit recueillir tous ces fragmens, les comparer, & l'on jugeroit alors de cette différence ; après quoi il ſeroit aiſé de déterminer à laquelle des deux l'ergot reſſemble.

(*k*) *Philoſophic. Tranſact.* vol. 52. n°. 84. & 85.

(*l*) Ibid. n°. 83. & 98.

(*m*) *Medical. Muſeum.* tom. 1. p. 442. tom. 2. pag. 499.

re & ſix enfans, furent ſaiſis de douleurs violentes dans les pieds, les jambes & les cuiſſes, ſans que les autres parties paruſſent affectées: les parties ſouffrantes noirciſſoient, ſe gangrenoient & tomboient. Le pere, plus légérement malade que les autres, fut aſſez heureux pour ne perdre aucun membre: un petit garçon de quatre mois, mourut avant que la chûte des membres eût eu lieu. La mere, trois filles & deux fils perdirent ſept jambes & quatre pieds: ainſi de douze pieds il en périt onze; & ce tableau horrible eſt trop rapproché de ce que l'on a vu en Sologne pour méconnoître la même maladie. Cependant l'on ne retrouve pas la même cauſe; il n'y avoit point d'ergot dans le bled, mais il y avoit beaucoup de froment gâté; le pain que l'on en faiſoit étoit très-mauvais, & un homme étranger à cette famille, qui en avoit mangé, en avoit été très-incommodé. C'eſt dans le froment noir & corrompu (charbonné ou carié) comme le remarque Mr. WOLLASTON, qu'il faut chercher la cauſe de la maladie. Mais pourquoi, dira-t-on, cette fa-

mille, fut-elle seule attaquée ? Je répondrai 1°. que les maladies des grains ne sont pas toujours générales dans tout un territoire : on est frappé de voir deux champs à côté l'un de l'autre, dont l'un est rempli d'yvraye, de noir, ou de nielle, pendant que les champs voisins n'en ont que peu ou point. Cette différence peut dépendre de plusieurs causes, elle existe très-souvent, & DOWNING étoit peut-être le seul dont les champs en eussent assez pour nuire, peut-être aussi qu'il avoit moins trié ses grains.

En second lieu, l'effet des mêmes causes dépend beaucoup de la réceptivité de ceux chez qui elles agissent. On a vu plus haut, que, dans la Silésie, il y avoit eu deux familles entierement détruites : que, dans la Sologne, deux freres furent plus maltraités que tous les autres : à Blois, il n'y eut qu'un seul homme malade ; & des observations étrangeres à cette maladie prouvent, qu'il y a des personnes pour lesquelles la gangrene est bien plus funeste que pour d'autres (*n*).

(*n*) QUESNAY *Traité de la gangrene*, pag. 413.

Troiſiemement, on a vu qu'en Siléſie la maladie attaquoit principalement les enfans : ici ce ſont les enfans & la mere, affoiblis par le nourriſſage, qui ſont attaqués : tous étoient maigres & valétudinaires ; ce qui prouve un mauvais ſang, une diſpoſition prochaine à la gangrene.

Enfin on a remarqué ailleurs, que l'air humide & renfermé, la chair de porc, la diete laiteuſe augmentoient la maladie ; & toutes ces circonſtances ſe trouvoient réunies dans cette malheureuſe maiſon, dont les infortunés habitans avoient auſſi fait uſage de mauvais moutons, de mauvais lard, & de poids gâtés.

En 1749 & 1750, il régna dans le voiſinage de Lille une maladie ſpaſmodique & gangreneuſe, dont Mr. BOUCHER, très-bon obſervateur, a donné une deſcription intéreſſante (o). La maladie commençoit dans

(o) *Journ. de Medec.* tom. II. pag. 327. Il a auſſi régné, il y a quelques années, une fievre épidémique & gangreneuſe dans un des hôpitaux de Bologne, mais qui n'a point les caracteres de la maladie dont je m'occupe.

les extrêmités inférieures, par des douleurs aiguës, & des ſpaſmes ſi violens, que les talons étoient ramenés juſques aux feſſes : il ſurvenoit enſuite un engourdiſſement auquel ſuccédoit une gangrene, & quelquefois la ſéparation ſpontanée des membres. Mr. BOUCHER ne parle point de l'ergot, & il attribue la maladie à la dépravation de l'air, comme Mr. COUVET avoit attribué celle des environs de Béthune aux fréquentes variations de l'air, du chaud au froid ; mais l'état de l'air ne paroit pas pouvoir produire cette maladie, qui a de très-grands rapports avec celles que l'on a vu produites par l'ergot, s'il eſt vrai que l'ergot en produiſe, comme on l'avoit cru pendant plus de cent ſoixante ans, quand tout-à-coup on s'eſt élevé contre cette idée ; & l'on a cherché à la faire enviſager comme un vieux préjugé dénué de tout fondement. Ce chapitre ſeroit incomplet, ſi je ne diſois pas un mot de cette controverſe ; & ſi je me ſuis occupé des effets d'une cauſe chimérique, je dois au moins indiquer les raiſons qui m'ont déterminé à la croire réelle.

§. En 1770, Mr. SCHLEGER publia en allemand un ouvrage (*p*) dans lequel il nia la vertu vénéneuſe de l'ergot, que M. MONETA avoit déja niée. Les auteurs d'un excellent journal contribuerent à répandre cette doctrine, par l'extrait qu'ils donnerent de ſon ouvrage, & à l'accréditer en l'adoptant; & elle trouva des ſectateurs, parmi leſquels il faut diſtinguer feu MM. MODEL & VOGEL (*q*), &

(*p*) Expériences faites ſur l'ergot par Mr. Th. A. SCHLEGER, conſeiller aulique & médecin de S. A. R. *le Land-Grave de Heſſe*, à Caſſel 1770. Journal Encyclopédique, Juin 1781. pag. 208.

(*q*) Le titre de l'ouvrage de Mr. VOGEL eſt: *Mémoire juſtificatif en faveur de l'ergot accuſé fauſſement de cauſer la maladie déſignée ſous le nom d'ergot.* Gœtt. 1771. C'eſt une harangue contre les accuſateurs de l'ergot, dont les craintes, dit-on, ſont abſolument chimériques. L'ergot eſt une excellente nourriture, très-recherchée des anciens, & ſi, quand on a mangé de l'ergot, on tombe malade, c'eſt uniquement de peur. Voilà, à en juger par l'extrait, les plus forts argumens de Mr. VOGEL, médecin d'ailleurs très-célebre & très-éclairé. Après l'avoir lu & relu, on eſt tenté de croire, que c'eſt, ſous le titre d'apologie,

Mr. PARMENTIER, qui, toujours occupé d'une façon utile, de différens objets relatifs à la nourriture de l'homme, fut naturellement conduit à s'occuper de celui ci (*r*): elle a eu auſſi ſes improbateurs. Je ne ſuivrai point les détails de cette controverſe; je me bornerai aux raiſons qui m'ont paru la décider (*s*).

Mr. SCHLEGER commence par établir, que, " ſuppoſé même que l'ergot fût vénéneux, il ne pourroit „ guere influer ſur l'homme, puiſque „ ſur une meſure du poids de 220 „ à 240 livres, on ne peut trouver „ que depuis une once juſques à deux

une critique plaiſante des protecteurs de l'ergot. Voy. Journ. Enc. 1771. tom. 8. pag. 404. Décembre.

(*r*) *Récréations phyſiques, œconomiques & chimiques*, par Mr. MODEL, traduites, avec des additions, par Mr. PARMENTIER 8°. 2. vol. tom. 2.

(*s*) Mr. du BOUEIX, D. en médecine à Cliſſon, écrivit contre l'opinion de Mr. SCHLEGER, Journ. Enc. Septembre 1771, pag. 275, mais le ſeul fait intéreſſant, c'eſt qu'en Juillet 1771, l'ergot de 1770, mâché pendant très-long-tems, n'avoit preſque plus de goût.

„ onces & demie tout au plus d'er-
„ got ". Puiſque le ſeigle que Mr. SCHLEGER a examiné, ne contient pas plus d'ergot que ce qu'il indique, c'eſt-à-dire, moins d'une dix-neuf centieme partie, il a raiſon de croire qu'il ne peut pas être dangereux; tout le monde en conviendra avec lui; l'ergot n'eſt pas un poiſon aſſez actif pour cela, & il n'y a que les poiſons minéraux les plus violens, dont on pût craindre quelques mauvais effets à cette doſe: mais ce n'eſt pas à cette doſe qu'on le trouve dans les pays où il paroit endémique, dans la Sologne ſur tout, & dans le Gâtinois, où un bon obſervateur m'a aſſuré qu'il y en avoit très-fréquemment plus du demi-quart, aſſez ſouvent une ſixieme partie (*t*). On a vu qu'en 1709 il y en avoit le quart, & en 1716 le tiers, dans quelques endroits de Sué-

(*t*) C'eſt un homme qui avoit vécu & vieilli à quelques lieues de Montargis; mais il y a dix-ſept ou dix-huit ans qu'il avoit quitté ce pays; peut-être que depuis lors les ſoins que l'on s'eſt donné pour l'agriculture en France, auront fait diminuer cette dégénération.

de & de Saxe ; la criblure de Noyon étoit pour la plus grande partie de l'ergot ; & il y en avoit vraiſemblablement plus d'une deux millieme partie en Heſſe, en 1595, & 96, &c. Ainſi la premiere raiſon de M. SCHLEGER ſe réduit, à ce qu'il ne nuit pas, quand il eſt à doſe imperceptible ; mais tout ce qu'il ajoute enſuite, donneroit la plus forte crainte ſur ſon uſage à ceux qui ne le connoîtroient que par cette deſcription. " Au „ premier inſtant où on le mâche, „ il a une ſaveur farineuſe ; bientôt „ il imprime ſur la langue un goût „ d'huile rancie, une ſenſation brûlante, & il communique à la bouche, une ſéchereſſe âcre, mordicante, & qui ne ſe diſſipe ni par l'uſage „ de l'eau pure, ni par celui de l'eau „ de chaux, ni même par l'uſage du „ vinaigre (*u*), mais ſeulement par „ celui du lait (*x*). La pouſſiere qui

(*u*) Cette obſervation doit faire préſumer que la fermentation ne le corrigera pas.

(*x*) Il faut donc, pour n'en être pas incommodé, employer les mêmes ſecours que contre les poiſons les plus corroſifs. On voit dans une très-bonne lettre de Mr. DES

„ s'envole, quand on le pulvériſe, „ pique le nez comme un tabac très- „ fort (*y*): ſa poudre, jettée ſur une „ plaie récente, a arrêté le ſang tout- „ à-coup, & le bleſſé a ſenti une „ légere douleur brûlante, ſuivie d'un „ engourdiſſement très-fort dans la „ plaie & dans tout le doigt (*z*). Son „ eau diſtillée donnoit de la ſéchereſſe „ & de l'ardeur dans la bouche: l'in- „ fuſion de l'ergot injectée dans la „ veine d'un mouton, a occaſionné des „ mouvemens convulſifs, de l'oppreſ- „ ſion, des battemens ou palpitations „ au ventre; il a mangé enſuite, &

ESSARS, lieutenant-colonel du régiment de Blois, à MM. les auteurs du Journ. Enc. que feu Mr. POLUCHE, ancien médecin, s'étoit ſervi avec ſuccès du lait, pour guérir les animaux à qui il avoit fait prendre de l'ergot, quand il voyoit qu'il commençoit à opérer; & qu'il avoit guéri par le même régime les payſans qui s'étoient laiſſé traiter dès les premiers ſymptômes. 1772. tom. 2. février, pag. 122.

(*y*) Quelle recommandation pour une ſubſtance alimentaire? La décoction de tabac, même foible, eſt un poiſon.

(*z*) Douleur brûlante puis engourdiſſement, ſont encore des effets vénéneux.

„ il lui eſt ſurvenu une roideur uni-
„ verſelle ".

Je doute qu'après être inſtruit de ces faits, aucun homme raiſonnable voulût ſe nourrir d'un pain dans lequel il y auroit, je ne dirai pas la moitié, le tiers, le quart, mais la trentieme partie de cette ſubſtance que l'on appelle bénigne. J'ai déja dit qu'en goûtant l'ergot, je l'avois trouvé âcre & nauſéeux; réunion de caracteres que l'on trouve dans un grand nombre de plantes très-vénéneuſes, & qui prouve combien Mr. MONETA s'eſt trompé, en le regardant comme un grain ſain, mais trop nourri. Ce qui ſeul auroit dû faire rejetter cette idée; c'eſt que l'ergot abonde, ou dans les pays à ſeigle, qui ne ſont jamais un ſol bien riche (*a*) ou dans les années pluvieuſes qui ne donnent preſque ja-

(*a*) Il y a beaucoup de landes dans la Sologne; l'air n'y eſt pas bon, les eaux y ſont peſantes, le ſol y eſt maigre & aquatique: le terrein du Gâtinois eſt ſtérile & ſablonneux dans bien des endroits; les deux villages de ce pays qui m'ont fourni de l'ergot, ſont deux des moins propres à la culture des grains.

mais de bons végétaux ; & les années qui produiſent de l'ergot produiſent auſſi du noir : ce ne ſont donc point des années favorables aux grains.

Les expériences de Mr. SCHLEGER ſont auſſi peu favorables à ſon ſyſtème que ſes obſervations. Dans la premiere, il donna une once de farine d'ergot à un petit chien dans du lait. C'eſt, d'après ſes propres obſervations, donner le poiſon dans ſon vrai contre-poiſon (*b*) : trois onces données dans du bouillon à un très-gros chien ne prouvent rien encore : on ſait que ces animaux ſoutiennent des doſes de poiſon

(*b*) Mr. SCHLEGER, dans une lettre à MM. les journaliſtes, Juin 1772, pag. 282. déſavoue cette circonſtance, & l'attribue à l'erreur du traducteur ; ainſi on doit l'omettre : mais j'ai voulu rapporter les expreſſions du Journal ſans altération. Dans cette même lettre, qui eſt une réponſe à la réfutation de Mr. DES ESSARS, il affirme de nouveau ſa doctrine, mais ſans nouveaux faits ; il ſe borne à dire, qu'il ne parle que de l'ergot de la Heſſe. Mais les obſervateurs qui l'ont dévancé, atteſtent qu'il eſt poiſon, comme ceux des autres pays ; & ſes propres expériences démontrent qu'il doit l'être.

beaucoup plus fortes que les hommes ; & en ſuppoſant qu'un homme mange dix livres de pain par ſemaine, ce qui fait plus de vingt-deux onces par jour, en ſuppoſant environ un demi-quart d'ergot, il en prend trois onces par jour ; & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il en eſt incommodé ; cette expérience & celle faite ſur le chat ne prouvent donc rien ; & toutes les autres trop peu détaillées, paroiſſent encore moins concluantes. La livre d'ergot auſſi diviſée qu'elle l'a été par Mr. PARMENTIER, ne pouvoit plus opérer des effets vénéneux, ce n'eſt ni de l'arſenic, ni du ſublimé corroſif. Mais outre que les expériences rapportées plus haut, prouvent poſitivement ces mauvais effets ; outre qu'on lui trouve en le goûtant des qualités vénéneuſes, ſi l'on veut relire attentivement toutes les hiſtoires des épidémies, ſoit ſpaſmodiques, ſoit gangreneuſes, qu'on lui a attribuées, il eſt impoſſible de n'y pas reconnoitre des maladies d'un genre unique, qui ont les caracteres les plus marqués & les plus particuliers, qui par-tout où elles ont été obſervées & attri-

attribuées à l'ergot, ont des caracteres communs qui ne permettent pas de ſe déguiſer que c'eſt la même maladie; & je demande à tous les médecins, verſés dans la lecture des maladies épidémiques, depuis HIPPOCRATE juſques à cette année, à tous ceux qui ont eu occaſion de voir des épidémies de quelque eſpece qu'elles ſoient, s'ils ont rien vu qui reſſemble aux épidémies ſpaſmodiques décrites par SRING, ou aux gangréneuſes, atteſtées par MM. NOEL, MULCAILLE, SALERNE, COUVET: elles ſont ſi différentes de toutes celles qui peuvent dépendre des vices de l'air, qu'il a bien fallu les attribuer à une autre cauſe, & tous ceux qui les ont obſervées, ont reconnu la même: des médecins éclairés, chargés de la recherche des cauſes de ces maladies, MM. DE LARSÉ & TARANGET dans l'Artois, Mr. VETILLARD dans le Maine, n'ont pu l'attribuer qu'à l'ergot; & il n'eſt pas aiſé de voir comment on peut l'innocenter. Mr. COUVET attribua, il eſt vrai, aux promptes & fréquentes variations de l'air, qui avoit ſouvent alterné entre une chaleur

extrême & un grand froid, l'épidémie des environs de Béthune ; & Mr. BOUCHER attribue à la même cause celle des environs de Lille : mais outre que les grands froids du commencement d'Août ne sont jamais bien rigoureux, je demande de nouveau à tous les médecins éclairés, sans en excepter MM. BOUCHER & COUVET, quand ils y auront réfléchi sérieusement, si les alternatives du chaud & du froid peuvent produire des maladies de cette espece ; si jamais on leur a vu produire des effets approchans ? Si cela étoit, il n'y en auroit point de plus fréquentes, puisque ces alternatives existent très-souvent : nous devrions y être plus sujets dans ce pays, où les montagnes sont à une moindre distance que dans les plaines de Lille & de Béthune, & cependant on n'y en a jamais remarqué. Il n'est pas étonnant qu'il y ait de l'ergot dans le voisinage de Béthune, puisqu'il y en a dans le voisinage d'Arras qui n'en est qu'à quelques lieues ; l'époque même où commence toujours cette maladie n'est point celle où commencent les maladies qui dépendent des variations de l'air. On ne voit ordinairement

d'autres maladies à cette époque que des cholera-morbus ou des miſérérés.

Quinze perſonnes atteintes toutes à la fois, vers le quinze d'Août, dans un ſeul village, annoncent évidemment une cauſe dans les mêmes alimens. Enfin, ſi ces épidémies pouvoient être l'effet des variations de l'air, pourquoi eſt-ce que l'on n'en auroit jamais vu dans les villes, où l'air eſt moins bon en général que dans les campagnes? Au lieu que ce phénomene s'explique tout ſimplement; les habitans des villes s'approviſionnent ſur les marchés, où l'on ne porte pas des mauvais grains, qui ne s'y vendroient pas; où l'on ne porte point des grains auſſi fraichement recueillis, & ce n'eſt que frais que l'ergot eſt auſſi dangereux: au lieu que le payſan, & ſurtout le plus pauvre, réduit à la miſere, hâte quelquefois ſa moiſſon pour avoir de la farine: il moiſſonne, bât, mout, pétrit & mange du pain nouveau dans l'eſpace de quatre jours (*c*): il trie & crible le bled qu'il doit vendre, & joint

(*c*) Quelques jours après que les grains ſont cachés, il s'y fait une eſpece de fer-

les vanures & les criblures à celui qu'il doit garder pour son usage : l'ergot doit s'y trouver en plus grande quantité ; & le plus pauvre sera le plus maltraité.

Mais, dit-on, c'est le grain gâté & non pas l'ergot qui produit ces maladies. Je suis persuadé que toutes les altérations du grain peuvent nuire, je l'ai vu moi-même : mais de toutes les altérations du grain, l'ergot paroît la plus funeste, puisque dans toutes ces épidémies, c'est toujours l'ergot que l'on a accusé ; & quoique dans l'épidémie du bas-Anjou en 1770 & 1771, Mr. RENOU ne nomme pas l'ergot, on trouve dans la description *du seigle atteint des maladies les plus*

mentation, le grain s'échauffe, il transpire, & pendant quelques jours, il y a dans les granges une odeur peu agréable, qui caractérise cet état, après lequel le grain a plus de dureté, & une saveur plus agréable. Je ne doute pas que ce mouvement intestin ne contribue à donner au grain une perfection dont il est privé, quand il n'a pas eu le tems de l'éprouver, & il est plus complet dans les grands tas, pourvu qu'ils soient aussi bien aërés, que dans les petits.

dangereuſes, des caracteres qui prouvent que cette altération étoit très-analogue à l'ergot; & rien ne dit ni ne fait croire qu'il n'y en eût pas. Le noir eſt de tous les pays, de tous les tems; il eſt beaucoup plus fréquent que l'ergot: s'il pouvoit donner les mêmes maladies, elles ſeroient infiniment plus communes. Je crois donc pouvoir continuer à croire que l'ergot eſt une ſubſtance véritablement vénéneuſe, & dont les effets ont des caracteres ſenſibles qui lui appartiennent preſque excluſivement, ou tout au plus à quelques autres dégénérations du ſeigle, qui ſont vraiſemblablement les mêmes ſous une forme différente, & peut-être, comme on l'a vu plus haut, à la graine de raphaniſtrum. Mr. DES ESSARDS, qui a vu pluſieurs de ces miſérables qui périſſoient en détail par la perte de leurs membres, rapporte un fait qui paroit déciſif. Pourquoi, dit-il, la maladie de l'ergot, ſi commune dans une partie du Gatinois, du Berry, du Blaiſois, dans la Sologne entiere, n'eſt-elle point connue dans la Beauce, province que j'habite, & qui eſt limitrophe de celle-

ci, où l'on n'a jamais vu qui que ce ſoit attaqué de cette maladie? C'eſt que le ſol de la Beauce eſt ſec & élevé, & que d'ailleurs on n'y cultive que la quantité de ſeigle ſuffiſante à faire des liens pour les autres grains.

L'analyſe de l'ergot ne diminue point cette idée : d'ailleurs il eſt démontré que les analyſes par le feu ne peuvent point faire diſtinguer les plantes ſalubres des vénéneuſes, & que les choux & la ciguë donnent les mêmes produits; & Mr. PARMENTIER lui-même en convient (*d*). Ce que Mr. MODEL a obſervé, & il obſervoit bien, eſt très-défavorable à l'ergot : " Toute la différence, dit-il, qu'il „ y a entre le ſeigle & l'ergot, c'eſt „ que la ſubſtance viſqueuſe & muci- „ lagineuſe contenue dans le ſeigle, „ & à la faveur de laquelle les par- „ ties huileuſes ſont diſſoutes, ſe „ trouve détruite dans l'ergot (*e*). „ L'ergot manque donc de ce muci- „ lage, qui fait la partie eſſentielle „ des bons grains, & qui lie les au-

(*d*) Page 433.

(*e*) Page 419.

„ tres parties". Ces autres parties n'étant plus liées ſont donc ſuſceptibles de s'altérer ; les huiles de rancir, les autres parties de devenir extrêmement âcres ; & de ce tout ſi ſain, ſi ſalubre, il réſultera, par la perte d'une de ſes parties, un mixte véritablement dangereux : il peut l'être plus ou moins, tout comme toutes les autres ſubſtances vénéneuſes : il peut être en ſi petite quantité qu'il ne pourra pas nuire ; mais par-tout ce ſera un poiſon, & en même tems ce ſera une imprudence d'en faire uſage. Oſerai-je même dire que c'en eſt peut-être une d'avoir cherché à donner de la ſécurité ſur ſon uſage, ſans avoir des preuves plus convaincantes que celles que l'on a alléguées, & dont je crois avoir prouvé l'inſuffiſance ? Comment en effet oppoſer les obſervations de Mr. SCHLEGER, qui a vu employer du pain où il n'y avoit qu'une dix-neuf centieme partie d'ergot, à celles faites dans les pays où il y en a ſouvent une ſixieme, & quelquefois davantage ? Comment oppoſer des expériences avec quelques onces d'ergot, partagées en très-petites

doſes, à celles de MM. SRINC & SALERNE, ou à celle du payſan de Noyen, & à tant d'autres rapportées plus haut?

Comment croire que tous les médecins éclairés qui s'en ſont occupés avec ſoin, en Allemagne & en France, pendant deux ſiecles, ſe ſoient laiſſé tromper? & un très-petit nombre d'obſervations & d'expériences négatives, qui n'ont aucun des caracteres qu'elles devroient avoir, peuvent-elles l'emporter ſur les témoignages les mieux caractériſés, les plus nombreux, les plus poſitifs? Celui de Mr. DUHAMEL ſuffiroit, & devroit ſeul décider la queſtion; & il eſt impoſſible de penſer qu'un obſervateur auſſi éclairé & auſſi exact, ait pu s'en laiſſer impoſer ſur des effets qui s'operent tous les jours ſous ſes yeux, & que l'on attribue à une cauſe qui tient au plus important des objets dont il s'eſt occupé avec tant d'habileté, d'intérêt & de ſoin.

FIN.